Camilo Castelo Branco

VOLCANS DE BOUE

Traduction de René Biberfeld

Options de traduction

Les titres nobiliaires: On appelle *fidalgo* celui qui porte un nom, *morgado* celui qui dispose également des droits qui y sont liés. Nous avons conservé tels quels ces mots ainsi que leur diminutifs *fidalginho*, *morgadinho* et usé de même pour certains grades militaires, certaines dignités ecclésiastiques, administratives ou judiciaires qui ne correspondent pas aux nôtres.

L'argent: Les fortunes s'évaluent en *cruzados*, les dépenses courantes en *réis*. Le *conto* n'est pas en soi une unité, il multiplie simplement par mille les *contos* et les *réis*; pris absolument il signifie mille cruzados. On peut donner un ordre de grandeur des valeurs en euros:

le réi	= 0,05	le cruzado	= 20
le vintém	= 1	le quartinho	= 60
le pinto	= 2,5	la pièce (d'or)	= 350
le tostão	= 5	le conto	$= 20\ 000$

La géographie : Lisbonne et le Tage exceptés, tous les toponymes gardent leur forme d'origine. De même pour les habitants : le Minho a ses *Minhotos*, Porto et Braga ont leurs *Portuenses* et *Bracarenses*, Lisbonne ses *Lisboètes* etc.

Notes : On les trouvera à la fin de l'ouvrage, sans appel en cours de lecture.

JUSTIFICATION DU TITRE

D'ordinaire, lorsque nous comparons, dans le style métaphorique d'usage, les passions bouillantes de certains hommes aux volcans, la comparaison tire cette analogie des cratères de l'Etna, de l'Hécla ou du Vésuve. On présume donc que les antres du cœur humain vomissent le feu de passions ravageuses comme les entrailles de notre globe font jaillir des rivières de lave incandescente qui détruisent, dévastent, désolent, pulvérisent ou pétrifient toute nature vivante et morte qu'elle embrasse de ses bras de flammes.

Il y a cependant, sur l'écorce de la planète, des passions humaines qui ne présentent aucune analogie avec le Vésuve, l'Hécla, ou l'Etna. C'est Java qui en offre une, Java où bouillonnent convulsivement des volcans de boue qui dégorgent leur bourbe sur les personnes et les choses, et déversent sur eux leur ordure pour mieux les asphyxier dans leur stercoraire mélasse.

Dans ce roman, ils restent dans une permanente activité, toujours allumés, les cratères des passions villageoises, aussi volcaniques, exterminatrices ; mais imprégnés d'une nauséabonde saleté : des volcans de boue en somme.

Voilà la raison du titre.

Ι

A RAISON DECISIVE qu'évoquait le cultivateur Roberto Rodrigues pour ne pas demander qu'on apprît à lire à son fils, était que lui, son père, ne savait pas lire et se débrouillait joliment dans la vie. C'était là sa principale raison, renforcée par d'autres arguments secondaires et, en pratique, assez convaincante :

— Si le garçon sait lire, expliquait triomphalement l'idiot, dès qu'il aura l'âge, ça ne fait ni une, ni deux, on en fait un homme de loi, un intendant de paroisse, un conseiller municipal, un juge d'instruction, un juge de paix, un juge élu. Pas moyen d'y couper. Après, tandis qu'il se rendra à l'audience ou au conseil à Cabeçais, à une lieue d'ici, les domestiques et les journaliers dormiront à poings fermés à l'ombre des chênes, et du coup la charrue restera plantée là, à dormir elle aussi, plantée dans son sillon. Et puis, savoir lire, c'est avoir fait la moitié du chemin pour devenir un âne ou un vagabond.

Et il citait des exemples, évoquant une demi-douzaine de drôles qui savaient lire et s'avéraient des ânes et des vagabonds plus fieffés que les analphabètes.

Celui qui entreprenait souvent à ce sujet Roberto Rodrigues de Val Redondo, c'était son compère, un vicaire de Gaia, parrain du garçon. La calomnie s'en prenait à ce clerc, et mordillait sa réputation avec cette formule : *les faire et les baptiser*; et, pour être tout à fait juste, jamais l'ange de l'innocence n'a éprouvé autant de mal à démentir une coïncidence qui semblait le fruit d'un travail soigné de la nature, un exemple absolument parfait d'hérédité morphologique; et il ne démentait pas – ce qui est pire – cet ange à la pureté immaculée quand il plongeait alors ses ailes dans les immondices des alcôves conjugales.

Le petit Arthur ressemblait tellement à son parrain que les mauvaises langues naturalistes de la paroisse allaient jusqu'à l'appeler, dans leurs atroces médisances, *le petit curé*; quant au père légitime, on l'appelait *le cocu magnifique*. D'épaisses plaisanteries villageoises qui, transplantées en ville, avec les dentelles du style figuré, pourraient être citées comme des exemples de l'*humour* portugais, une spécialité que l'on trouve dans notre pays au même titre que les patates; et nous, au lieu de les exporter, nous importons des patates du Val de la Mule, et de l'esprit du *Figaro* et du *Chat Noir*.

Le vicaire était de là-bas, diplômé en théologie, prêcheur romantique, avec assez de lettres et un tempérament sanguin et chaud. Un volcan. On rapportait des éruptions de ce tempérament, qui ont généré d'autres éruptions, précédées de phénomènes que l'obstétrique ne méconnaît pas, et qui nous dispensent de croire aux générations spontanées. Je pense avoir dans ces propos outrepassé les bornes qu'impose la candeur des ailes de la Pudeur – la moderne pudeur ailée avec un grand P – qui appartient à une espèce de volatiles aussi rare que le héron cendré et les plongeons nordiques.

Le fait est qu'en fin de compte deux ou trois cultivateurs d'une bestiale intransigeance sont également entrés en éruption à l'encontre du prêtre ; et le théologien Hilário Tavares, alliant alors la prudence à la sagesse, quitta le pays et s'en fut paître un troupeau rentable dans les environs de Porto.

Le laboureur Rodrigues de Val Redondo ne fut pas un des deux ou trois individus réfractaires à la civilisation dans les villages. Il resta un ami fidèle du parrain de son fils. Et, tous les ans, à l'occasion de la fête de son Saint Patron, il accueillait chez lui pendant quinze jours son compère qui prononçait gratuitement des sermons ; et c'est ainsi que pendant dix ans, grâce à la façon désintéressé dont il exerçait son talent parénétique, le prêcheur réhabilité se ménagea la bienveillance de ses compatriotes.

Le petit Arthur avait lui aussi dix ans, c'était l'unique enfant du riche cultivateur, et il n'allait pas encore à l'école. Contrairement aux habitudes des garçons de son âge, c'est lui qui demandait à son père de le laisser apprendre, parce qu'il avait honte devant les autres gamins qui étudiaient la doctrine chrétienne dans leur *Catéchisme*.

Le père n'osait réfuter de façon impie la pertinence de la doctrine chrétienne, mais il alléguait qu'il était bon catholique, sans jamais avoir appris la doctrine dans le *Catéchisme*. Et avec une belle arrogance il débitait, dans un flot torrentiel, tout ce qu'il savait, confondant les *Péchés mortels* avec les *Œuvres de la Miséricorde*, et les *Ennemis de l'âme* avec les *Vertus théologales*. Même ainsi, il en savait beaucoup plus sur le christianisme que n'importe quel étudiant diplômé capable d'inventer une religion.

Le garçon comptait sur son parrain pour fléchir son père. Le combat dura trois ans, jusqu'à ce qu'enfin le laboureur consentit à ce que son fils allât apprendre à lire avec son compère.

Le disciple était doué, et son maître le suivait avec une affectueuse vigilance, un dévouement plein de tendresse, et lui rendait plus légère l'étude des leçons grâce à des causeries pédagogiques adaptées pour aider le garçon à saisir les points difficiles. C'est ainsi que le père Hilário lui apprit le portugais, le latin et le français en l'espace de huit ans au bout desquels il mourut dans la force de l'âge.

Le vicaire avait l'intention d'envoyer son filleul à Coïmbra, pour lui faire faire des études de droit à ses frais, vu que le cultivateur ne voulait pas entendre parler de mensualités. "Je veux mon garçon chez moi, disait-il dans ses lettres ; les docteurs, que le diable les emporte!"

Son parrain n'avait pu lui léguer son patrimoine, parce qu'il l'avait mis en viager au profit de ses neveux. Mais il lui laissa tout ce qu'il pouvait, quelques douzaines de pièces, des cruzados récents, sa jument, une jolie figure, un rucher de 55 ruches, un équipement pour la chasse et la pêche, de grande valeur, et sa bibliothèque composée de classiques latins et portugais, quelques sermonnaires français, et les œuvres complètes d'Eugène Sue et d'A. Dumas. Il y avait également *Le Chevalier de Faublas*, et *Victor, l'enfant sauvage*, des œuvres impressionnistes qui firent sensation.

Artur Rodrigues alla vivre chez ses parents. La mère abasourdie se reconnaissait dans les façons aristocratiques de son fils, la bizarrerie de ses vêtements faits à Porto et à la dernière mode, l'élégance de son langage, ses manières graves qui imposaient le respect aux garçons de sa génération. Son père le trouvait, dans ses *prognostics*, fort crâneur avec les filles, pas du tout intéressé par les affaires domestiques, prêt à rire de ses expressions

rustiques, et à traiter tout le monde de bête. Il n'accordait aucune importance à ses parents et considérait d'un air dégoûté les vieux ustensiles de la maison. "Un jour ou l'autre, se plaignait son père, il monterait sur la jument que lui avait laissée son parrain, et s'en irait à Vila de Feira ou à Porto sans en demander la permission. Quant aux soixante pièces dont il avait hérité, personne à la maison ne verrait le côté face de douze vinténs, et pour l'instant il se les croquait à l'on ne sait quoi." Il apostrophait la mère : "Je ne te l'avais pas dit ? Je ne te l'avais pas dit, Balbina, que ce garçon deviendrait un traîne-savate et une fripouille dès qu'il apprendrait à lire ? Maintenant, tu y es ; il n'y a plus qu'à ramasser les morceaux. Ça, les gars, il promet! Un coquin fini! Et il s'imagine que je travaille comme un âne pour qu'il puisse mener grand train. Il vadrouille, oui ; mais qu'il se ramène quand il aura mangé la galette au parrain. Il sera bien reçu le freluguet, cette espèce de..." Et il lâchait des propos stercoraires comme l'écrivait Victor Hugo dans un de ses livres.

La mère du freluquet s'essuyait les yeux à son tablier, et se sentait en dedans rongée de certains remords. Elle appréhendait une grosse tempête qui ne tarderait pas à s'abattre sur sa vie pour la punir de quelque faute dont les voisines étaient plus au courant que nous. Elle était songeuse et envisageait une confession générale suivie d'une pénitence pour désarmer la colère divine.

*

R LES 60 PIECES du défunt vicaire furent épuisées au bout de six mois.

Au cours de cette demie année, Arthur Rodrigues Tavares (il s'appelait *Tavares* en mémoire de son regretté parrain) s'était amouraché de sa cousine Doroteia du Crasto, une fille svelte, blanche comme neige, dont le visage rosé faisait penser à une coupe de crème où flotterait une grenade ouverte. C'était la fleur des cantons de Fermedo et Arouca, un certain temps aimée de riches cultivateurs, du juge élu, de diverses autorités, de l'assemblée de la paroisse – tous l'aimaient, y compris des étudiants diplômés. Mais le juge élu, José da Silva Rato Junior, était le principal rival qui se dressait devant Artur Tavares.

Rato Junior avait été le préféré de Doroteia jusqu'au moment où elle a vu son cousin Artur avec ses luisants bottillons à élastique, tout à fait chic, montant une jument nerveuse qui piaffait et faisait des courbettes, obéissant à la pression des genoux de son cousin. Un éblouissement !... Un fulminant coup de foudre, embrasé par les forges de la science ; car Doroteia savait lire, et relisait pour la

quatrième fois avec force soupirs Les Amants Malheureux, traduits du français par Altina, et Arminda e Teotónio, un roman portugais d'Eliano Aónio. Nonobstant la corruption qu'ils charriaient, la jeune fille en était venue à faire des vœux importants à Notre Dame des Remèdes, pour qu'elle la guérisse de sa passion pour son cousin. Rato lui faisait de la peine que c'en était un crève-cœur. Il l'avait déjà demandée à son père, João Canastreiro, qui avait promis de la doter de 200.000 réis sans compter les chaînes de sa mère qui valaient 25 pièces. Le juge élu n'était pas riche; mais il avait une tante qui entretenait une liaison avec le juge de la Cour d'Appel, un très vieil homme, et il espérait hériter d'elle plus ou moins quinze mille cruzados, en terres du canton de Fermedo que le conseiller laissait dans son testament à sa tante. Il avait en outre un frère administrateur des postes, un autre était tabellion, un cousin conseiller municipal; et un autre cousin, qui avait fait à Porto des études d'architecte, était substitut du juge aux affaires civiles et rédigeait des actes. Une bonne famille que celle de José Rato ; et il avait tant de relations qu'un gouverneur civil d'Aveiro, descendu à Arouca, l'avait fait venir pour bavarder avec lui.

Et un fiancé tel que lui, il a suffi, dans ces circonstances exceptionnelles, d'un regard magique, d'une agacerie et peut-être d'un baiser troublant, pour l'effacer de l'esprit de Doroteia, et la rendre si irrémédiablement folle que la pauvre fille se croyait victime de sortilèges.

Or le cousin avait 18 ans et il portait beau.

- Il ressemble vraiment à son père, disait la Rosa du Bentes sur le parvis, en sortant de la messe.
 - À quel père ? demanda la Josefa du Tamangueiro.
- À quel père voulez-vous que ce soit ? au Père Hilário que j'ai connu quand il était jeune, et comme son fils maintenant. C'est le prêtre tout craché, du pareil au même, et je ne lui connais pas d'autre père, que je sache.

Dans un groupe à côté, Maria Leitoa chuchotait :

- La Rosa du Bentes est en train de baver qu'elle a connu le prêtre quand il était jeune... Ça, pour l'avoir connu...
- Et pas qu'un peu... confirmait Brígida Ruiva; vous n'avez qu'à regarder la tête de sa fille, l'Apolinária, c'est celle d'Arturinho et de père João, comme qui dirait leur portrait.
- Taisez-vous, taisez-vous! fit la mère Luisa da Loja Nova. Le prêtre rend déjà là-haut des comptes à Dieu, et vous, ici, avec vos méchantes langues. C'est un grand péché de remuer les cendres des morts, vous entendez, misérables commères!

L'admonestation de la mère Luisa ne fut pas vaine. Le groupe des mauvaises langues amnistia le mort et se rabattit sur les vivants. Elles racontèrent que le José Rato avait l'air d'un serpent qui a perdu son venin ; que le mariage était rompu parce que, la Doroteia, depuis que le cousin était passé les voir, ç'avait été comme pour la belette et le crapaud ; elle avait l'air aussi folle qu'une chèvre en chaleur ; elle ne parlait que de son cousin chéri, et avait eu l'aplomb de dire à sa mère qu'elle ne voulait pas du Rato et qu'il lui serait plus facile de se jeter dans un puits que de se marier avec lui. Quand il l'avait appris, le juge élu avait souffert de violents troubles dans les appareils internes, assortis de flatulences ; puis il s'était précipité sur un fusil pour aller tuer l'Artur de Val Redondo ; que l'on avait eu bien du mal à le retenir ; et qu'en fin de compte, il avait été pris d'une fièvre qui l'avait cloué au lit; il pouvait maintenant se lever, mais il avait fondu, un vrai squalette, et il n'allait pas loin.

Dans ce groupe, il se trouva quelqu'un pour éclaircir les points les moins lumineux de cette nouvelle. Une voisine et amie de Doroteia déclara qu'Artur entrait, au cœur de la nuit, chez Canastreiro par une fenêtre, et en sortait au point du jour avec un fusil et un ceinturon de chasseur.

Ce fut la première fois que ce ne fût pas une calomnie qui éclatât dans un groupe de cette espèce. On avait dit la vérité, parfaite, cristalline, point entachée de quelque perfide médisance. Le filleul du prêtre entrait effectivement vers onze heures du soir chez Canastreiro, pour en ressortir dès l'aurore, quand les merles sifflaient, le doigt sur la détente de sa carabine, l'œil aux aguets, et le dos courbé ; il rasait les murs les plus hauts afin de soustraire sa tête à la traître visée du juge élu.

Au bout de deux mois, suivant les informations ultérieures et vraisemblables de la voisine, ces entrées et ces sorties se produisaient moins fréquemment : une fois par semaine tout au plus. Par amour pour le roman vivant et l'histoire des us et coutumes de sa paroisse, elle avait passé de méchantes nuits blanches, le nez collé à la fente d'un judas afin de voir si Artur grimpait jusqu'à la fenêtre de Doroteia. Après tout, le quatrième mois, les nuits de décembre extrêmement froides et neigeuses expliquaient l'absence du chasseur. La curiosité de la voisine se refroidit également vu que, durant tout le mois de janvier passé à épier de nocturnes amours, elle n'avait surpris, sur le toit de Doroteia, que quelques concubinages de chats accompagnés d'un frénétique concert de hurlements douloureux. On peut cependant retenir la plus instructive des conclusions de la délatrice : "Le cinquième mois, disait-elle, Doroteia ne sortait plus de chez elle et ne se montrait à personne.'



I UN JOUR L'ORDRE DES CHOSES sublunaires connut une évolution naturelle, ce fut à ce moment-là.

Artur Tavares était arrivé un tant soit peu infecté par l'atmosphère pestilentielle de Vila Nova de Gaia.

Il avait fait ses premières armes dans une bourgade du nom de *Rasa*, connue pour être un bordel en plein air, avec des femmes aux fesses moelleuses, dotées de convexités vibratiles, aux jambes opulentes, au déhanché si énergique quand elles foulaient la terre et battaient la mesure de leurs mules à grandes empeignes qu'elles avaient l'air de scander la marche de leur effronterie au son d'un hymne triomphal. Redoutables démons ! Femmes terrifiantes ! Fleurs du fumier que j'ai vues à la *boutonnière* des plus belles vestes.

C'est là-bas, à la Rasa, que l'étudiant accomplit son noviciat amoureux, quand son parrain le laissait partir à la chasse aux cailles et aux calandres. Il avait en outre relu et digéré *Le Chevalier de Faublas* qu'il avait trouvé entre la *Somme* de saint Thomas d'Aquin et le *Saint Antoine, un Rationnel de la Grâce,* une collection de sermons du père António de Escobar. Il *promettait*, comme disait inconsciemment son père.

La première femme ingénue et sans tache qui accepterait ses avances était irrémédiablement perdue. Une fille candide qui respirerait l'haleine méphitique de cet homme devait mourir asphyxiée comme le petit oiseau qui a volé au-dessus du lac Averne. Pour conjurer les maléfices de ces personnes infectes, il n'y a que la prophylaxie de la trique.

Le mauvais sort est tombé sur la malheureuse fiancée de José de Silva Rato Junior. Si la pudeur féminine résista aux premiers assauts du cousin lascif, cette résistance fut vaincue par la promesse de réparer le péché par le sacrement dès que la démarche s'imposerait pour légitimer le scandale.

Mais le scandale, naturaliste au plus haut degré, commençait à crier du fond des entrailles de Doroteia, quels que fussent les efforts qu'elle fit pour l'étouffer avec des corsets qui devaient lui amincir la taille et des jupons superposés censés lui arrondir les hanches. La mère ne pouvait plus se faire d'illusions, et le père commençait à remarquer la maigreur exténuée de la jeune fille et les larmes mal essuyées de sa femme.

Entre-temps, Doroteia se prosternait à genoux aux pieds de son cousin et lui demandait de l'épouser, de l'épouser et de la tuer ensuite, si elle lui inspirait le moindre dégoût.

Artur ne se dérobait pas à l'accomplissement de sa promesse : oui, il se marierait avec elle dès qu'il obtiendrait la permission de son père, ce qui ne saurait tarder parce que cette affaire touchait des personnes respectables.

Les visites commencèrent alors à se faire plus rares, rendant inutile l'espionnage de la voisine. Le mois de novembre devint très froid, les bronchites se multipliaient, les chemins étaient des bourbiers collants, impraticables, et le cousin Tavares devait patauger sur trois quarts de lieues pour assister, accablé d'ennui, à une scène de larmes, et courir de plus en plus le risque de se prendre trois coups de latte de son oncle Canastreiro ou deux balles de José Rato. Elle restait en vie. On était loin du siècle de Phaon; et dans ces contrées, on n'a à déplorer dans ces Leucades de boue que le naufrage d'ânesses de meuniers. On n'avait entendu parler d'aucun suicide de Sapho.

Il n'était pas besoin de lire *Faublas* pour préférer, dans ces nuits tempétueuses de février, le confort d'épaisses couvertures de laine aux larmoyantes caresses de Doroteia qui ne cessait de lui dire : "Marie-toi avec moi, cousin de mon cœur, marie-toi avec moi, sinon je prends et j'avale trois boîtes d'allumettes!" Et elle ne prenait jamais ni n'avalait ne serait-ce qu'une boîte!

Artur qui avait suffisamment pratiqué Sue et Dumas, avait assez d'érudition pour sentir le suprême ridicule des boîtes de curedents phosphorés de José Osti. Cette menace toujours répétée lui levait déjà le cœur ainsi que l'immanquable incorrection pleine d'angoisse. Je prends et j'avale, se disait-il. Il trouvait la phrase grammaticalement incorrecte. Or, quand un amant rassasié commence à éplucher les solécismes et les barbarismes dans la déclamation de la femme qui l'adore, cette femme est perdue, quoi qu'il advienne.

Le scandale, enfin, devenait manifesté, volumineux, sphérique et visible sans le télescope du sélénographe Lord Rosse, comme la pleine lune, la chaste Diane. Heureuse comparaison! Le père de Doroteia partagea le secret de la mère quand le médecin qu'il avait fallu appeler, contre la volonté de la malade, déclara que la jeune fille n'était pas hydropique, comme le supposait cette bonne mère, à cheval sur la morale.

- Ce n'est rien, disait le médecin. On a pris un peu d'avance, voilà.
- Quoi ?! demandait le père, écarquillant des yeux congestionnés par des projets homicides.
- On a pris un peu d'avance sur le septième sacrement. Il y a un remède à tout. Dieu a fait la femme, qui est de chair putrescible, et l'Église a fait le sacrement qui est le sel d'une chair qui menace de pourrir. Vous me comprenez ?
- J'en ai l'impression; vous voulez dire à votre façon, docteur, que la gamine... Et il dessina, avec ses mains énormes et convexes, une sorte de coupole au-dessus de son estomac.
- Vous y êtes; c'est bien ça. Vous avez mis dans le mille. Il ne reste plus qu'à la marier avec le gars qui... Et il dessina, lui aussi,

de ses mains, une coupole au-dessus de son estomac, en estimant approximativement l'ampleur spatiale du phénomène dont il était question.

Ce médecin était un joyeux drille, et sortait toujours une nouvelle plaisanterie pour diagnostiquer et pronostiquer toute hydropisie de ce genre qui lui était soumise ; et comme les cas analogues se faisaient de plus en plus fréquents dans les douze paroisses où il exerçait, il lui fallait une imagination fertile pour ne pas se répéter. Cette fois, ce qui le tira d'affaire, ce fut la coupole, un plagiat — l'auteur original de la mimique était Canastreiro — le docteur doit se faire une raison.

II

ES MERES DE DOROTEIA et d'Artur étaient sœurs. Elles ne s'entendaient guère et se voyaient rarement. Quitéria, la femme de João Canastreiro s'était mariée contre la volonté de son père qui l'avait réduite à une misérable dot, et avait favorisé la femme de Rodrigues. Ce fut l'origine d'un refroidissement dans leurs rapports qui s'envenimèrent quand Quitéria, qui était honnête, réprimanda Balbina, déconsidérée par son adultère avec le prêtre. Sa sœur ne lui pardonna jamais l'audace qu'elle avait eue de s'immiscer dans sa vie, en la calomniant en plus. Quitéria supporta honnêtement l'affront et le mépris. Elle l'évitait autant que possible ; et si son mari l'invitait à venir chez sa sœur, elle avait toujours une maladie qui l'en empêchait.

Elle disait que, lorsque son neveu était venu la voir, elle avait pressenti un grand malheur; et, si elle ne la chassa pas de chez elle, c'est qu'elle jugeait qu'on célébrerait sans retard le mariage convenu de sa fille avec Rato. Quand elle s'aperçut ensuite que Doroteia était tombée folle amoureuse de son cousin, il ne lui fut pas possible de rompre brutalement ses relations de parenté sans exposer sa fille à la médisance et peut-être au suicide.

Cette pauvre mère adorait sa fille. Elle n'en avait pas d'autre. Elle avait une grande confiance en ses prières à une statue de Sainte Rita qui l'avait à maintes reprises favorisée avec une infatigable condescendance, lors de crises qui provoquaient chez elle de terribles angoisses, comme la fièvre typhoïde de son mari, l'épizootie dans son troupeau de bovins, et d'autres graves maladies affectant les brebis et les cochons ; tout était rentré dans l'ordre grâce à Sainte Rita. Les larmes et la foi de cette femme agenouillée devant ce bout de bois canonisé ne pouvaient manquer d'émouvoir la Providence qui a proposé, dans les

ténèbres de la douleur humaine, la lumière des prières. Moi, je pense que Dieu, l'auteur des angoisses de l'âme et du corps, doit avoir également créé quelque anodin qui les soulage. Et si ce n'est la prière, que sera-ce ? Pour les névralgies du corps, les composés de valériane, le curare, la morphine, la cocaïne, la belladone, les anesthésiques ; pour les angoisses de l'esprit, le balsamique liniment de la prière, l'espoir d'un remède extraterrestre, la confiance en une puissance supérieure qui atténue les châtiments infligés par sa loi divine. Les anesthésiques, les frictions à la térébenthine, les injections hypodermiques sont parfois inefficaces comme la prière. Ça ne fait rien. Le malheureux prie et continue à se frictionner. Appelez-en à Dieu de sa propre pharmacologie ; et quand les cruelles injustices de cette planète vous écrasent, pardonnez toujours à vos débiteurs – à moins que vous ne préfériez les saisir – pour que Dieu Notre Seigneur vous pardonne... le malheur d'être né. Mais, s'il se trouve un être désemparé qui n'a éprouvé aucun soulagement en priant, qu'avant de nier l'existence de Dieu, il LE cherche. Qu'il parte seul. Qu'il gravisse les pics des montagnes, qu'il descende au fond des gouffres. Qu'il s'isole ; qu'il LE cherche, qu'il L'attende. Le narcotique le plus efficace pour un cerveau pris de convulsions, c'est la solitude. Quand il se sentira pénétré d'une humilité sereine et résignée comme la patience, c'est là qu'est Dieu. C'est ça, ou la Sainte Rita de la femme de João Gaio. Ou la soumission de Sílvio Pélico ou les pèlerinages à la Vierge de Sameiro. En matière de pathologie psychologique, il n'y a rien d'autre.

*

ES QU'ELLE SE DOUTA du projet radical de son mari, Quitéria en fut épouvantée, s'en alla trouver sa sœur et la prévint que, si Artur ne se mariait pas tout de suite avec sa fille, il mourrait des mains de son époux, ou devrait tuer le père de l'infortunée qu'il avait perdue. Balbina, qui se posait déjà des questions et qui était terrifiée par de vilains pressentiments, fut horrifiée en apprenant la grossesse de Doroteia et les intentions de son beau-frère, qui passait pour avoir la tête chaude. Elle se figura son Arturzinho mort, et que la justice du Ciel la punissait dans le fruit de son adultère. Elle demanda à sa sœur de tenir son mari à l'œil pendant qu'elle réfléchissait à la façon de réparer le mal. Elle espérait convaincre

Cette décision lui fut, semble-t-il, arrachée par la crainte du danger, et non par des sentiments honorables. Quand la riche

son fils de se marier avec sa cousine, et son mari de ne pas s'y

cultivatrice songeait jusque là au mariage de son fils unique, elle se représentait, dans son imagination, une bru qui serait l'une des héritières les plus riches du district et ne jugeait dignes de lui qu'une ou deux des jeunes filles élevées en ville, des *dames*, au sens propre. Elle répugnait maintenant à voir son fils riche marié à la fille de João Gaio, qui avait débuté dans la vie en vendant des mannes dans les foires, et en châtrant des porcs chez les cultivateurs; mais, d'un autre côté, sa conscience, effrayée par son crime, se sentait soulagée d'un grand poids: elle présumait que Dieu accepterait cet acte de vertu plein d'humilité, qu'il le décompterait de ses péchés, et qu'ainsi ses comptes seraient soldés avec la justice divine. Elle interrogeait à ce sujet l'image de différents saints, dont le silence exprimait leur bon sens quand ils se dispensaient de participer à d'aussi délicates affaires de famille.

Elle s'entretint avec son fils. Elle commença par lui reprocher son péché, puis elle l'admonesta et l'exhorta pieusement à réparer son erreur en épousant sa cousine, il y était obligé par la religion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Artur l'écouta, glacial, et répondit avec un sourire cynique et en haussant les épaules – une synthèse de toute la philosophie de Faublas. La mère frémit, frappée d'une réminiscence douloureuse : il lui sembla voir le rire sardonique et le haussement d'épaules du père Hilário quand elle lui avait crié, un jour, qu'elle se tuerait s'il l'abandonnait pour une autre. Pressé par sa mère, le garçon expliqua impudemment son sourire : il ne se marierait ni avec Doroteia ni avec une autre, fût-ce une princesse, parce qu'il était très jeune et qu'il avait besoin de sa liberté pour embrasser une carrière. Il était résolu à entrer dans l'armée, vu que son père ne lui donnait pas de mensualités pour faire des études. Sa mère rétorqua que Canastreiro avait juré de le tuer dût-il l'aller chercher en Enfer. Le dandy répliqua crânement que la justesse du tir de Canastreiro n'était pas au-dessus de la sienne ; il était à ses ordres. Elle fondit en larmes : "Ah! Fils de mon âme! Ah! Fils de mon cœur!" et elle le serrait contre son cœur avec la tendre angoisse d'une mère qui embrasse un fils chéri dont la vie est menacée. Elle le suppliait, en joignant les mains, de se marier avec sa cousine, de ne pas condamner son âme, s'il ne le faisait pas pour la pauvre fille, qu'il le fît par crainte de Dieu. Il se sentit tenté et à même de convaincre sa mère de l'absence de Dieu dans les mariages comme dans les concubinages; mais il dédaigna cette victoire sur quelqu'un qui ne pouvait la lui disputer.

Afin de soustraire son fils à la vengeance de João Gaio et d'attendre que le temps conjurât le danger, Balbina demanda à Roberto, en versant beaucoup de larmes, d'envoyer Artur à Coïmbra, et lui raconta tout . "Si, après avoir à peine étudié, il est déjà si coquin qu'il a déshonoré sa cousine et ne veut pas se marier avec elle, que fera-t-il quand il sera docteur ?" Cette

réfutation de l'analphabète Roberto Rodrigues suffit à condamner l'instruction primaire comme inutile, s'agissant de penser et de s'exprimer sensément. Il y a des hommes, sans aucune teinture de lettres, dans lesquels Dieu verse des infusions de logique. On dirait qu'ils sortent du Cénacle pour propager des concepts immortels. Oui, mon vieux Rodrigues! Si ce coquin, avec un peu de français et du latin de Tite-Live, sans avoir encore abordé la rhétorique de Cardoso et la logique du Dr Dória, déshonorait sa cousine grâce à la fallacieuse promesse d'un mariage, que ferait-il ensuite, en sortant du puits de la science, tout dégoulinant du jus de la corruption et de pandectes de son cru, à la mesure de son érudition? Tu as fort bien fait, honorable cultivateur, de fustiger ainsi le fils de ton compère – tu as très bien fait!

Il est facile de voir que les sentiments paternels s'étaient bien rafraîchis dans le cœur du vieillard. Il semble donc que la voix du sang ne criait pas et que la nature, pas toujours bâillonnée par la loi qui crée la paternité garantie par les noces, nuptiae demonstrant, protestait par ce désamour de Roberto contre le sophisme de cette progéniture issue d'un coït maudit. C'est la seule explication de la dureté avec laquelle il réagit à la menace de se faire soldat dont lui faisait part cette mère consternée : "La caserne est mieux faite pour lui que les études. L'armée, c'est le meilleur endroit pour dresser les vauriens. Laisse l'y aller, et que le diable l'emporte !" Balbina avait entendu cela, silencieuse, atterrée, et se disait peut-être : "On voit bien qu'il n'est pas ton fils..." Quand elle rapporta ensuite cette réponse à son fils, Artur se répandit en insultes contre l'auteur apocryphe de ses jours : c'était un vieux birbe, un boulet, un cornichon, un âne bâté. Et sa mère, en entendant cela, se disait, silencieuse et atterrée : "On voit bien qu'il n'est pas ton père..."

*

ALGRE SA CONFIANCE ILLIMITEE en la justesse de son tir, Artur, le chasseur de calandres se tenait sur ses gardes le jour et ne sortait pas la nuit. Sa mère ne le lâchait pas ; et dès qu'il mettait un pied hors de chez lui, elle se mettait aussitôt à implorer, à genoux, l'Ange Gardien de son fils de rester vigilant.

Une nuit, Artur reçut un billet de Doroteia où les larmes étaient si nombreuses qu'elles délayaient et détrempaient l'encre. Elle lui demandait de disparaître, de s'enfuir loin, parce que son père et Rato le recherchaient tous les deux pour le tuer. Elle concluait en lui pardonnant son malheur, et ne lui demandait que de ne pas abandonner sont enfant s'il venait à naître.

Si ce n'était pas émouvant, c'était sérieux en ce qui concernait le règlement de comptes. Le prudent Nemrod de cailles emballa ses habits, ne fit pas d'excuses à son père, et confia fallacieusement à sa mère qu'il allait passer quelque temps à Porto en attendant que la tempête se calmât. Elle applaudit à cette décision et lui donna ses plus belles chaînes en or pour qu'il les vendît au besoin. Ce qu'elle voulait à présent c'était garder son fils vivant et à l'abri des dangers, même si elle ne le voyait pas.

Il avait, dans le district de Vila Nova de Gaia, les 55 ruches d'abeilles que son parrain lui avait laissées. Avec l'argent du rucher et de la jument, en plus des chaînes, il prit ses dispositions pour entamer une carrière militaire loin de son pays et de la portée des tromblons de João Gaio et du juge élu. Comme il avait une certaine connaissance des chroniques asiatiques de João de Barros et de Diego do Couto, il envisageait de partir pour l'Inde. Ses idées sur l'institution militaire et l'organisation sociale au Portugal en 1844 lui faisaient miroiter l'espoir d'aller en Asie pour en revenir couronné des lauriers des Castro et des Albuquerque et clouer sur place, de stupéfaction, les Canastreiro et les Rato.

On lui dit à Porto qu'il ne pouvait servir en Orient sans s'enrôler sur place et se faire ensuite muter dans les garnisons d'Outre-Mer. Il accepta le conseil, et s'en fut à la Cour où il prêta serment sur le drapeau dans un régiment d'infanterie. Il s'y fit estimer pour la distinction de sa mine, son maintien, la politesse de ses manières, sa soumission à la discipline, ses phrases élégantes et une certaine instruction. Il était le seul qui sût le français dans son régiment et, pour ce qui est du latin, il ne devait y en avoir aucun autre dans l'armée, mis à part le maréchal Saldanha.

Quelques mois après, il prit part à une expédition contre Goa, avec les galons de sergent-chef. La veille de son embarquement, il écrivit sa première lettre à sa mère. Il lui annonçait son départ pour l'Inde en tant que sous-officier et il espérait la retrouver en vie quand il reviendrait dans sa patrie couvert de gloire.

Sa mère ne reçut pas la fameuse lettre. José da Silva Rato, dont le frère était administrateur à la Poste, l'intercepta. Ils avaient longtemps recherché en vain, lui et le père de Doroteia, la cachette du séducteur, unissant leurs efforts pour le tuer. Ils attendaient une lettre adressée à la famille, qui les orienterait. Aucune n'était parvenue à la poste de Fermedo, jusqu'à ce qu'au bout de quatre mois, ils eussent celle-là entre les mains ; ils l'ouvrirent, la lurent et la déchirèrent.

En dépit de son mari, Balbina était partie pour Porto à la recherche de son fils. Elle présentait déjà les premiers signes de confusion. Elle parcourait les rues de Porto, au hasard, pour voir si elle tomberait sur son Artur. Elle ne connaissait personne qui pût la renseigner et lui venir en aide. On voyait cette femme

pleurer, immobile, à la Ribeira, à la Praça Nova, à la Cordoaria. On lui demandait ce qu'elle avait. Elle répondait qu'elle cherchait son fils, dont elle précisait le nom et l'origine. Personne ne la connaissait ni ne voulait se donner du mal pour trouver un garçon de 20 ans — probablement un noceur qui fuyait l'ennui de son village, et s'était perdu dans ce Paris ; peut-être au boulevard des Tintureiros, ou au boulevard de la Viela da Neta. Et les passants qui entendaient cette mère éplorée repartaient à leurs affaires en lui disant d'une voix douce : "Retournez chez vous, ma petite dame : quand il aura dépensé ses derniers sous, vous le récupérerez."

Elle revint au bout de huit jours, anéantie, extrêmement vieillie : elle n'avait guère mangé, ni dormi et s'était à peine reposée. Son mari la dévisagea, effaré : "Que diable as-tu, femme ?! On dirait que tu as pris vingt ans en ville. Tu n'es pas tombée là-bas sur ton fils ? Laisse-le partir et bon vent! L'amour qu'il a pour toi, on le voit. Pas même une lettre! Eh bien, rends-lui la monnaie de sa pièce, ma caille! Fais comme s'il était mort, il y a bien longtemps que je l'ai fait."

— Tu ne parlerais pas comme ça s'il était ton fils... devait-elle se dire dans le secret de sa conscience tourmentée.

Peu après, elle se jeta avec ferveur dans le mysticisme. Elle allait se confesser et communier chaque semaine dans une autre paroisse. Un ancien franciscain y habitait, dont la maison était toujours, dès le point du jour, assiégée de bigotes encapuchonnées, les mains en croix sur la poitrine, les cheveux coupés court, et les yeux épouvantés par la terreur de l'Enfer. Certaines se débattaient hystériquement dans l'église ; d'autres, prostrées à plat ventre sur les tombes, faisaient des pyramides sans sommet, des cônes tronqués, avec leur dos et les parties sous-jacentes. L'ancien franciscain, frère Joaquim da Cruz Sagrada, était un homme vertueux, un disciple conventuel intelligent de Frei Manuel do Cenáclo, un valétudinaire, austère avec lui-même et indulgent avec les autres, très triste, plein de regrets pour sa vie cénobitique et sa pauvreté. Il vivait comme un profès, toujours enseveli dans son habit, sous sa capote à rabats pour ne pas contrevenir à la loi de Joaquim António de Aguiar qui lui avait donné l'ordre de quitter l'habit et de mourir nu, de faim, sous les injures. Il souffrait jusqu'aux larmes quand les consciences de ses pénitentes s'ouvraient comme des ventres putrides perforés par des tourbillons de vers.

Il était épouvanté par le libertinage dans les villages, la dépravation des adultères crucifiées par le remords quand elles commençaient à vieillir, harassées par le vice et les chairs moulues. Autant que le lui permettait la religion, il se dispensait de les écouter, parce qu'il doutait de la sincérité de leur contrition. Il comprenait que la courageuse effronterie dont elles faisaient

preuve en se confessant était une impulsion violente et subite imputable à la terreur des peines éternelles qui ne pouvait se prolonger sainement. Dans ces cerveaux et ces cœurs gangrenés ne pouvaient s'insinuer aucun entendement nouveau ni aucune âme régénérée. Il se souvenait des paroles du Divin Maître de l'Évangile selon Saint Matthieu : Personne ne ravaude un vieux vêtement avec une pièce de drap neuf... On ne verse pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres, sinon les outres crèvent et le vin se répand (Ch. IX, v. 16 et 17). C'est que certaines pécheresses qui traînaient à genoux en pleurant à chaudes larmes leur pénitence autour de l'église, avant de retomber dans leur ancienne ordure, avaient attiédi son zèle ingénu, affaibli l'énergie qu'il avait déployée, avec tout son arsenal d'armes divines, contre l'esprit du mal. Vaincu, il n'a pas douté de l'intervention de Dieu dans les actes pénitentiels; mais il a vu en lui-même un soldat trop faible pour de si formidables batailles. Il quitta le confessionnal quelque temps, et s'oignit pour le combat du baume de l'humble prière, en demandant à Jésus-Christ une onction apostolique. Or ces femmes ne le lâchaient pas. C'était un vacarme de lamentations à la porte du prêtre et dans l'église. Certaines vieilles demandaient des exorcismes pour leurs filles possédées par le Démon. Les obsédées étaient leurs filles ; le diable, ce gros rat, ne s'accouplait pas aux corps décrépits des mères ; il était en outre déjà entré, de lui-même et à la demande, comme il est notoire, dans une grande harde de porcs qui se jetèrent dans la mer et s'y noyèrent - des porcs innocents! Le frère Joaquim n'exorcisait pas, parce qu'il estimait que les mauvaises passions humaines suffisent pour détraquer les nerfs des énergumènes, et rejetait comme superflue la collaboration surnaturelle des esprits rebelles dans ces maladies mentales.

Il y avait près de là, à Romariz, une femme par laquelle parlaient les âmes des défunts. C'était Joana Gaia, surnommée la Toqueriné, la sœur de João Canastreiro. C'était un corps-ouvert ou une maison-ouverte, comme on appelle là-bas ces domiciles exceptionnels, pour la facilité avec laquelle les âmes en peine pénètrent dans ces immondes carcasses. Les défunts utilisaient la langue de la Toqueriné pour réclamer des suffrages, des prières, des restitutions de biens, et le pardon des vivants qui avaient subi un préjudice dans leur honneur ou dans leurs fonds. Ce serait une bonne institution sociale que deux de ces femmes dans chaque paroisse soient adjointes au commissaire de police, si les corpsouverts exerçaient leur fonction avec un certain discernement, mais la Toqueriné était partiale, aussi toxique que les serpents, très vénale et louait son corps à n'importe quel défunt pour trois ou quatre pintos. L'ancien moine, clairvoyant, n'admit jamais cette femme au tribunal de la pénitence, car, sans la juger

perverse, il la trouvait insensée, dépourvue de la lucide intelligence requise pour l'acte sacro-saint de la communion, et il déplorait que les autorités ecclésiastiques et civiles ne recueillissent pas cette pauvre créature égarée dans un asile d'aliénés. Quelle bonne foi et quelle candeur de saint!

*



ARMI SES FILLES SPIRITUELLES, il y en avait une que le confesseur recevait tous les samedis et qu'il traitait avec une extrême charité. C'était Balbina de Val-Redondo.

L'ancien moine avait vu en cette femme une douleur sincère, justifiée par le remords d'un délit commis avec la complicité d'un prêtre. Le vieux franciscain pleurait comme s'il contribuait par ses larmes à l'expiation des crimes de son ordre. Ce n'était pas la perversion de ces nerfs ébranlés par l'action de la stupidité superstitieuse qui tourmentait cette pénitente. Son fils était devenu son expiation, qu'elle le crût vivant et cruellement ingrat, ou bien discrètement assassiné. En tant qu'enfant du crime, il s'était fait, dans la main de Dieu, le fouet incessant de son cœur de mère, ou le tourment ininterrompu de sa conscience de femme mariée. Elle ne croirait pas que Dieu lui aurait pardonné tant qu'il ne lui rendrait pas son fils. L'enfer de l'avoir perdu lui brûlait le corps et l'âme ; l'autre enfer d'outre-tombe ne l'inquiétait pas. Elle était prête à y aller, si son Artur s'y trouvait. Le moine, effaré, entendait cela, lui ouvrait les trésors de la miséricorde divine, et lui garantissait le salut dans l'autre vie, et un reste de vieillesse tranquille en ce monde, après les mortifications de la pénitence. Elle expiait par des prières, des jeûnes, des cilices, une abjecte soumission à son mari, des aumônes excédant ses ressources. Elle arrivait à vendre en cachette de son époux des boisseaux de maïs et des cruches de vin pour offrir à des saints des autels, de la cire pour les chandeliers et de l'huile pour les lampes. Elle payait d'hypothétiques messes pour l'âme de son fils, et trouvait des religieux qui faisaient des prières conditionnelles, assurant que s'il était vivant rien n'était perdu, qu'on y gagnait au contraire, parce que la chandelle qui nous devance est celle qui éclaire le mieux – un adage qui s'accorde assez mal avec la solennité sacrée du sacrifice sans effusion de sang.

L'ancien moine commençait à douter de l'intégrité mentale de sa pénitente, à se désoler, à ne plus croire en l'efficacité de ses exhortations à l'espérance et à la confiance en la pitié divine. Balbina entrait chez lui, épouvantée, en essuyant ses gouttes de sueur mêlées à des filets de larmes, et elle hurlait qu'une vision ne cessait de la poursuivre dans l'obscurité et à la lumière du soleil, sans la lâcher, un fantôme. Et elle disait le nom que le fantôme avait eu dans cette vie. Elle demandait à grands cris des aspersions d'eau bénite, des exorcismes, la pitié de son père spirituel. Et son confesseur, joignant les mains : – Jésus Christ, ayez pitié d'elle, et de la compassion pour l'âme du criminel, si c'est compatible avec votre miséricorde!

Dans l'esprit du confesseur, le criminel avait probablement le nom que cette femme éperdue avait donné au fantôme sous le secret de la confession.

Et chaque fois, alors, les ténèbres se refermaient encore plus, si bien que le prêtre ne lui donnait plus l'hostie, et réfléchissait au moyen de l'empêcher de sortir de chez elle.

Roberto Rodrigues était fâché de voir sa femme dans cet état. Il se montrait parfois violent, lui reprochant sa passion pour ce mauvais fils qui les méprisait au point de ne même pas donner de nouvelles. Il s'en prenait à elle – la maison allait à vau-l'eau ; on lui volait son maïs et son vin ; il n'avait parfois rien à manger, ni personne pour lui laver son linge blanc. Que le diable emporte la bigoterie et le moine qui avait tourné les sangs de sa femme.

Elle s'agenouillait alors devant son mari et lui demandait pardon avec des grimaces de folle ; et il se mettait à beugler qu'il ne voulait pas de comédie. Depuis qu'Inês de Castro était venue à Arouca se jeter aux pieds de Dom Afonso, tout ce qui avait l'air d'une femme agenouillée devant un homme, c'était de la comédie. Et, dans son cas, il n'était pas loin de tomber juste, en ce qui concerne le rôle comique qu'il avait joué dans ce drame familial.

*

N JOUR DE FOIRE, à Fermedo, Roberto Rodrigues s'en alla avec deux paires de bœufs, alors que sa femme était partie à confesse. Vers midi, le cultivateur eut envie de déjeuner. Il était content. Il avait vendu son bétail à bon prix à Gil, le maquignon, et avait acheté des veaux pour les élever. Il entra dans l'auberge et s'assit à la table où son beau-frère, João Gaio, était en train de manger avec José Rato. Il leur dit bonjour, et ils ne répondirent pas.

- Surveillez votre argent et parlez à vos amis, dit Roberto Rodrigues.
- Des amis, mon œil, répliqua Canastreiro. Que le diable emporte les amis qui cachent leur fils pour qu'ils ne se marient pas avec les jeunes filles qu'ils déshonorent.
 - Bien dit! acquiesça le juge élu.

- Je ne cache pas mon fils, moi, tu entends ? rétorqua le cultivateur. Si tu ne sais pas où il est, moi non plus. Puis il salua Gil, de Gaia, un gigantesque maquignon qui lui avait acheté les bœufs ; et il s'assit à la table en répétant calmement : "Si tu ne sais pas où il est, moi non plus."
- Des boniments ! espèce de faux-jeton, des boniments ! Qui diable alors lui donne de quoi vivre ? Où peut-il se trouver, à vivre de l'air du temps ? Expliquez-moi donc, Roberto, qui est-ce qui lui donne la galette ?

Rato savait fort bien qu'Artur s'en était allé en Inde et que jamais, jusqu'au jour de l'embarquement, il n'avait envoyé de lettres chez lui ; mais pour ne pas compromettre son frère qui avait subtilisé et lui avait remis la lettre sous le sceau du secret, Canastreiro n'allait pas non plus dénoncer cette canaillerie. En outre, le juge élu, de plus en plus obsédé et fou de Doroteia, n'allait pas prononcer un seul mot d'où l'on pût conjecturer l'endroit où se trouvait son amant.

Et Canastreiro continuait, alternant insultes et verres :

- Vous êtes un âne, si vous croyez que vous allez me la faire !... on vous voit venir, Roberto, que le Diable emporte... Écoutez-moi, faites-lui écrire que s'il revient un jour ici, le père de sa cousine qu'il a déshonorée lui arrachera le foie par la gorge. Vous avez compris ?
- Arrangez-vous ensemble... Quand tu le rencontreras, arrachelui le foie... murmura Rodrigues et, se tournant vers la servante : "Apporte-moi une demi-tranche de rôti."
- Le père a aussi peu de honte que le fils... dit Canastreiro à Rato et, après une pause : "Le père ! Il est autant le père de cette fripouille que moi. Le vrai père, ça fait plus d'un an qu'il gigote en enfer. Il a de qui tenir ! Ah, les prêtres !... Moi, chaque fois que je vois un prêtre, il me prend une démangeaison de me jeter sur lui et de le saigner au cou, comme on fait pour tuer un cochon."

Et il se lançait dans des gesticulations suidécides, les yeux exorbités, en avançant férocement sa mâchoire inférieure.

Roberto Rodrigues l'écoutait. Il avait devant lui son assiette avec la tranche de rôti et ne mangeait pas. Il avait pâli, et se tordait comme s'il était pris d'une colique. Il y avait beaucoup de monde aux autres tables qui écoutait, hébété, des voisins cultivateurs et aussi des femmes qui se signaient, scandalisées par les insultes aux prêtres : "Seigneur, Marie, Joseph! Mon Dieu! Il nous débagoule de ces hérésies!"

— Ce ne sont pas des choses à dire, mon gars, fit Gil de Gaia avec une voix tonnante d'Adamastor. Je ne vous connais pas et je ne vous ai jamais tant vu ; mais qui que vous soyez, vous êtes saoul, on ne me dira pas le contraire.

Canastreiro s'était levé subitement, dans une attitude agressive, et dévisageait Gil. Et l'autre, sans bouger :

— Vous ne me faites vraiment pas peur, patron! J'ai vu des têtes plus vilaines que la vôtre... Si vous êtes saoul, allez cuver; si vous ne l'êtes pas, écoutez ce que je vais vous dire, et tenez-vous tranquille. Vous êtes ici en train d'injurier un honorable vieillard qui n'y est pour rien dans les bêtises de son fils; et vous faites comme les chiens et les porcs qui déterrent un mort pour lui ronger les os. Laissez tranquille dans sa tombe un homme qui y est enterré et ne peut pas vous répondre comme vous le méritez. Prenez ça comme vous voulez, et bon vent. Pour l'instant, si ça ne vous va pas, laissez-moi payer ce que j'ai mangé, et venez me rejoindre là-bas, sur la route, si vous y tenez, vous savez le chemin que je prends; et si vous ne le savez pas demandez-le, on me connaît bien.

Gil alors se leva, déployant sa taille cyclopéenne. C'était comme un géant qui émerge par magie d'une trappe. On eût été bien en peine de dire d'où il avait sorti ces jambes interminables.

S'approchant de Roberto:

 Si vous n'arrivez pas à manger, venez avec moi, père Roberto, venez avec moi, et faites comme si c'était un gamin de la Porta de Carros qui vous avait jeté une poignée de boue au visage.

Le mari de Balbina s'était levé, tout tremblant, la main sur la poitrine, à gauche, courbé, les paupières et les lèvres vibrant sous la crispation des larmes qui refusaient de couler.

À la mine de l'assistance, Canastreiro comprit qu'on applaudissait le généreux courage de Gil, et qu'on menaçait en silence de le rosser s'il se jetait sur le colossal maquignon de Gaia. Il resta là, immobile et terrifié comme un ours muselé. Ensuite, quasiment à l'oreille du juge élu, il parla de coups de couteau et de tripes au soleil. Rato l'admonestait : il devrait se montrer plus prudent, et attendre une meilleure occasion de prendre sa revanche ; Rodrigues n'y était pour rien ; il avait eu tort de remettre sur le tapis de vieilles affaires en parlant du Père Tavares.

- Et si vous aviez vous-même une fille déshonorée! répliquait João de Gaio, sur un ton dramatique, en versant des larmes sous l'effet d'une sensibilité d'ivrogne. Et, se tournant vers l'assistance silencieuse:
- Je suis père, messieurs ! J'ai un cœur et de ses deux mains, il se frappait rudement la poitrine j'ai un cœur plus noir que ce chapeau ! On a déshonoré ma fille ! Il y a des femmes qui l'ont connue plus pure que les étoiles même du Ciel...
- C'est vrai, c'est vrai ! confirmait la voisine qui avait dénoncé les escalades nocturnes d'Artur.
- Le petit père a raison ! applaudissait une cultivatrice mamelue, avec des rots de beignets à la morue. Elle avait larmoyé, il y a un instant, sur le sort de Roberto Rodrigues anéanti, pétrifié dans son déshonneur.

Cette sentimentalité commença à contaminer d'autres gens qui

entourèrent Canastreiro avec des mines bestialement contristées, pour entendre les détails de la chute de Doroteia avec la curiosité des paysans qui écoutent, gratuitement, à Lisbonne, le récit d'une affaire tragique claironnée par de vieux polissons qui vendent des nouvelles imprimées, dans lesquelles, disent-ils, l'affaire se trouve mieux exposée, pour dix réis.

À mesure que s'atténuait l'exaltation de l'orateur et que l'alcool remontait de l'œsophage en des éructations vinaigrées, l'émotion tragique se refroidissait. Il se répétait beaucoup, frappait les mêmes touches du pathétique, commençait à baver et à crachoter. Dans ces conditions, ni Socrate, ni Démosthène ne retiendraient l'attention de cette canaille. Le public se raréfia. Il ne resta enfin que trois vieilles qui sortirent, elles aussi, sur la pointe des pieds en murmurant les formules désolées qui s'imposent et conviennent aussi bien au triste sort d'un cochon malade qu'au cadavre d'un voisin percé de coups de couteau :

— Si c'est Dieu possible! Que Dieu nous vienne en aide! Il n'y a que des malheurs et des saletés dans ce monde! Quelle engeance! Que personne ne vienne dire que ça va bien!...

Il se rassit, lui, en face de Rato, s'essuya le visage dégoulinant de sueur, essoufflé par ses harangues, la langue desséchée et collante, et se fit apporter une bouteille de la Compagnie :

 Mais du blanc, attention, ma petite, recommandait-il avec l'insistance d'un amateur.

On eût dit qu'il cherchait dans la couleur du baume de la Compagnie un contraste avec son cœur noir comme ce chapeau.

III



UAND ROBERTO rentra chez lui, contrairement à ses habitudes, il faisait nuit noire. Balbina, inquiète de ce retard, priait : elle demandait à la Vierge de protéger son mari des mauvaises rencontres.

Il entra en chancelant comme un ivrogne, s'appuyant aux meubles et aux murs. Il n'avait ni mangé ni bu de toute la journée. Sa femme allait l'embrasser, dans un amoureux sursaut :

- Qu'est-ce que tu as Roberto ? Tu es malade ?

Son mari fit une grimace de répulsion et entra dans l'alcôve pour se coucher. Sa femme le suivait, très mortifiée ; il la poussa dehors, et tourna la clé de la porte après l'avoir claquée à grand fracas.

Quand Roberto se leva, au point du jour, il trouva sa femme à la porte de l'alcôve, recroquevillée comme un paquet, la figure entre les genoux, grelottante de froid. Il l'avait bien entendue sangloter toute la nuit. Le malheureux n'avait pas fermé l'œil, lui non plus. Quand il sortit de la chambre, c'était comme s'il ne la voyait même pas.

Balbina se leva et le suivit, en s'abstenant de balbutiements plaintifs, raide, dans le silence digne d'un martyr volontaire. Si elle n'avait pas eu la face précocement sillonnée de rides pleines de larmes, on eût dit une somnambule. En pénétrant dans un enclos où l'on rangeait les instruments agricoles, fort affaibli par les étourdissements dus à l'insomnie et au manque d'alimentation, Roberto s'appuya au manche d'une vouge. Il fixa, dans cette posture, sa femme qui s'était arrêtée près de lui, la regarda de haut en bas, de travers, d'un œil menaçant et dit posément, avec un tragique naturel :

- Je ne vais pas te tuer, non! Ce qui te tuera, c'est le remords.

Et elle, comme d'habitude dès qu'elle était épouvantée par ses péchés, elle s'agenouilla devant son mari, et répondit avec la fermeté d'une pénitente qui s'offre au supplice.

- Je te pardonne ma mort, Roberto, tue-moi.

Notons-le en passant : cet homme et cette femme qui ne savaient pas lire et ne fréquentaient pas les théâtres, pouvaient fournir d'excellentes conclusions à des actes — le noir brillant de la littérature dramatique — pour des comédies sur les coutumes nationales. Les joyaux les plus fins de la sensibilité sont, comme les perles, extraits de grossiers coquillages. Vous savez bien dans quelle ignoble partie d'une certaine chèvre se cache la capsule de musc, un délicieux parfum. Vous n'ignorez pas non plus de quel philtre se nourrit, derrière ses coquilles, le chou verdoyant de Saint Côme, et dans quelles puanteurs s'engendre et s'épanouit la rose d'Alexandrie. Il en va de même pour tout, comme pour les conclusions des actes extraits de la douleur brute de Roberto et de Balbina

Le mari lui tourna le dos, lâcha la vouge comme s'il sentait qu'elle lui brûlait les doigts avec cette tentation sanguinaire, retourna à l'alcôve et se jeta, noyé de sanglots, sur son lit. Et Balbina alla s'asseoir au seuil de la porte, où elle pleura, frissonnant de froid, toute transie.

Il ne pouvait plus douter de l'adultère. Dans cette noire caverne il n'y avait plus d'issue vers cette lumière qui éclairait encore, quelques heures avant, son honorable allégresse; ni le moindre rayon d'espoir: il ne verrait pas cette femme lavée de la calomnie, et sa dignité rétablie. Tout était bouché. Il comparait le visage d'Hilário aux traits d'Artur. Il était effaré de ne remarquer qu'à ce moment une ressemblance qui ne lui avait jamais effleuré l'esprit! De nombreux souvenirs remontaient, qui lui déchiraient le cœur et le rendaient fou. La familiarité du prêtre chez lui. Il restait seul avec Balbina quand il allait aux foires. Son amour pour son filleul, et son obstination à l'amener dans sa paroisse où il était resté gratuitement huit ans. Les biens qu'il lui avait laissés en héritage,

et le dessein de le conduire jusqu'au doctorat à ses frais. Et en plus de cela, les autres femmes mariées dont le prêtre avait été l'amant, venaient en troupe, et avec un air de raillerie, témoigner de leur déshonneur. Ils lui semblaient à présent lumineux dans l'obscurité de sa chambre, chargés de tout le fiel du sarcasme, les sourires des voisins quand il défendait son compère des calomnies dont on l'accablait, et se vantait d'avoir une compagne vertueuse qui n'avait pas besoin qu'on la surveillât. S'élevant ensuite jusqu'à des régions plus problématiques de la psychologie, il s'interrogeait sur son aversion, qui n'avait cessé d'augmenter, à l'encontre d'Artur depuis un certain temps ; et il se convainquit que jamais il ne lui avait porté l'amour que les pères éprouvent pour leurs enfants. Jamais il n'avait entendu en lui la "voix du sang". Il lui semblait que, s'il avait été son père, son cœur se fendrait de douleur en le voyant disparaître, sans aucune idée de son sort, sans aucun espoir de le voir vivant ou mort. Artur était resté absent huit ans ; sa mère ne cessait de pleurer de chagrin, et lui, il ne sentait même pas un grand désir de le faire revenir chez lui. Au contraire, dès qu'il était revenu avec ses airs canailles de dandy, il s'était mis à le trouver agaçant, à le détester enfin, comme s'il devinait que ce libertin et ce fainéant n'était pas, ne pouvait être son fils. Il se penchait ensuite longuement sur le comportement de Balbina depuis un certain temps. La bigoterie, les confessions, la peur de la mort, ses attitudes humbles et ses caresses, des cajoleries auxquelles il n'était pas accoutumé - c'étaient des remords, disait-il, rêveur et profondément convaincu - c'étaient des remords, la crainte de Dieu et de ma vengeance, si je venais à surprendre l'intrigue. La façon dont elle avait répondu, à genoux : "Tue-moi, je te pardonne ma mort !" fut le coup de grâce qui rompait en lui le dernier fil de l'espérance. Si elle s'était révoltée et avait exigé d'une façon hautaine l'explication de ses paroles incompréhensibles vue l'horreur de l'injure, si elle avait feint d'être vraiment stupéfaite de les entendre, il se peut que Roberto eût hésité à admettre les conclusions de dix heures de méditation dans sa chambre. Mais non. En répondant ainsi, c'était comme si elle avait dit : "Je suis criminelle, je suis adultère. Artur n'était pas ton fils ; tue-moi, je désire mourir ; je ne supporte plus le remords."

Telles devaient être plus ou moins les réflexions de Roberto. Il n'eût su l'expliquer avec ces expressions châtiées; mais les pensées qui lui poignardaient l'âme devaient le frapper dans son être, le blesser jusqu'à une profondeur qui échappe à la portée d'une langue correcte et recherchée. Il se retournait dans son lit, brûlant de fièvre, et disait: "Ah, si je pouvais en finir!" et il comprimait les soubresauts de son cœur où il sentait s'enfoncer la lame d'un poignard quand Canastreiro l'injuriait. Il voulait s'habiller, sortir, travailler, se distraire; mais il ne pouvait même

pas se lever. Il envoya un ouvrier agricole à une sœur qui s'était mariée à Covelas : il voulait la voir. Il lui demanda de le ramener chez elle, il se sentait très mal, et n'avait personne pour lui préparer un bouillon. Il ne donna aucune explication à sa sœur, elle ne lui en demanda pas. Son déshonneur était notoire ; les anciennes relations de Balbina avec le prêtre, tout le monde les connaissait. Sa sœur ne le lui avait pas dit pour ne pas le rendre inutilement malheureux.

Balbina vit son mari descendre dans la cour, soutenu par sa sœur et un domestique. La jument l'attendait, sur laquelle on avait installé une petite chaise pour l'amener à Covelas. Sa femme descendit encore quelques marches pour dire à son mari... elle ne savait quoi ; mais elle fut prise d'un étourdissement au milieu de l'escalier, et roula jusqu'au dallage. Sa belle-sœur courut la relever ; et son mari, quand elle ouvrit les yeux, avec une pitié plus déchirante que la rancœur :

Dieu te pardonne! Dieu te pardonne, mauvaise femme!
Et il s'éloigna avec le domestique et sa sœur, laissant l'autre qui poussait de tels cris que le bourg en fut ému.

*



UELQUES HEURES APRES, avec un halètement spasmodique, Balbina rapporta à l'ancien moine la scène de la séparation. Joaquim fut consterné de l'entendre, et dit :

— Un homme honorable et malheureux ! Puisse Dieu permettre que sa douleur lui ouvre bientôt les portes du Ciel !

Ce n'est pas cette sorte de prière qu'elle souhaitait. Elle lui demandait, les mains jointes, de parler à son mari, de l'apaiser et de le ramener à la maison. Elle promettait de servir en rampant son mari, de poser son visage où il poserait les pieds : qu'il la tue, mais ne l'abandonne pas aux brocards du monde et au mépris de tous les gens.

Son confesseur l'admonesta:

— Songez plus, ma fille, aux supplices de l'éternité qu'aux brocards du monde, et à l'amour de Dieu qu'au mépris de tous les gens. Sauvez-vous vous-même par le repentir, et votre confiance en la divine miséricorde, et laissez votre mari où il est, laissez-le mourir ou vivre en paix, si c'est possible. Soyez sûre qu'il vous pardonnera; mais n'espérez pas que la plaie du déshonneur se refermera si vite, ni que je puisse faire des miracles.

La bigote se lança dans des braillements inarticulés, les yeux fulgurants, aveuglés par l'amaurose, dans une paralysie pleine d'épouvante. L'ancien moine, affolé, demandait un pichet d'eau et faisait des va-et-vient entre la cuisine et la petite pièce, parce qu'il n'y avait personne pour lui tendre le cruchon d'eau ; et la pénitente, étendue sur le plancher, se débattait de façon fort indécente, le jupon ourlé de velvet était retroussé jusqu'aux genoux par les convulsions épileptiques des jambes. Jamais le saint homme n'avait vu un tel spectacle! Il ne savait pas s'il devait lui couvrir les jambes ou s'enfuir.

Quand elle eut repris ses esprits et se fut rajustée, fort gênée, elle demanda mille fois pardon à son père spirituel, exigeant qu'il lui infligeât une pénitence terrible. Le prêtre lui répondit qu'il ne pouvait imposer de pénitence en dehors du confessionnal; mais il lui conseillait d'obtempérer à la volonté de Notre Seigneur Jésus-Christ, et de prier sa Divine Majesté d'avoir pour elle la même compassion que pour Sainte Marie Madeleine, Sainte Marie de Cortone et Sainte Marie l'Égyptienne. Il existe des saintes pour toutes les situations.

Balbina sortit de chez son confesseur en éprouvant quelques doutes sur la vertu du franciscain. Elle estimait que le devoir du ministre du Seigneur, c'était d'aller sans délai chercher son mari pour le ramener à la maison, et de le pousser par des propos évangéliques à se réconcilier avec elle. Il est clair que la pauvre femme n'était pas vraiment en possession de tous ses esprits, bien que quelques exemples de réconciliations analogues fussent venus à sa connaissance, dont les acteurs avaient été des personnes fort sensées. Elle s'en rappelait deux. La petite baronne de Portelinha, mariée, était, après avoir parcouru l'Europe avec son amant, revenue dans sa patrie et avait été rendue à son époux et à ses enfants par un prêtre. La femme du commandeur Felizberto de Santo Amaro, prise en flagrant délit à Foz, et cloîtrée dans la Retraite du Ferro, une fois ses ailes purifiées dans des lavabos d'eau bénite, avait au bout de quatre mois volé, ange épuré, jusqu'au sein de son mari, en voiture, flanquée de son confesseur. Deux nouvelles lunes de miel. Elle connaissait ces épisodes qu'Artur lui avait racontés. Ce qui manquait dans son cas exceptionnel, c'était un prêtre doué de la même dextérité hippique que les autres qui mirent un bridon et un caveçon religieux à deux maris farouches, rétifs, emportés. L'ancien moine ne servait donc à rien.



Tandis que Balbina, aux prises avec sa douleur et sa honte s'isolait de tout contact en se plongeant dans des prières interrompues par des évanouissements et des crises de nerfs, Roberto reprenait des forces morales et se résignait, mais les corporelles ne cessaient de diminuer. Il crachait du sang et se trouvait exténué par ces hémorragies précédées d'élancements au cœur. Le médecin du village, qu'il avait consulté, avait mis cette anomalie fonctionnelle mais pas organique du cœur sur le compte de réflexes sympathiques de la dyspepsie. Il lui conseilla de manger, de se distraire, des bains de mer et du vin de Porto de 1815.

À la saison des bains, le dyspeptique s'en fut à Espinho et, dès le premier bain, il se sentit oppressé et essoufflé, un étourdissement accompagné de bourdonnements d'oreilles. Il consulta un autre médecin de la ville, très à jour sur les avancées de la médecine française, et qui avait fait des miracles avec du lait de vache et du cognac dans le traitement de la tuberculose. C'était un prodige en clinique cérébrale – le Docteur à Saignées de l'esprit. Ce savant lui appliqua le stéthoscope sur la région thoracique et attribua la maladie à la névropathie. Qu'il continuât les bains qui secouent, une seule vague, une demi-tasse de café sous la tente, et une cuiller de cognac, du bromure de potassium trois fois par jour. Sinon, des biftecks à l'anglaise, de la bière brune, et un verre de cognac. Au second bain, en prenant son café, Roberto eut un vertige sous sa tente, et fut amené dans une civière à la caserne. Les douleurs, l'asphyxie et les angoisses s'aggravèrent. On entendait ses palpitions, et on les comptait de loin en observant les mouvements de sa chemise. On recommanda un grand médecin, récemment arrivé de Coimbra aux bains, spécialiste des maladies du foie. Ce docteur examina le malade, rangea mentalement ses confrères dans la catégorie des ânes, et lui demanda de s'éloigner immédiatement de la côte. Il lui prescrivit des pilules, de manger peu, des bouillons, des œufs, une aile de poulet, et pas question de vin, de bière, ni d'alcools.

Profondément sceptique en ce qui concerne les médecins, Roberto commença à se douter qu'il se mourait. Il voulut faire son testament avant de disparaître. Il avait décidé de laisser tout ce qu'il pourrait à sa sœur. On fit venir un tabellion pour rédiger l'acte. Le testateur lui dit qu'il déclarait que n'était pas son fils un certain Artur Tavares, lequel était le fils adultérin de sa femme, et qu'il l'excluait comme tel de la succession, bien qu'il fût baptisé comme son fils.

La loi se dressait, avec son honnêteté et son ombrageuse pudeur, pour démentir le testateur et démontrer qu'il était un père légitime. c'est ce que lui dit à peu près le tabellion. Roberto Rodrigues, stupéfait de cette infamie de la loi, s'assit brusquement sur son lit, dans un sursaut de colère, en braillant que sa femme avait apporté dans le ménage 400.000 réis, et que sa maison ne devait pas revenir à l'enfant de l'adultère. La tabellion haussait les épaules :

- C'est la loi, c'est la loi ; elle n'est pas bonne, mais elle est en vigueur.
- Alors, je ne peux pas laisser à ma sœur ce qui m'appartient ? Ce que nos pères ont gagné à la sueur de notre front doit aller au fils d'une gourgandine qui s'est acoquinée avec un prêtre ? Et il se débattait en secouant ses draps. On voyait les palpitations de son cœur à travers ses côtes décharnées.
- Appelez un docteur ! criait-il en gesticulant. Un docteur, vite ! Monsieur le Notaire n'y connaît rien. Il est impossible que la loi veuille voler ma sœur, et donne mes biens au fils de la femme qui m'a tué. Appelez un docteur ! On veut me voler ! Bande de brigands !
- Calmez-vous, Monsieur Roberto! disait le notaire d'une voix douce, en laissant l'injure collective glisser sur l'armure de son érudition en matière de Droit Civil. Voyons s'il y a un moyen de spolier de l'héritage ce prétendu fils. Peut-être une vente fictive avec un acte notarié; toutefois il serait nécessaire pour cela que votre épouse signât! Mais consentira-t-elle à déshériter son fils?
- Et si elle ne signe pas ? demanda Roberto s'arrachant du lit pour poser les pieds sur le parquet dans un mouvement de rage galvanique.
- On ne peut légalement rien faire... mais calmez-vous... couchez-vous, Monsieur Roberto, insistait le tabellion, et il allait à la porte appeler du monde : "Que quelqu'un vienne secourir le malade"; et il le prit de nouveau à bras le corps pour le coucher.
- Je ne veux pas. Je vais m'habiller. Je vais mettre le feu à ma maison, je veux tout voir brûler, tout raser, tout, tout, par dix mille diables. Lâchez-moi, lâchez-moi! Et il repoussait sa sœur et le tabellion qui s'accrochaient à ses bras.

Et dans l'effort qu'il fit pour échapper à leur prise, par une torsion qui le plia en deux sur le côté gauche, il lança un cri strident, leva sa main vers sa poitrine ; et quand on l'installa sur son lit sans plus de résistance, il émit un faible gémissement et mourut avec une grimace exprimant une suprême angoisse. Il laissait filtrer par la commissure des lèvres des caillots de sang écumant strié de pus.



PRES LA DISPARITION D'ARTUR, le père de Doroteia dit à sa femme qu'il ne voulait pas voir chez lui sa fille enceinte jusqu'aux yeux. Il ferait un foin de tous les diables s'il entendait des enfants couiner à l'intérieur de la maison. Qu'elle allât mettre bas où elle voudrait, en Enfer ; mais qu'elle fichât le camp au plus vite. Et comme il avait également des entrailles de père normalement constituées, il suggéra à Quitéria de s'entendre avec sa sœur à lui, la Toqueriné, pour que la jeune fille allât régler son problème chez elle. Et ensuite, ils verraient.

Joana, celle au corps-ouvert, était veuve, avait deux fils au Brésil, et vivait seule, sans rien à elle ; mais elle ne se débrouillait pas mal. Elle avait une convenable expérience d'accoucheuse – un moyen utile et honorable de gagner sa vie, qui lui procurait moins de revenus que la location de son corps aux âmes vagabondes ; en plus de ces deux talents plus ou moins productifs, elle louait une de ses deux chambres aux parturientes honteuses qui ne pouvaient cacher chez elles leur déshonneur de mère, et préféraient ne pas étaler leur maternité à l'air libre. Mais, de tous ces loyers, celui qui lui rapportait le plus, c'était celui de son propre corps ouvert aux entretiens entre vivants et morts. Et quoiqu'elle courût le risque que les vivants lésés par les révélations des morts interrompissent ces conversations, Toqueriné eut assez de chance pour que, une seule fois, alors qu'un mort se prononçait à travers elle sur des sujets assez sérieux, un vivant ne pénétrât, sans qu'on l'attende, dans le lieu où se tenaient ces horribles discussions, pour lui administrer une telle et si rude volée de coups de gourdin que l'âme du défunt déguerpit, et elle n'était plus, vue sa nature gazeuse, à la portée des gourdins. Mais il arriva que l'agresseur mourût quelques mois après d'un ictère, jaune comme un coing, et que sa mort était le châtiment de sa brutalité à l'encontre de la Toqueriné. Le crédit de cette femme se renforça, bien que l'ancien moine lui interdît d'approcher la table du pain consacré. En dédommagement de cette raclée, elle récupéra peu après, sans l'intervention de défunts, une centaine de livres, avec laquelle elle délivra un fils de soldat et leur paya, à tous les deux, un billet pour Rio de Janeiro.

Une centaine de livres bien méritée. Voici l'affaire :

Il y avait là, près d'Arouca, à la maison des Águias, un conseiller septuagénaire à la retraite, marié à une nièce. La stérilité de son épouse mortifiait ses parents, parce que son mari ne l'avait prudemment dotée que d'une insignifiante pension. On conçut des idées vulgaires à ce sujet – on pouvait encourager le phénomène de la gestation par des forces adventices, des impulsions coopérantes d'une telle trivialité que cela ne vaut pas la peine de leur accorder une grande importance dans la propagation des espèces sociales. Mais le mari ne quittait pas sa nièce des yeux et veillait au grain. Ils se couchaient en même temps, et la porte était fermée à clé – une clé de cathédrale pour une porte aux battants à l'épreuve de la hache et de la boucharde ; ils se levaient en même temps et passaient leurs journées tellement proches l'un de l'autre que, dans les actes physiologiques les plus discrets, suivant le code de bienséance entre conjoints, la porte restait ouverte, et il prenait son quart de surveillance, car il ne se fiait pas à l'autel de la déesse romaine Cloacine, comme il ne se fût pas fié aux séductions d'une salle de bal; et le pire, c'est que, lorsqu'il prenait sa place, il obligeait son épouse à monter la garde, un mouchoir parfumé de musc antiseptique sur ses narines irritées par les parfums entêtants du géranium et du lilas-de-Perse. Voilà bien une victime obscure des somptueux ménages avec un oncle conseiller.

La mère de l'épouse, belle-sœur de l'ancien magistrat, suppôt de l'absolutisme, se concerta dans la chapelle avec sa fille, pendant la messe, et l'on y élabora un plan qui amena un dénouement très heureux, sans le moindre avilissement ni la moindre ignominie pour le mari ; et cette mère n'aurait pas consenti au déshonneur matériel de sa fille. Peu après, la rumeur se répandit que Dona Olímpia das Águias avait des espérances et l'oncle était celui qui, dans son imbécile jubilation, propageait la nouvelle – juste la nouvelle, s'entend. On portait à cette époque des vertugadins et des crinolines. Dona Olímpia en faisait un usage exagéré au bout de neuf lunes. La semaine du terme présumé, elle passa, avec l'agrément de son époux, chez sa mère, qui était une femme experte dans les secrets de Lucine, la déesse païenne des délivrances. On entendit, une nuit, des cris, un grand tapage dans la maison, on allumait des bougies bénites à Notre-Dame de la Parturition, des domestiques priaient dans tous les coins, d'autres riaient, il y avait beaucoup de chuchotements moqueurs, et au milieu de tout cela le vieillard, avec son bonnet de laine surmonté d'une houppe, ses pantoufles de lisière, son caleçon et sa robe de chambre, dont les pans étaient croisés sur son ventre, se trouvait bien embarrassé ; mais on ne le laissait pas entrer dans la chambre de la parturiente – pour ne pas la déranger. On entendit ensuite le vagissement d'un enfant qui était entré par une fenêtre de la chambre qui donnait sur le jardin. Or cet enfant avait été acheté cent livres à la Toqueriné, qui toucha, par-dessus le marché, quatre livres supplémentaires de la mère pour l'amener au tour d'Aveiro. L'ancien était attendri et versait de romantiques larmes en contemplant le bambin grassouillet dans ses bras, lesquels tremblaient de peur de le faire tomber :

− Ô mon petit! mon bébé! mon fils! mon bijou!

Une cochonnerie de cette farce humaine, messieurs, qui serait encore plus déplorable, quand l'on songe au personnage du conseiller, si la crinoline de Dona Olímpia s'était arrondie, en plus des épaisses garnitures artificielles, de hanches vraiment gonflées par la nature. Plaise à Dieu que les maris séniles et les pères honoraires, prédestinés à des fraudes analogues, ne soient abusés, dans leur bonne foi, que par des baleines et des crinolines.

*

AIO N'EN DEMORDIT PAS: Doroteia devait porter son enfant au tour si elle voulait rentrer chez eux ; qu'elle se dise sinon qu'elle n'avait ni père ni mère. Joana Toqueriné allait dans le même sens que son frère; mais sa nièce s'entêtait à ne pas vouloir porter sa fille au tour depuis l'instant où sa tante lui avait permis de lui donner un baiser : elle considérait qu'elle n'avait ni père ni mère ; elle s'en irait demander l'aumône pour nourrir sa fille chérie si le travail de ses deux mains n'arrivait pas à lui assurer son bouillon et son pain. A quoi la Toqueriné rétorquait que peu importait que le père de l'enfant fût mort ou l'eût oubliée, elle n'avait rien à attendre d'un tel vaurien ; c'était un lourd fardeau que d'avoir mis au monde une petite qui ne lui apporterait que des chagrins, parce que la fille d'un tel père et la petite-fille du père Hilário, ce serait une calamité – maudite engeance! Qu'elle la laissât porter au tour avec un signe de reconnaissance et, si l'avenir s'éclaircissait, elle pourrait venir la chercher. Et elle lui confia, fort à propos, le nombre d'enfants abandonnés qu'elle avait portés au tour, et le nom des mères, le tout sous le sceau du secret "Entre nous, personne ne nous entend". Parmi celles qu'elle citait, il y en avait qui s'étaient mariées "pures comme les étoiles" et elle soulignait ses discours d'éclats de rire stridents, entre trois dents déchaussées qui sifflaient, quand les éclats de rire expédiaient des filets d'air par les échancrures jaunâtres. Elle contait la savoureuse aventure de Dona Lúcia, épouse d'un capitaine de navires qui parcourut la côte du Brésil pendant vingt mois, sans revenir dans son pays ; si sa femme n'avait porté l'un après l'autre au tour deux enfants, elle eût dû présenter à son mari deux enfants d'un seul coup. "C'était à en crever de rire" puis, baissant la voix "Entre elles, personne ne les entendait" elle évoqua le cas, qui valait son pesant d'or, de la fidalguinha de Virandelho. Cela

faisait plus de dix-huit ans. Son mari, que Dieu lui pardonne, était le cordonnier de la maison. C'est à cette occasion qu'elle commença à rendre des services aux personnes en détresse, en leur apportant son concours dans leurs malheurs, disait-elle avec l'onctueuse componction d'une Sœur de Charité mystique et dévouée. La fidalguinha, de gros revenus, fraîche et rouge comme une cerise, avait payé le tribut. Elle ne savait dire si c'était son écuyer, un grand gars fait comme une tour, ou le chapelain de la maison, doué d'une fort belle figure masculine, mais fort porté sur les pouliches. Qui que ce fût, la nature y avait mis du sien, résuma-t-elle d'un trait laconique physiologiquement inné. Elle raconta que son mari lui avait demandé d'aller voir la *fidalga* qui était venue prendre l'air dans une propriété toute proche :

- Tu sais bien, la Refeiteira. Heureux temps! Ton oncle y a gagné douze pièces à deux côtés face et moi aussi pour la peine. Je suis allée porter au tour la petite avec une déclaration dans un petit sac pendu à son cou. Et quel riche trousseau! Mon Dieu! Sais-tu ce qui est arrivé ensuite, Doroteia ? Le père de la fidalga mourut, ça doit faire six ans, la mère était déjà morte, et la fildalguinha qui était encore célibataire fit faire des recherches pour savoir si sa fille était encore vivante, et quelle était son adresse. Eh bien, on l'a trouvée. Elle était la servante d'un boulanger dans les environs d'Albergaria. On la ramena à Virandelho, et il ne fut pas besoin d'autre chose pour que sa mère la reconnût et l'embrassât en versant des larmes grosses comme le poing. C'était le portrait tout craché de sa mère. Pour qu'il n'y manquât rien, elle avait même déjà une moustache comme sa mère quand elle l'avait mise au monde - une moustache d'homme, on ne pouvait pas ne pas la voir! Et tu veux savoir maintenant la fin de la chanson? Tu vas rire. La fidalga qui avait beaucoup de ça – et elle frotta l'un contre l'autre le bout de deux doigts sans ongles – se maria avec une grosse légume de la police, à Lisbonne, bien placé dans le gouvernement et elle se trouve làbas fort satisfaite de sa vie, comme son bonhomme, que Dieu les bénisse tous les deux, et qu'Il ne nous laisse pas tomber. Amen. C'est comme je te le dis. Le père de ta fille peut apparaître n'importe quand, et il peut apparaître sans que ce soit un miracle, tu enverras alors chercher la petite; et, s'il n'apparaît jamais, tu ne gardes pas ce boulet au pied, tu vis chez tes parents, et les partis ne manqueront pas. Il aimerait bien, José Rato, que tu veuilles de lui, même dans ces conditions, tu comprends ? Va-t-en savoir ce qu'il rumine! Je vais te raconter... Regarde, il est déjà venu trois fois pour que je lui tire les cartes, et voir si tu pensais à lui. Et que le Diable emporte les cartes, si elles ne disent pas la vérité! Je t'ai attribué la dame de carreaux, et à lui, le valet; et bien, pas une seule fois, il n'a pu t'enlever de sa tête! Il n'était question que d'Artur, qui pouvait crever ; et le Rato, triste comme une tombe! Si tu veux te marier avec lui, il t'épousera. Que le Diable m'emporte, ma nièce, s'il ne t'épouse pas ; mais, avec la gamine sur les bras, à mon avis, aucun homme ne voudra de toi pour de bons motifs.

Et Doroteia rapprochait sa fille de son sein avec une gourmandise féline :

 Je ne veux aucun homme, je veux ma fille. Ne vous fatiguez pas tante Joana... Je ne lâche pas ma fille.

*

N RICHE INDUSTRIEL DE PORTO qui possédait des terres à Fermedo avait pris des renseignements pour trouver une nourrice qui allaitât, il la lui fallait parfaite, et de préférence née et élevée dans ces montagnes extrêmement salubres, pour qu'elle conçût des filles robustes au sang rouge, à l'abri de l'exubérante lascivité de Porto qui contamine, bien au-delà de ses barrières, les femmes vénales de Maia et les hypocrites catins de Gondomar. On lui signala Doroteia, en louant son honnête conduite avant qu'elle se laissât abuser par un cousin qui avait fui les conséquences de sa perfidie ; mais il serait difficile, sinon impossible, de la séparer de sa fille pour lui faire élever un enfant qui n'était pas le sien. Ces informations, c'est le Frère Joaquim qui les donna, l'ancien moine qui connaissait les secrets de tous les vices et de toutes les infortunes de son canton.

L'industriel autorisa son intendant à écarter les difficultés en usant du levier de l'or. Ils payaient à Doroteia l'allaitement de sa fille sans discuter son salaire, et ils lui offraient à elle une rémunération qui, en trois ans, lui procurerait une dot comparable à celle des filles bien dotées de la région.

Tout, en plus de l'argent, conspirait à aplanir les aspérités dont son cœur de mère était encore hérissé. Quand les filles qu'elle connaissait la croisaient ou la voyaient à sa porte, elles changeaient de direction ou baissaient les yeux pour ne pas la saluer. La tante Joana se plaignait du manque de pain et disait qu'une femme qui donnait le sein avait besoin de nourritures plus substantielles que celles que pouvait offrir une triste soupe de haricots de Galice. Qu'elle n'avait pas de quoi lui proposer autre chose, et que ses parents ne lui envoyaient pas un liard. Doroteia pouvait résoudre ces difficultés avec son travail et son amour de mère, mais il restait une terrible menace qui la décida. Son père promettait de lui arracher sa fille des bras et de la porter au tour ou de la jeter dans un puits.

Va allaiter, Doroteia, lui disait sa tante, pour venir à bout de

son indécision. Ta petite, on la confiera, ici, à Maria Lemenha, une femme mariée, une excellente nourrice qui peut allaiter trois enfants, et traitera la tienne comme si c'était la sienne, et même mieux. Trois *quartinhos* par mois! Mon Dieu! Il n'y a pas plus raisonnable que cette femme!

Doroteia succomba, on pouvait le comprendre. Le visage baigné de larmes, elle remit sa fille et trois mois de salaire à une femme au visage renfrogné, à la poitrine desséchée, et qui était entourée, dans une masure enfumée et de plain pied, d'enfants malingres qui s'épuçaient, transis de faim, maculés de croûtes de boue et de sueur. Quand elle vit la nourrice, la maison immonde et les enfants crasseux, elle fut à nouveau tenaillée de remords ; mais il était trop tard pour annuler le contrat. La barque qui devait la conduire à Porto l'attendait déjà à Pé de Moura.

Près du taudis où elle avait laissé l'enfant dans un berceau d'osier, elle vit à la porte de chez lui Frère Joaquim da Cruz. Elle recula, honteuse, voulut revenir sur ses pas ; mais l'ancien moine l'appela affectueusement :

- Viens ici, ma petite. Je sais déjà que tu pars aujourd'hui gagner ta vie.
 - C'est vrai, Frère Joaquim... On n'y peut rien...
- Tu as raison; le mauvais sort, on le corrige par la patience et la vertu du travail. Tu dois songer à assurer le pain de ta fille; mais écoute, tu aurais pu mieux choisir la maison où tu la laisses.
- C'est aussi mon avis, Frère Joaquim. C'est ma tante Joana qui s'en est occupée; et je le regrette bien.
- Eh bien, ne le regrette pas. Je reste ici pour veiller sur ta *Maria*, c'est bien son nom ? Je sais que tu lui as donné le Très Saint Nom de la Mère de Jésus Christ ; que la Vierge Marie t'accompagne ; et je suis là, moi, en sentinelle pour la petite. Tu auras là-bas de mes nouvelles et des siennes, je connais la maison où tu vas.

Et il lui donna sa main à baiser. Elle n'aurait pas osé la baiser, comme avant, sans qu'il la lui tendît. Elle se sentait une autre femme, honteuse de son déshonneur, bien punie et abattue par les insultes de ses amies, le mépris de sa famille et, par-dessus tout, l'oubli cruel du père de sa fille.



ALBINA FUT PRISE DE COURT en apprenant la mort de son mari. Elle haleta quelques secondes, porta les mains à sa tête, chancela, prise de vertiges, et perdit conscience comme ne le font pas toujours les veuves les plus vertueuses. C'est peut-être le poids du remords qui la fit tomber. Quand on la releva, la digue se rompit des larmes, des cris, des *ah!* stridents, qui semblaient charrier l'âme des entrailles déchirées. Quelques voisines accoururent en versant les larmes de rigueur; d'autres, les mains sous leurs tabliers, faisaient des commentaires : ces criailleries, c'était vraiment du chiqué ; Roberto ne vivait plus avec elle, et il s'était même enfui chez sa sœur ; depuis le départ d'Artur, la créature n'avait plus toute sa tête. "Et jamais elle n'avait été dans son assiette" ajoutaient-elles. "Complètement fêlée quand elle était jeune" assurait la Bento. Elles ressuscitaient le père Hilário : "Un vrai coq en pâte : tu manges et tu bois, sans parler du reste, quand Roberto faisait les foires.'

Et la veuve, là-haut, poussant de hauts cris :

- Ah! mon homme, mon Roberto chéri, mari de mon âme, demande au Seigneur qu'il m'emmène près de toi!
- Comme si tu ne l'y avais pas expédié! glapissait la Bentes. Ce que tu veux, c'est qu'il reste très longtemps là-bas sans toi, n'essaie pas de nous bourrer le mou!

Elles se turent, et formèrent deux rangées bien respectueuses, les yeux sur le dallage. C'est que Frère Joaquim da Cruz Sagrada entrait dans la cour.

- Que Dieu nous donne une bonne après-midi, dit l'ancien moine, son vieux haut-de-forme de soie à la main, et il monta à la pièce où se trouvait Balbina affalée par terre au milieu des pleureuses accroupies. Les déluges de chagrin s'étaient un peu apaisés ; mais, quand elle aperçut son confesseur, sa douleur redoubla avec son cortège de gémissements. Elle se débattait, gesticulait, gigotait, se démenait comme une épileptique. Les voisines la tenaient, rajustaient son jupon et le décolleté de sa veste campagnarde fort élargi par les secousses. Le prêtre lui prit les mains avec douceur et lui dit posément :
- Les prières silencieuses rendent plus de services aux âmes des morts que les cris, Madame Balbina. Votre premier devoir de veuve, c'est d'envoyer chercher à Espinho le corps de votre mari ; de vous occuper de son âme et du service religieux ; et de convertir votre désespoir en des prières constantes au Très-Haut, en le lui offrant, pour soulager les peines temporaires que subit l'âme de votre mari.
- Oui monsieur, oui monsieur, murmura la veuve refrénant la ferveur de ses sanglots.

ES PORTEURS PARTIRENT pour Espinho afin de ramener le cadavre dans un cercueil plombé à Porto et de là, en remontant le Douro, jusqu'à Pé de Moura. En tant que beau-frère de Balbina,

Canastreiro apparut, fort empressé, avec un inébranlable aplomb. Elle ne savait pas que c'était son beau-frère qui avait dénoncé l'adultère. José da Silva Rato Junior était pris d'une frénésie intellectuelle pour tous les documents à rédiger — cartes d'invitation, avis aux prêtres, au maître de musique d'Arouca, au ciergier, aux Confréries et aux Confraternités pour les services religieux au défunt, les messes statutaires, et le glas de rigueur. On le sonna en même temps dans neuf paroisses. Beaucoup de gamins avaient été engagés pour actionner les cloches ; par ces montagnes encaissées, les sanglots de bronze retentirent pendant trois jours.

Il fallait de l'argent pour les pompes de l'enterrement. La veuve demandait que l'on célébrât des grands-messes à un pinto. On attendait des légions de prêtres de trois cantons. Et il n'y avait pas d'argent. Balbina dit que son défunt mari avait une grande quantité d'or et d'argent dans un casier en palissandre de sa chambre, mais qu'il avait emporté la clé, et peut-être l'argent, en allant chez sa sœur. Ça ne faisait rien. Elle emprunterait le temps de vendre des terres. Elle voulait tout dépenser, à ce qu'elle disait, tout pour l'âme de son Roberto tant aimé. En tant qu'autorité point ignorée par le code, José Rato se prononça pour que l'on forçât le tiroir, vu que la clé n'avait pas été ramenée de Espinho; la maîtresse absolue de la maison, c'était elle – elle devait le forcer. Balbina, hésitante, consulta son confesseur:

- Serait-ce un péché de forcer le tiroir ?
- Ce n'est pas du tout un péché, vu que vous forcez ce qui est à vous, expliqua le franciscain, faisant preuve de la plus prudhommesque connaissance de la théologie juridique. Et il alla assister à cette effraction, comme si les chargés de mission, le juge élu et Canastreiro, ne lui semblaient pas les plus idoines pour des effractions désintéressées.

Le trésor de Roberto Rodrigues s'y trouvait, intact. Il était de taille. Qui sait si ce métal pesa sur son cœur, au moment suprême, contribuant à l'écraser! Il y avait une boîte en fer-blanc contenant beaucoup de pièces et de doublons, hérités de ses parents et de ses aïeux. Ses économies personnelles, accumulées durant vingt-quatre ans, grossissaient trois petits sacs d'étoupe remplis de cruzados nouveaux et de pièces mexicaines. C'était ce qu'avait rapporté le bétail qu'il avait élevé, des troupeaux de bœufs qu'il engraissait et vendait aux Anglais. Comme il devait être aveuglé par la rage et le chagrin, quand il était parti de chez lui, pour ne

pas voir tout cet or ! Avait-il craint d'être volé dans une maison étrangère, ou avait-il eu l'intention de venir récupérer ce coffre dont on ignorait l'existence ? Quand, déjà dans les affres de la mort, il voulait s'habiller pour aller incendier sa maison, n'était-ce pas un artifice pour se saisir de la boîte en fer-blanc et des petits sacs ? Il n'avait jamais dit à sa femme qu'il possédait ce pécule de peur qu'elle insistât pour qu'il finançât les études de son fils ; Balbina savait cependant qu'il y avait plein d'argent dans ce tiroir, et, même ainsi, n'avait jamais éprouvé la tentation de dilapider le trésor de l'avare.

*

N MONUMENTAL ENTERREMENT. En comparaison, si l'on tient compte de la différence entre Fermedo et la Grèce antique, Mausole n'a pas été après sa mort autant honoré par Artémise, la légendaire veuve éplorée. Des grands-messes, deux jours de suite, de la pointe du jour à midi. Des offices célébrés par cinquante prêtres - le plus grand vacarme que l'on puisse produire dans une langue latine abâtardie. Des tapissiers de Porto, toute l'église couverte de crêpe, et un catafalque, des galons d'argent à franges, des torchères de sapin fournies par les églises de la commune. Toutes les Confréries dont le défunt était membre avaient sorti leurs drapeaux que portaient de vaillants gaillards aux poignets velus, en manches de chemise sous des robes poisseuses de sueur. Quelques-uns assez gris. La fanfare d'Arouca gémissait des marches funèbres, l'Ombre de Nino de la Sémiramis – de la musique de Rossini à Arouca! - on conduisait les funérailles de Roberto et de l'Art assassiné. Les cloches sonnèrent jusqu'à minuit, et recommencèrent le lendemain à l'aube. L'effroi du règne animal! Les chiens, dans leur déchirant désespoir, hurlaient, leur museau en l'air, les yeux fermés ; les grenouilles cessaient de coasser joyeusement et plongeaient, épouvantées, leur tête dans les vases de leurs marais ; des volées de moineaux jaillissaient en sifflant des haies, détrempées par la rosée; et les geais refoulés voletaient en jacassant dans les pineraies.

Ces tintements funèbres résonnaient dans le cœur de la veuve comme un tocsin l'appelant à la pénitence. Jamais elle n'avait été à ce point saisie par l'amertume de sa faute. Son mari était mort de chagrin, de honte – lui criait sa conscience. Il était si beau, si saint qu'il lui avait laissé tout ce qu'il avait, tout! Elle ignorait les détails de l'agonie de son mari, dont le cœur s'était brisé, pris qu'il était entre sa rancœur contre sa femme et la loi qui le forçait à récompenser son infamie en lui laissant tous ses biens.

Ses voisins se faisaient d'elle une idée bien fausse. Ils s'attendaient à ce qu'après quelques jours d'un inconsolable deuil affecté, libre de toute entrave et maîtresse d'un grand domaine, elle réapparût, mélancolique, mais résignée, et peu après satisfaite et soumise à la volonté de son Créateur.

José Rato disait à son frère, le tabellion, que si Artur était mort là-bas en Inde, Balbina représentait un bon parti. Elle avait dans les quarante-huit ans : les effets de la souffrance n'avaient pas entamé les courbes onctueuses de ses épaules en faisant fondre ses muscles et disparaître la chair fraîche et purpurine de sa jeunesse. Peu de cheveux blancs, et beaucoup de restes de beauté dans ses traits défraîchis. La mysticisme avait imprimé à son dos la courbure artificielle de l'humilité ; elle s'échinait à ne pas lever les yeux de terre ; mais, l'aurait-elle voulu, elle aurait pu en se redressant et en prenant soin d'elle-même, rajeunir de dix ans. Elle ne voulait pas. Elle était un peu trop insensée pour être une veuve triviale. Il lui manquait le jugement nécessaire pour refaire sa vie en jouissant de sa richesse sans contrainte, et délivrée d'un mari importun.

José Rato en arriva donc à confier à son frère, le tabellion :

- Celui qui serait le mieux placé pour épouser Balbina, c'est moi, si Arthur se trouvait en train de manger des pissenlits par la racine dans un coin perdu de l'Orient. On peut évaluer sa fortune à cent mille cruzados. Les pièces qui sont sorties du tiroir enfoncé, ça devait faire dix contos et plus... Et les fermes ! Le gros sac ! Ce serait une bonne façon de me venger de Doroteia.
- Un jour ou l'autre, faisait remarquer son frère, Artur va se manifester. Où qu'il soit, quand il saura que son père est mort, il viendra liquider le patrimoine de son père.

Le tabellion était entré dans le secret des lettres soustraites. Il en avait juste reçu et ouvert une qu'Artur écrivait de Goa à sa mère. Dans cette lettre, écrite sur les rives poétiques du Mandovi, il y avait des traces de la nostalgie que lui inspiraient sa patrie et sa mère, de repentir pour la décision précipitée qu'il avait prise en abandonnant sa famille ; il se plaignait de sa santé, de fièvres, du manque d'appétit, et il avait l'impression qu'il mourrait dans la solitude de cette terre déserte et mélancolique comme un cimetière. Il ne la reverrait plus, disait son cœur, parce qu'il avait pris, en entrant dans l'armée, l'engagement de souffrir et de tomber mort à l'ombre d'un drapeau.

Il ne parlait pas de son père. Pas un seul message à lui faire passer. Et, sur sa cousine, en se confiant mystérieusement à sa rustique mère, il s'exprimait comme s'il échangeait une correspondance avec Madame de Staël ou la portugaise Alcipe:

Dans mon esprit, la vision m'effleure de mes attachements plein de rêves, et désenchantés ; mais mon cœur, creux et froid comme

un sépulcre antique contenant quelques cendres, ne reflète pas d'image lumineuse qui fasse retentir en moi la voix de la nostalgie. Je suis usé. À vingt ans, je suis mort! Triste! parce que la satiété est une agonie sans fin de l'âme, et que l'âme est immortelle.

Staël et Alcipe riraient de ce *blasé* qui avait commencé, à dixsept ans, avec des Laïs et des Aspasies de la voluptueuse Rasa, à voir son cœur s'effilocher sous les ongles de ces femmes fatales qui se contentaient d'ordinaire d'attaquer les organismes des hommes en les contraignant à des excès de sublimé corrosif. Artur était parti exténué et sceptique de Rasa comme Lord Byron de Venise pour Missolonghi, et le duc de Morny des salons de Napoléon III pour le Père-Lachaise. Ses amours avec Doroteia achevèrent ensuite de le détruire. Voilà le résultat de l'autopsie de ce mort de vingt ans !

Ne me reprochez pas l'invraisemblance de cet Artur.

Il y a quarante ans, le commun des garçons était ainsi, d'une cristalline sottise; mais il fallait les prendre pour des êtres inconscients, dépravés par la contagion d'une demi-douzaine d'excentriques réellement disgraciés par leur tempérament et gâtés par des infiltrations d'une littérature romantique faisandée, avec Arlincourt, Sue, Paul Féval, et Sand.

Si sa mère avait entendu lire ces phrases, eh bien, elle aurait pleuré le plus ingénu sérum de sa compassion. Les coquins qui la lurent, Rato et ses frères, étaient ébahis par les brumes du style et en déduisaient que la bonhomme voyait sa fin prochaine et avalerait sa chique, c'était une affaire de mois. Craignant qu'il revînt, José Rato conçut l'idée de lui répondre au nom de sa mère, vu qu'elle ne savait pas écrire, en lui demandant de rester là-bas, et de ne pas venir la tourmenter plus qu'elle ne l'était par son mari, qui avait bon dos. Ses frères rejetèrent cette suggestion. L'administrateur de la Poste ne voulait plus se compromettre, On pouvait considérer que les lettres soustraites avaient été détournées de leur destination, Lisbonne ou Goa – il n'y avait pas de preuve pour un procès criminel, mais, dès que l'on répondrait d'ici même, si Artur s'apercevait de la supercherie, il pourrait porter plainte contre lui et le faire destituer et incarcérer. Il fallait prendre beaucoup de précautions avec ce fichu fils du père Hilário, au cas où il reviendrait chez lui. Le juge élu pariait dix pièces contre une qu'Artur ne retournerait pas au Portugal et qu'il mourrait, s'il n'était déjà mort, de la fièvre jaune ou de la malaria. Il ne se souciait pas de maltraiter la géographie des épidémies ; la fièvre jaune pouvait pour lui sévir aussi bien à Goa que le malaria à Paris. Ce qu'il souhaitait, c'est que l'amant de Doroteia mourût d'une des pestes les plus destructrices, ou de toutes.

Mais le sergent Artur Tavares avait la peau dure et il était frais comme un gardon ; il commandait un détachement et gavait d'amour le cœur d'une veuve de Goa, à la tête d'une grande quantité de *pardaus* et de roupies, qui était venue le rejoindre. Quand Luis Camões se trouvait à Goa, *il tombait* des Portugaises *bien mûres*, dit le poète dans une lettre au royaume. Il est naturel qu'après trois siècles de corruption, *il en tombât de blettes*. La lettre à sa mère était une mystification. Et peut-être pas. Le romantisme rendait plus denses ces poétiques obscurités dans les esprits le plus bassement prosaïques. Le libertinage même, engourdi dans ses léthargies de dépravation exténuée, a des rêves mélancoliques, la nostalgie des impeccables joies de l'enfance. Du reste, la facture du style d'Artur trahissait l'irréfragable bêtise de son époque.

Cette femme de Goa semblait sortie du gynécée de Rasa, elle était de la lignée des ballerines lubriques qui escortent la pompe des vice-rois. Un teint cuivré, les chevilles fines, et la poitrine virilement desséchée, comme consumée d'un feu intérieur. S'y ajoutaient les charmes de ces philtres, de ces mille sortilèges des jeunes filles, les filles des moineaux indigènes que Bocage avait chantées à Goa, et dont il n'avait pas su profiter. Le sonnet de Manuel Maria Barbosa du Bocage est suffisamment connu, mais ce ne sera pas une perte de temps que de le rappeler :

Héros lusitaniens, grands cadavres pourris, Ombres glorieuses, dressez-vous de vos cendres, Levez-vous pour, de vos mains sèches, vous en prendre À ces êtres vils, à ces chiens, à ces métis.

Comme ils ont piétiné vos plantations de riz, Les trop nombreux moineaux que cette terre engendre, Chassez-les, mais laissez ces innocentes tendres Aux mille sortilèges, aux douces magies.

Que plutôt la frayeur précipite à vos pieds Quelque sombre nabab, quelque rajah obscur, Et qu'il tremble en faisant ce que vous ordonnez.

Qu'ils aillent en enfer! Ravageant vos cultures, Ils marchent comme leurs aïeux sans autre atour Que leur pagne qui de leur fesses fait le tour.

Artur était né dans de meilleures conditions que le poète Elmano, son prédécesseur dans la milice de Goa. Il ne voulait rien savoir des Muses dans la prose de sa vie. Son parrain, le père Hilário, traitait les poètes de "crétins couronnés par des ânes subalternes"; et quoiqu'il sût faire des vers, il n'avait composé qu'une fois un sonnet dans une colline peuplée de bonnes sœurs, parce qu'il ne trouvait pas d'autre expédient pour se procurer une

bouteille de vin vieux et des pâtés des religieuses d'Arouca. Dans toutes ses prouesses auxquelles Cupidon avait sa part, Apollon ne lui avait pas inspiré un seul couplet. Il ne le disait pas, pour préserver sa dignité, à son disciple; mais, c'était vrai, et son filleul le savait, il le devinait à ses sourires fats de Don Juan tonsuré, et à la commisération comique qu'il montrait envers le chantre de Catarina Ataíde, langoureusement étendue entre les bras d'un Borges, son mari, là-bas, près d'Aveiro. "Bien infortunés poètes! s'exclamait d'un ton mélodramatique le religieux, quel triste destin que le vôtre, s'il n'y avait les limbes catholiques pour les innocents, et un *paradis* pour les *fous*, selon Milton!"

Tandis que José Rato faisait donc des vœux pour qu'une branche de la peste éliminât le bien-aimé de Doroteia, celui-ci se trouvait dans les palmeraies de Damão pris dans les anneaux serpentins de l'amour que lui vouait la femme de Goa avec un tel anthropophage appétit qu'elle s'employait à mâcher et à digérer son cœur.

VI

UAND BALBINA DEVINT VEUVE, la fille de Doroteia allait sur ses deux mois. L'enfant souffrait de la faim, du froid, et d'être laissée à l'abandon ; elle vagissait et gigotait dans son berceau. Frère Joaquim avait prévu le sort de la petite, en constatant les mauvais traitements que Lemenha réservait à ses propres enfants. Les voisines l'accusaient de s'enivrer ainsi que son homme avec les trois quartinhos mensuels pour l'allaitement ; elle traînait dans la taverne tard dans la nuit à regarder jouer à la brisque des chopines d'eau-de-vie, et c'était un crève-cœur d'entendre pleurer les enfants dans l'obscurité, transis par les courants d'air qui s'engouffraient dans les fentes des cloisons.

L'ancien moine entra une après-midi dans la maison de Lemenha et la trouva en train d'enfoncer dans la bouche de l'enfant du pain de maïs et des haricots mastiqués, le reste d'une écuelle de soupe aux choux.

— Je vois que vous n'avez pas de lait à donner à la petite, dit le prêtre. À cet âge, les enfants ne se nourrissent pas de pain de maïs et de haricots mastiqués, à mon avis.

Lemenha prit un air renfrogné:

— Père Joaquim, vous pouvez vous y connaître fort bien en messes ; mais, pour ce qui est d'élever des enfants, vous ne comprenez rien, c'est moi qui vous le dis. Ne vous occupez pas de moi, je sais ce que je fais ; et, si je ne fais pas ce qu'il faut, l'enfant est là : la mère peut venir la chercher quand elle voudra. Grâce à Dieu, je n'ai pas besoin d'élever des enfants qui ne sont pas les

miens et qui, par-dessus le marché, n'ont pas de père. Et elle posa brutalement la petite dans son berceau, sur la paillasse nue, mouillée, dont la paille pourrie était parsemée de taches sombres.

- Ne vous emportez pas, ne vous emportez pas, et ne perdez pas Dieu de vue, disait l'ancien moine avec douceur, en se retirant, quand parvint à son oreille, d'un coin obscur de la pièce, le chuchotement d'une respiration angoissée. Il s'arrêta pour explorer l'obscurité du regard et, en s'approchant, il aperçut une paillasse sur le plancher, posée contre la cloison de pisé jaune hérissée de brins de chaume. Sur la paillasse, il y avait deux petits garçons à-demi nus. L'un, tombé de sa couche, à gauche, tendait ses bras squelettiques sur le plancher humide, comme si la sensation de fraîcheur soulageait sa fièvre ardente. Il avait les yeux ouverts, embrasés et fixés sur le prêtre. L'autre, sur le dos, la bouche béante, et les joues enflammées d'une rougeur violacée, haletait, et passait la pointe de sa langue sèche et noircie sur sa lèvre supérieure.
 - Qu'est-ce qu'ils ont, ces gamins ? demanda-t-il.
 - Je crois que c'est la variole, répondit sereinement la mère.
- La variole! Faites attention: cette maladie est contagieuse, on l'attrape...
- Il me reste encore deux garçons qui se portent bien ; et si Dieu me les prenait tous, il me ferait une belle aumône.
- Surtout à eux... dit le prêtre en contemplant les petits malades avec beaucoup de tristesse. Il faut s'attendre à ce que cette enfant soit également contaminée... Et il désignait le berceau de la fille de Doroteia.
 - Ce sera comme Dieu voudra.
 - Oui, comme Dieu voudra, mais...

Lemenha l'interrompit sèchement :

- Eh bien, si elle meurt, c'est tant mieux pour elle, père Joaquim ; elle monte au ciel tout droit comme un fuseau. Si seulement nous pouvions avoir son âge, non ?
- Vous avez bien raison, Madame Maria... Heureux ceux qui sont à cet âge délivrés de cet exil qu'est la vie ; mais nous devons préserver la nôtre ainsi que celle des enfants, et attendre que Dieu leur offre un meilleur destin.
- Que voulez-vous donc, mon Père, que je fasse ? rétorqua-telle, exaspérée. Que je m'en aille avec cette petite ailleurs, en laissant ici mes enfants tout seuls jusqu'à ce qu'ils meurent ? Je crois que la religion chrétienne elle-même ne le demande pas... à mon avis.
- Elle ne le demande pas, non... et je ne vous ai pas dit ce que je voulais. Avez-vous fait venir un chirurgien ou un apothicaire ?
- J'ai demandé à mon homme avant-hier de faire venir le chirurgien; mais il n'est pas venu parce que dans ces paroisses il y a beaucoup de cultivateurs avec des enfants malades de la variole:

ils paient bien, eux, et moi, je ne peux pas payer. J'ai reçu trois mensualités quand j'ai pris la petite, mais je ne suis pas arrivée à en voir la couleur. Mon homme les a bues et les a jouées sans rien demander à personne. Je n'en peux plus de cette vie... Que le diable m'en débarrasse, Dieu me pardonne...

- Femme !... fit le prêtre.
- C'est comme je vous dis... que Dieu m'emporte tous mes enfants d'un seul coup.
- Il y a beaucoup de mères pauvres avec beaucoup d'enfants et elles vont jusqu'à demander à Dieu ne leur en enlever aucun.
- Oui ? Je n'en doute pas... S'il y en a donc qui m'envient ma vie, que Dieu ou que le Diable la leur donne.
- Ayez de la patience... Le désespoir ne résout rien... Je vais écrire au chirurgien et prévenir l'apothicaire. Vous n'avez rien à payer ; et, si vous avez encore besoin d'autre chose, faites-le moi savoir, j'en parlerai à ma sœur... Et il sortit.

Le prêtre était pensif, il se disait : "Si Dieu emportait également la petite Doroteia... Si Dieu emportait tous les enfants accablés par la misère et la vie abominable de leurs parents..."

Cet ancien moine, disciple de Frère Manuel do Cenáculo, l'archevêque philosophe, avait parfois de ces réticences dans ses méditations ascétiques qui rappelaient fort les refroidissements de la foi qui tourmentaient son très illustre maître, le préféré du Marquis de Pombal, et son docile instrument dans certaines rébellions réformatrices contre les prescriptions de Rome. De temps à autre, il était saisi de mortifiants rayons de lumière. Ces funestes étincelles d'une raison tentatrice le surprenaient surtout quand il contemplait des enfants livides de faim, en haillons, tremblants de froid, fouettés par la bise et la pluie, expiant, sans avoir commis de faute, la vie crapuleuse de leurs parents, ou partageant leur misère sans en être non plus responsables. Il ne pouvait douter que le Créateur voyait ces enfants, paralysés par la crainte, effarés, essuyant le mépris à la porte des nantis, dans l'espoir d'un bout de pain quémandé pour la troisième fois. Mais ce pain ne descendait pas toujours à la troisième fois des opulents celliers des riches ; tandis que les enfants du riche, rassasiés et gras, se promenaient bien gais sous les yeux du Seigneur, aux desseins mystérieux. C'était cet auguste qualificatif de "mystérieux" qui provoquait dans son esprit des intermittences de tristesse, comme si l'ange de sa Foi pleurait. La réaction venait ensuite – l'incessant miracle de la réaction suggérée par le dogme - cette inconditionnelle croyance aux desseins incompréhensibles du Seigneur...



PRES AVOIR PRIS QUELQUES MESURES, Frère Joaquim poursuivit sa route vers Val-Redondo. Il allait voir sa pénitente, la veuve qui ne cherchait plus à le voir et se cachait de tout le monde en s'enfermant dans sa chambre. Ce n'était plus le spectre de son mari surgissant à chaque pas des recoins obscurs de sa maison qui la poursuivait le plus. Le fantôme du père Hilário était pire quand il s'échappait des profondeurs de l'abîme ; et parfois, aussi, c'est la déplorable image d'Artur, avec des ailes blanches comme l'ange en marbre des mausolées, qui la frôlait pour lui reprocher le crime de l'avoir jeté dans ce monde avec le stigmate d'un enfant adultérin né d'un sacrilège. Comme si ces visions ne suffisaient pas pour la tourmenter, elle imaginait que la poursuivaient, dans le but de l'étrangler : sa sœur Quitéria, Doroteia déshonorée par son fils, sa belle-sœur qui lui avait fait écrire par un instituteur romantique de Covelas le récit minutieux de la tragique agonie de Roberto, et qui ajoutait de son propre chef qu'à l'heure de sa mort, il l'avait maudite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est José Rato qui lui avait lu cette lettre échevelée avec une emphase déclamatoire, avec de frémissants bémols quand les idées exigeaient un ton lugubre, et de tonitruantes inflexions, conformes aux mugissements dramatiques de ce temps, quand l'image requerrait de la force. Il y avait à coup sûr des intentions canailles dans les différents registres dont il usait en lisant cette lettre. Nous verrons tout de suite que des volcans de boue bouillonnaient dans les arcanes intestinaux de ce fonctionnaire de Fermedo, une crapule intégrale.

L'ancien moine avait entendu parler de la lettre et de son lecteur. il regretta que la veuve ne l'ait pas fait venir, lui, pour lire cette lettre dont on répétait déjà le contenu dans tout le district. Il s'efforça en vain de calmer ses terreurs, mais il ne pouvait démentir le cadre affreux de la mort de Roberto, dont un périodique de Porto avait souligné de frappants détails sous les couleurs les plus noires, et il était lu par tous les gens qui se repaissent et se régalent de scandales et de satires stériles. Elle avait déjà entendu dire qu'elle défrayait la chronique. Ce supplice : "défrayer la chronique", le juge élu avait voulu le lui faire éprouver en déclamant le feuilleton ; mais elle s'était bouché les oreilles avec les doigts et avaient pris la fuite en invoquant les âmes saintes.

Le narrateur de l'agonie de Roberto Rodrigues se trouvait à Espinho quand le cercueil du défunt passa la porte sous ses yeux ; et il écrivait sur la veuve : *Elle a envoyé chercher le cadavre pour*

vérifier que son mari était bien mort. Elle veut être rassurée. Tout le reste du feuilleton était pire ; et José da Silva Rato voulait lui roucouler toute la volée de bois vert à laquelle la malheureuse femme avait eu droit dans la *Coalização*. Un feuilleton 'imprimé des deux côtés', que nous aurons encore l'occasion de voir parmi les éclaboussures de ces volcans.

Les prodromes de la folie se manifestaient avec une décisive et progressive violence. Elle s'enfermait dans sa chambre, posait à côté d'elle un berceau d'ébène qui avait servi à Artur, elle s'agenouillait auprès du berceau en pleurant, et le balançait en chantant des cantilènes avec lesquels elle l'endormait. Dans les cerveaux dérangés par la démence, il y a de fulgurantes étincelles d'un sentiment si enlevé, si poétique et si tragique que, si l'intelligence des êtres ordinaires pouvait les éprouver, la vie serait un flot de larmes qui se déverse dans un perpétuel enfer. Heureusement que seules les mères frappées d'aliénation sont condamnées à la souffrance atroce de pleurer un enfant absent audessus d'un berceau vide. Heureusement.

*

UAND L'ANCIEN MOINE entra dans la maison de Val-Redondo, Balbina était assise à côté du berceau, et passait doucement les mains sur des chaussettes écossaises, dépliées sur une couverture de percale rouge frangée très décolorée qui avait déjà servie durant l'enfance d'Artur. Les chaussettes qui appartenaient au garçon étaient encore neuves, il n'avait pas eu le temps de les user. Son parrain, le père Hilário, lui avait donné un beau trousseau et ne cessait d'offrir à son filleul des vêtements coûteux. Roberto, son père, ne faisait aucune dépense pour habiller le bambin, et pour être impartial, il faut reconnaître qu'il aimait ça. Balbina conservait dans un coffre en tôle toutes les pièces de vêtement qui étaient restées de l'enfance de son fils parce qu'elles ne lui allaient plus quand il grandissait. À la belle saison, elle exposait au soleil les petites culottes, les chaussettes, les chemises à motifs avec des dentelles, les langes, les bavoirs et les petits bonnets. Puis elle repliait le tout en respectant les plis déjà marqués et le remettait dans le coffre en déposant dessus du réséda et de la citronnelle. Elle se trouvait donc dans un ravissement douloureux, quand le confesseur frappa à la porte de la chambre, toujours fermée.

— Nous avons là le berceau, dit le prêtre, fort bien accueilli, voici un objet dont j'ai bien besoin. Béni soit Dieu! J'ai une toute petite fille de trois mois à ma charge. Cette enfant est très pauvre, et moi juste un peu moins. Elle dort dans un panier d'osier, sur un

matelas de paille pourri qui a beaucoup servi. Le pauvre petit ange! C'est un berceau magnifique pour notre enfant. Je dis *notre* parce que la petite est votre petite fille, Madame Balbina, c'est la fille d'Artur...

La veuve l'interrompit avec une dédaigneuse froideur :

- La fille de Doroteia, je sais... Elle n'a donc pas sa mère ?!
- Non. Elle se trouve à Porto, comme nourrice, parce que ses parents ne la laisseront pas revenir chez elle si elle n'abandonne pas sa fille ; et cette pauvre mère a préféré se mettre au service d'autrui pour ne pas abandonner son enfant.

Il lui conta par le menu ce qui s'était passé; la charge qu'il avait spontanément acceptée de veiller à l'éducation de la petite, qui était bien mal tombée avec la nourrice qu'on lui avait donnée. Il décrivit le taudis de la Lemenha, la maladie contagieuse de ses enfants, il parla de la façon dont elle nourrissait de haricots mastiqués une enfant de trois mois qui ne savait pas encore avaler. L'ancien moine savait toucher les cœurs et connaissait son si vis me flere... "si tu veux que je pleure de ce que tu dis, commence par pleurer toi-même". Il était le premier à verser des larmes; il l'électrisait en laissant voir sa tristesse, usant de la puissante poésie de ceux qui impriment à leur parole le frémissement nerveux de la douleur qu'elle exprime. Pourtant, cette fois-ci, la veuve l'écouta avec la plus stupide impassibilité; et lui, point accoutumé à de telles déroutes, il se disait: "Serait-elle tout à fait aliénée? Si elle l'est, je suis venu trop tard..."

Au bout de quelques secondes, Balbina émergea de son recueillement et dit, d'un ton désespéré, en parlant de façon précipitée :

- Tout ce que je possède, je le dépenserai à des messes pour l'âme de mon Roberto. C'est fini... Je ne veux plus rien savoir, je n'ai plus personne au monde. Je dépenserai tout jusqu'à la chemise que je porte à des messes pour son âme.
- Vous ne savez pas Madame Balbina, objecta l'ancien moine, si votre fils est mort, et, le serait-il, il vous a transmis l'obligation, en tant que grand-mère et chrétienne, de protéger sa fille. Les messes pour l'âme de votre mari sont louables ; mais, pour que le sacrifice soit agréable à Notre Seigneur Jésus Christ, il faut que vous ne sacrifiez pas ceux qui manquent de pain. Le divin Rédempteur a beaucoup parlé d'aumônes et n'a jamais exhorté ses disciples à refuser du pain aux vivants pour le convertir en prières pour les défunts. Le Sauveur avait là-bas les sources de sa Miséricorde pour les âmes des morts. En outre, Madame Balbina, vous n'avez pas le droit de dépenser ce qui n'est pas à vous tant que vous n'aurez pas vérifié que votre fils est vraiment décédé ; et il n'existe rien qui puisse nous faire croire que votre fils n'est pas vivant.
 - Serait-il vivant ? s'exclama-t-elle, transportée, avec la vivacité

d'une mère qui se réveille, heureuse, d'un rêve affligeant. Serait-il vivant, mon Artur ?

- Pourquoi pas ? Comment serait-il possible qu'il soit mort sans que personne le sût ? S'il était mort au Portugal de maladie, ou à la suite d'un malheur, les gazettes l'auraient découvert ou la police, en enquêtant. S'il était mort au Brésil où l'on dit qu'il est allé, les journaux où l'on publie des listes de ceux qui y meurent nous l'auraient appris. Personne n'a vu le nom de votre fils dans les registres obituaires du Brésil.
- Vous avez raison, Frère Joaquim, vous avez raison! Mon Artur n'est pas mort, n'est-ce pas? Je le verrai encore, n'est-ce pas? Et elle frictionnait ses genoux avec ses mains en se balançant sur sa chaise avec une puérile allégresse. Vous me donnez votre parole que je le reverrai?
- Vous le reverrez ! répondit le prêtre avec solennité, comme s'il écoutait une réponse venue d'un futur mystérieux. Et la fermeté de cette parole, proférée sur le ton transcendant de la prophétie, fit éclore sur le visage de Balbina une soudaine clarté où transparaissait un éclair de raison. Debout, dans un transport de foi, elle se retourna vers le Seigneur crucifié, les mains jointes, et le bout des doigts sous le menton, dans une prière silencieuse.

Et avant que cette lucidité s'évanouît, l'ancien moine poursuivit la mission qu'il s'était fixée d'installer l'enfant dans cette maison.

— Avec quelle joie Artur se penchera sur ce berceau, si la petite vient, quand il arrivera! Avec quelle tendresse il embrassera sa bonne mère qui l'a doublement aimé en protégeant sa fille qui risquait de mourir de faim, de froid et des maladies inséparables de la misère? Imaginez donc, Madame Balbina, imaginez votre fils qui entre dans cette chambre, et que vous lui disiez: Voici ta fille dans le berceau même où je te dorlotais quand tu étais tout petit comme elle. Imaginez...

Frère Joaquim allait déployer devant son imagination des panoramas pleins de sentiment quand Balbina le regarda très fixement, comme étonnée par la vision déjà fulgurante d'autres étincelles, et elle regardait autour d'elle comme si elle craignait que quelqu'un l'entendît. Puis, s'approchant de son oreille, à tout petit pas, en multipliant les précautions, elle lui intima le silence, l'index levé à la hauteur du nez :

Écoutez, Frère Joaquim... Faites bien attention à ce que je vais vous dire. Cette maison n'appartient pas à mon fils. Il n'a rien à lui, ici, et moi je n'ai que 400.000 réis que j'ai apportés en dot. Notre Seigneur Jésus Christ qui est là sur sa croix sait que c'est vrai. Et vous le savez aussi, Frère Joaquim, n'est-ce pas ? Mon Artur n'a hérité de rien. Il n'a que les 400.000 réis que j'ai apportés. Mon mari est mort en criant qu'Artur n'était pas mon fils, qu'il n'était pas son héritier ; qu'il allait venir incendier cette maison ; qu'il me maudissait au nom du Père, du Fils et du Saint-

Esprit ; et c'est dans cette rage qu'il est mort et qu'il est allé se plaindre en criant devant le trône de Dieu pour que je sois châtiée en ce monde et dans l'autre. C'est pour ça que je veux tout vendre afin de faire dire des messes pour l'âme de mon mari. Je vais tout donner aux confréries ; je veux qu'on dise des messes pour son âme tant que le monde sera le monde!

Sincèrement, l'ancien moine ne parvenait pas à trouver, à l'improviste, une réfutation bien chrétienne aux argument mystiques de cette mère adultère. Si elle avait conscience de sa faute, et s'y abandonnait, comment pourrait-il en dissiper les effets et effacer dans cette âme en proie aux remords le sentiment d'avoir commis un péché monstrueux ? Comment lui, prêtre et intermédiaire entre la justice divine et cette pénitente coupable, pourrait-il catholiquement la persuader de l'indulgence et de l'indifférence du juge suprême, s'agissant de permettre au bâtard du Père Hilário Tavares de faire légitimement valoir ses droits sur les biens de Roberto Rodrigues ? Une angoissante situation où se trouvent quelquefois empêtrés les directeurs spirituels à la conscience la plus saine, la mieux instruite et la plus droite!

Mais, comme il était habile et ingénieux dans les conflits de ce genre le père eut, en bon casuiste, recours à un subterfuge digne du Père Laynez ou du Père Simão Rodrigues, de la Compagnie de Jésus. Une idée providentielle :

- Si votre fils ne peut hériter de la maison de Roberto, parce qu'il est le fils d'un autre homme, sachant, Madame Balbina, que votre mari, au moment de sa mort, était désespéré de ne pouvoir vous déshériter... Vous le savez ou non?
 - Oui, Monsieur. C'est vrai.
- Eh bien, si c'est vrai, vous devez restituer aux parents de votre mari les biens que vous possédez contre sa volonté une volonté que votre mari a manifestée avec une telle violence qu'il est mort du chagrin qu'on ne la pût satisfaire.
- Que le Ciel me vienne en aide! Que notre Dame me vienne en aide! s'exclama-t-elle, parfaitement consciente de se voir mise en demeure de restituer cent et quelques mille cruzados, destinés à des messes.

Sur les lèvres de Frère Joaquim da Cruz Sagrada, flotta alors un sourire indescriptible entre l'ironie et la commisération pour cette boue qui affleure toujours à la surface de l'âme la plus catholique. S'asseyant ensuite sur une chaise, comme dans un confessionnal, il se signa et invita la veuve à s'agenouiller. Elle, courbée, rampante, sanglotant à plusieurs reprises, l'écouta, soumise, fit ses actes de contrition et protesta de son obéissance à son père spirituel. L'ancien moine lui donna l'absolution, se redressa, la fit se lever et, prenant un air à la fois austère et doux, en désignant le berceau :

Il faut qu'il vienne ici, l'ange à qui je vais apprendre à prier

Dieu pour nous. Je lui dirai qu'il y a une âme qui a bien besoin de prières ; et, quand elle priera avec nous, nous serons trois à demander à la miséricorde divine le salut d'un grand pécheur, responsable de la mort de votre mari et de vos immenses douleurs, Madame Balbina.

Elle l'écoutait, les yeux fermés, les bras en croix sur sa poitrine, et le menton appuyé à ses mains. Le spectre du Père Hilário s'éloignait de son cerveau, il se retirait, frappé par la réfraction d'une auréole de lumière sulfureuse qui étincelait sur son front de condamné à des peines éternelles. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le prêtre suivait de près le dégradation de l'esprit de Balbina. Parfois, il avait éprouvé des scrupules à lui administrer les sacrements, elle n'était pas en possession de tous ses moyens quand elle péchait ou transgressait ses protestations d'obéissance; il se sentait cependant assuré que Dieu et ses efforts soutiendraient cette âme au crépuscule d'une nuit infinie. Il faisait donc tout pour amener vite la fille d'Artur à la maison de Val-Redondo. Que son aïeule devînt folle, ou qu'elle mourût, sa petitefille resterait là en attendant son père ; et quand celui-ci reviendrait plus libertin qu'à son départ, sa régénération commencerait à côté de ce berceau. Il y a dans la religion de Jésus et dans toutes les religions tendres à l'égard des enfants, des flots de poésie très sainte. Sa première démarche fut de prendre des renseignements pour trouver une nourrice qui allaite; mais, s'il ne s'en présentait aucune, on recourrait, pour nourrir la petite à l'artifice du biberon. Comme c'était sur son chemin, il alla demander au médecin si les deux gamins de la Lemenha étaient dangereux. Pour ce qui était des gamins, le docteur dit que ce n'étaient pas deux, mais tous les cinq qui étaient mortellement touchés par la variole ; et que la plus jeune, une enfant de quelques mois, était déjà fébrile, et que l'éruption avait commencé. Il n'espérait pas enfin que l'un des cing s'en sortît, vues les conditions épouvantables qui régnaient dans le taudis où ils étaient entassés et mal couverts de loques fétides; que le vent s'infiltrait par les fentes mal colmatées des cloisons et qu'il n'y avait pas le confort indispensable, ni de quoi provoquer de copieuses sudations.

Ce vieux docteur était sorti des vieilles infirmeries de l'Hôpital de Santo António avec les plus désuets préjugés diaphorétiques. Il voulait qu'on étouffât les malades souffrant d'éruptions avec des couvertures épaisses, dans des endroits très chauds, des sortes de serres surchauffées, et que l'on ne renouvelât pas l'atmosphère. Il réussit avec ce système à décimer la population de nombreuses paroisses où les parents avaient, pour leur malheur, beaucoup de couvertures. Compte tenu de cette information, l'ancien moine différa ses démarches pour trouver une nourrice et se rendit chez la Lemenha. Ses quatre enfants étaient couchés sur la paillasse, la

petite dans son panier; et la nourrice jurait, maudissait le jour de sa naissance et demandait au Diable de l'emmener à cette heure sacrée. Elle avait demandé à Dieu de tuer tous ses fils, quand il n'y en avait que deux de touchés; elle se révoltait à présent contre le Dieu complaisant qui creusait une sépulture à tous. La petite ne s'accrochait pas au sein, elle était prise de vomissements écumants, paraissait fort angoissée, brûlait comme de la braise, et haletait, exténuée. Tandis que le prêtre l'examinait, atterré, la Libana dit, d'un ton désabusé:

- Elle est cuite! le docteur a dit que tout ça, ça allait se retrouver sous terre, pêle-mêle... Quelle satanée vie que la mienne!
- C'est exactement ce que vous avez hier demandé comme une grande aumône. Souffrez à présent patiemment ou demandez à Dieu le contraire de ce que vous avez demandé hier.
- Des blagues ! fit la femme, exaspérée. Rien que des blagues, mon vieux ! Dieu se soucie de moi autant que ce chien qui jappe là-bas. Qui doit mourir, meurt, Père Joaquim. Enfoncez-le vous bien dans la tête.
- C'est vrai. Nous devons tous mourir, ma pauvre. Votre vie est triste, je le vois bien ; et le Très-Haut le voit encore mieux que moi, qui aura pitié de vos souffrances. Ne vous impatientez pas. Je vais vous envoyer un peu de linge. Couvrez ces petits malades. Le docteur a dit qu'il fallait beaucoup de confort. Envoyez quelqu'un chercher chez ma sœur tout ce dont vous avez besoin, et remettez votre sort, et surtout le leur entre les mains de Dieu.

*

E PRETRE ALLAIT CHAQUE JOUR visiter la fille de Doroteia. Le septième jour, les deux premiers qui avaient été contaminés moururent. Ils avaient le visage écorché, la peau du bras pleine de pustules et la poitrine couverte d'écailles, une peau en papier de verre, comme on dit en parlant de ces éruptions fatales. Les deux autres déliraient, assoupis, les côtes noires. Ils moururent deux jours après. La petite-fille de Balbina, couverte de taches violettes, semblait morte, on eût dit que la putréfaction avait commencé ; les seuls signes de vie qu'elle donnait, c'étaient des hémorragies de sang blanchâtre avec des traces de filaments. Au bout de sept jours, elle expira, quand les pustules exsudèrent un pus jaunâtre.

L'ancien moine qui était là quand l'enfant avait lâché son dernier souffle, dit, avec l'auguste sérénité de la foi : "Elle se trouve mieux sous votre garde que sous la mienne, mon Dieu! Vous saviez bien que je ne pourrais lui épargner les misères de sa grand-mère et de sa mère. Soyez béni, Seigneur!"

VII

N ANNONÇA A DOROTEIA le décès de sa fille. Canastreiro jubila en apprenant la mort de sa petitefille, et José Rato se sentit soulagé d'un poids qui accablait sa dignité engagée, pour son avenir, dans

des projets fort compliqués.

Doroteia allaitait un enfant chez un riche industriel, un fabriquant de soie, Ladislau Melitão, associé à Flórido Sanches. Raison sociale de la firme : Melitão & Flórido. C'étaient deux riches familles qui avaient une vie relativement luxueuse. En avril, elles allaient passer les printemps dans le domaine de Flórido, à Campanhã. Des collations de poissons frits avec de la laitue sous des tonnelles tissées de vanillier et de jasmin. L'été, des bains dans le Douro, dans l'Areinho, en face de la Pedra Salgada. L'automne, ils avaient une résidence balnéaire à Matosinhos. Le dimanche, en hiver, ils assistaient aux matinées du Teatro Nacional. Les deux familles, dont la fine fleur était constituée de dames fort estimées de la haute bourgeoisie, pleuraient quand on donnait: Trente ans ou la vie d'un joueur, et Charles III ou l'inquisition espagnole, ou d'autres spectacles où Grata et Gusmão arrachaient des sanglots aux loges. Ces dames riaient aussi à gorge déployée en voyant Le Bûcheron Écossais, joué par le Grillon-Boîteux, un bouffon, rival de Fontainhas, qui était l'herbe sardonique des habitants de Porto, et qu'on évoque encore dans les aujourd'hui avec nostalgie soirées de archéologiques, réduites à la brisque, au loto, et à des réminiscences remontant à un demi-siècle. En dehors de ces privilèges, les deux familles associées, Melitão & Flórido, disposaient d'une grosse charrette tirée par des vaches, et de la livrée particulière à cet équipage - un gamin pieds-nus, en bonnet bleu, avec un aiguillon d'alisier et une écharpe rouge. Melitão & Flórido menaient grand train.

Ladislau, un particulier de quarante ans, aux épaules carrées, le thorax d'un lion, soyeux et pulpeux, le cou d'un taureau de Barroso, le tempérament d'un calife sous le soleil de la Lybie, avait épousé Dona Anatilde Flórida, fille de Flórido Sanches, une donzelle de dix-sept printemps ; et cette alliance si heureuse lui avait apporté le titre d'associé de son beau-père et la richesse. La jeune Anatilde était d'une maigreur historique - celle des premières vaches dans le rêve de Pharaon. Depuis l'âge de treize ans, on l'abreuvait d'huile de foie de morue, sans arriver à embuer sa transparence avec les graisses huileuses de la thérapeutique. Quand elle se maria, elle faisait penser à une momie volée dans les

pyramides d'Égypte. Ses molaires saillantes lui donnaient des airs de guenon cynocéphale ; la mâchoire inférieure était absorbée par les jugulaires noueuses de son cou, et ses oreilles diaphanes, suspendues, se détachaient du rocher comme deux cosses ouvertes de fèves sèches. La Faculté avait prédit que si elle se mariait, elle grossirait ; et que si elle concevait, elle ne s'en porterait que mieux. Elle se maria et conçut dans les meilleures conditions du monde, mais elle n'engraissa pas comme prévu. De plus en plus dépourvue de suc, les muscles poncés et parcheminés, la poitrine dentelée, plus large de ceinture que de hanches. Elle était parvenue à l'état vaporeux des poètes de ce temps. C'était l'Idéal dans le corps d'une Parque.

Par une de ces singularités dont la nature est coutumière, l'enfant qu'elle mit au monde fut robuste. Ladislau était bien son père naturel, il ne pouvait y avoir de doutes, ni de soupçons ; et, reconnaissons-le honnêtement, même s'il était né monstrueux, personne n'aurait suspecté quoi que ce fût. Dona Anatilde jouissait d'une exemption au sein de la société la plus corrompue.

Doroteia allaitait donc cet enfant qu'on déposait rarement dans les bras anémiques de sa mère, incapables de le tenir.

La nièce de Balbina avait retrouvé sa beauté saccagée par le chagrin et les aliments pauvres en fibres de sa tante Toqueriné. Elle était grosse, bien découplée, avec des flancs de Maiata, des bras bien tournés, duveteux, des plis roses aux coudes d'une gaillardise que rien ne pouvait égaler, sinon ses jambes imprudentes. Elle les laissait deviner, entièrement, quand elle posait son pied sur le bord d'une chaise pour ajuster l'enfant à ses seins gonflés, en pleine apogée.

Et Melitão l'avait bien remarqué, un peu trop peut-être, lui, le sanguin, aux épaules carrées, mari de l'hypostatique conjonction d'une brise et d'un périoste. Il avait comparé la vigoureuse Doroteia à la langoureuse Anatilde, plongée dans un abattement hypnotique, toujours étendue sur sa chaise-longue, en train de lire les romans dissolvants de la Bibliothèque des Dames et de pleurer sur des personnages malheureux. Elle sortait rarement de son boudoir tapissé d'un papier coûteux rempli de sultans et d'odalisques imprimés, avec des gravures dans des encadrements dorés ornés de cordons écarlates qui pendaient, représentant Didon expirant d'amour, quoique Virgile qui fait autorité, nous conte qu'elle est morte d'une hémorragie. Il y avait en plus le suicide de Brutus, Cornélie, mère des Gracques montrant ses fils, ses joyaux, Coriolan et sa mère Veturia ; mais indifférent à l'Histoire romaine lithographiée, il lorgnait discrètement Doroteia, le dos parcouru de picotements brûlants, et il se disait : "C'est une femme comme ça qu'il me faudrait, parole d'honneur!"

Il se mit à rentrer de sa fabrique plus souvent que d'habitude pour voir sa compagne et son petit Alvaro. Il eut des poussées de niaiserie, il disait des blagues, soulignait les effets comiques de ses froides saillies qui tombaient à plat, en guettait le résultat sur le visage de la nourrice. Elle souriait parfois, par condescendance, et Melitão en était réjoui. La languissante Anatilda continuait de sommeiller tant que son mari s'en tenait à son bavardage trivial; d'autre fois, quand il aboyait comme un chien ou gloussait comme un dindon pour amuser l'enfant dans les bras de sa nourrice, son épouse écœurée par la grotesque vulgarité de ces mignardises, prenait son volume de la *Bibliothèque des Dames*, l'ouvrait à la page marquée, et continuait son roman interrompu. Mais elle commençait à douter de l'honnêteté conjugale de son mari, et à l'épier sans en avoir l'air.

Sur ces entrefaites, Doroteia apprit la mort de sa fille, perdit toute envie de manger, se sentit malade, et dit à sa patronne qu'elle allait revenir dans son pays vivre avec ses parents. José Rato lui écrivait toutes les semaines, sur le ton passionné que lui donnaient ses souvenirs. Elle n'osait lui répondre sur le même registre, mais, en son for intérieur, elle lui était reconnaissante de cet amour inébranlable pour elle, si ingrate envers celui qui l'avait voulue pour femme, et si aveuglément soumise au perfide cousin qui l'avait perdue et abandonnée. Elle lui répondait avec la modestie d'une infortunée, indigne de son amour, qui faisait toujours des vœux pour qu'il rencontrât une créature qui le méritât. Ah! Il avait été son premier amour!

Rato lui fit savoir que, l'enfant étant mort, ses parents ne demandaient qu'à l'accueillir. Sa mère pleurait toujours en pensant à elle, et son père lui avait dit que les plus beaux linges n'étaient pas à l'abri des taches ; et que si sa fille se montrait plus raisonnable, peu lui importait qu'elle revînt à la maison, car il n'en avait pas d'autre, et qu'il fallait bien quelqu'un à qui laisser quelque deux mille cruzados qu'il s'était gagnés en travaillant dur.

Dona Anatilde ne pouvait supporter de perdre une si bonne nourrice, et elle lui demanda de rester, de ne pas abandonner son fils avant qu'on ait trouvé une remplaçante. Melitão, dans son désarroi, manifestait un découragement, une tristesse mal dissimulée qui suscitaient les soupçons de son épouse.

Ce désastre se produisit quand sa passion aveugle pour la jeune femme était plus brûlante que jamais. Il l'étanchait en se plaignant décemment que son pauvre petit eût le malheur de perdre une si bonne nourrice. Il lui demandait de ne pas les abandonner. Il doublait son salaire ; et les yeux embués de larmes il disait : "Mon pauvre petit Alvaro, je croyais qu'au lieu d'une nourrice, tu gagnerais une amie qui ne te quitterait jamais!"

Le gredin avait du bagout ; et comme dit le proverbe : "Il avait un œil à la poêle et l'autre au chat." Il buvait le gamin des yeux en songeant à la nourrice. .Et Dona Anatilde Flórida de se méfier, un vrai caillou dans sa chaussure, entêtement de Dotoreia qui insiste pour qu'on se mette le plus vite possible à la recherche d'une nourrice.

Il arriva que Melitão se trouva seul à seule avec Doroteia, tandis que l'épouse se promenait dans le jardin pour faire passer son lait d'ânesse. Il s'approcha d'elle, un rien enflammé, les yeux respirant la lubricité, et le visage foncé d'une pudibonde rougeur. La nourrice prit peur, une crainte virginale, et elle recula d'un pas en approchant l'enfant de son sein, comme un bouclier contre des attouchements brutaux. Il tira alors de sa poche un écrin de velours écarlate, l'ouvrit en faisant jouer le ressort, présenta aux yeux fascinés de la jeune femme un gros diamant enchâssé dans un anneau d'or, et dit en balbutiant :

— Acceptez ce souvenir de moi, Doroteia, je vous demande le secret ; et je vous supplie par l'âme de votre fille de ne pas vous en aller.

Il était fort gauche, on le voit bien au topique de l'âme de cette enfant morte à l'âge de quatre mois. Le fait est que Doroteia tendit horizontalement le bras, ouvrit la main, prit l'écrin, referma la main, et le mit dans la poche de son paletot d'alpaga.

Melitão, l'oreille attentive à ce qui se passait dans le jardin, perçut les pas de sa femme, le grincement de ses bottines qui signalaient sa présence dans les escaliers, et fila sur la pointe des pieds.

Dona Anatilde avait l'odorat très aiguisé des phtisiques, et la membrane pituitaire si atteinte que les effluves pénétraient par les pores perméables. Son mari exhalait l'odeur particulière des solutions de sa fabrique de tissus, un arôme ammoniacal qui le trahissait de loin. Quand elle entra dans la petite pièce où la nourrice, dans une confusion pleine de gêne, allaitait l'enfant, Anatilde se mit à flairer l'atmosphère, élargissant le format de son organe olfactif en retroussant ses narines froncées.

— Monsieur Melitão était ici ? demanda-t-elle aigrement.

Le visage de la nourrice s'allongea :

- Oui, Madame, répondit-elle en pâlissant.
- Que voulait-il ?
- Rien, je crois. Il a fait des agaceries au petit, et il est parti.
- Ah! Bien.

Elle descendit dans la salle à manger. Elle se sentait hors d'elle en voyant ses soupçons confirmés, blessée dans son cœur d'épouse, et plus encore dans la conscience qu'elle avait de sa laideur congénitale, au regard de la jolie femme sur laquelle elle avait souvent vu se poser les yeux ébahis de son mari.

Ce spécimen de collégienne frêle, terne, glaciale et comme indifférente à tout, à présent jalouse et blessée dans sa vanité, se transforme, se transfigure, est prise de crises de rage et descend les escaliers, très droite, en faisant sonner ses talons contre les marches et en agitant ses bras comme si elle les sentait à même d'étrangler un mari infidèle. Personne n'eût dit que ce phénomène ostéologique galvanisé appartenait au sexe timide! On aurait cru qu'elle avait bu ce matin-là le lait tonique d'une lionne, plutôt que le lait apaisant d'une ânesse. Comme autant de hauts-reliefs bleus, ses artères frontales d'un très gros calibre palpitaient. Le nez, comme un soupirail de son cratère interne, fumait. De temps en temps, elle produisait avec la pointe de la langue contre la voûte palatine un claquement comparable à celui d'une cigogne. Une dame bien laide et très en colère!

Quand elle se fut assise pour dépecer un bifteck grillé, elle donnait des coups de couteau à l'assiette et sous le banc elle raclait le plancher de ses bottines, les jambes agitées d'une frénésie de danseuse de cancan, alors qu'elles étaient d'habitude si faibles qu'on eût dit de miraculeuses bretelles. Melitão était effaré, et ne comprenait pas ce qui se passait, à moins que Doroteia eût stupidement trahi le secret de l'anneau. Une telle ânerie lui semblait inconcevable! Il se pouvait aussi que son épouse se fût rendu compte qu'il était subrepticement monté du bureau au second étage.

Anatilde appela la nourrice :

— Apportez donc le petit, qu'il voie son papa, il ne l'a pas vu aujourd'hui. Pas vrai ? Tu n'as pas encore vu Alvaro aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Le visage de Melitão prit une teinte safranée jusqu'aux lobes des oreilles. Il bégaya :

- Si... Je l'ai vu en passant...
- Où ?
- Là, en haut.
- Et qu'êtes-vous allé faire en haut, si ce n'est trop vous demander?
 - J'allais voir le petit.
- Mais n'est-ce pas votre habitude de le voir au moment du déjeuner ?
 - J'ai cru qu'il serait avec toi...
- Avec moi ! Par exemple ! Vous m'avez vu en train de me promener dans le jardin et vous êtes allé me chercher au second étage ! C'est n'importe quoi !

Doroteia avait entendu cet échange et, au lieu d'entrer d'un air dégagé pour confirmer l'innocence de son patron, elle s'enfuit avec le gamin, en manifestant ainsi son désir de s'en aller tout de suite.

— Elle a plus de pudeur que vous. Elle n'a pas voulu entrer... fit remarquer Anatilde en constatant que la nourrice s'était retirée. Vous devriez avoir honte, vous aussi, qui êtes un vieil homme. Il serait temps d'avoir un peu de plomb dans la tête.

Melitão prit la mouche, se leva brusquement, jeta ses couverts sur le *plateau* de la table et vociféra :

— Tu veux que je te dise ? Va au diable, et c'est lui qui t'aura sur le dos. Moi, je ne suis pas d'humeur à te supporter ! Tu as entendu ?

Et il s'enfuit dans sa fabrique ; il vomissait de la fumée en montant la rue do Bonfim.

Sans hésiter une seconde, ni réfléchir, Dona Anatilde appela le domestique qui servait à table, et l'envoya chez toutes les intermédiaires pour trouver une nourrice; il devait ramener la première qu'il trouverait. Elle parcourait toute la maison, de haut en bas, courait dans les escaliers. Les baleines arquées de sa crinoline émettaient des sons métalliques en heurtant des pieds de chaise et les arêtes des marches, ses jupes faisaient un bruit de tambour. Un tourbillon de mousseline, une tempête magnétique née d'un paquet d'aiguilles osseuses. Elle ouvrait et fermait des tiroirs, des coffres et des penderies. Elle entassait des habits et serrait des bijoux dans leurs écrins. Elle mettait de l'ordre et du désordre. Elle jetait par terre des toilettes de bal et les repoussait à coups de pieds. Pas une larme, pas une insulte hystérique. Elle ne demandait ni son fils ni la nourrice qui était montée au troisième étage et empaquetait ses affaires dans une malle en bois de pin qu'elle avait apportée de son village.

Doroteia avait décidé de partir, qu'on la remplaçât ou pas, Ce matin-là, elle avait lu la dernière lettre de José da Silva Rato Junior, et la plus propre à l'ébranler. Il lui annonçait qu'était mort enfin le juge du tribunal d'appel avec lequel sa tante Tomásia entretenait une liaison, et qu'il lui laissait, à elle, le plus clair de quinze mille cruzados en propriétés rurales. Il était pratiquement sûr d'hériter de sa tante Tomásia, et concluait sur ces phrases pénétrantes : Je serai bientôt riche ; mais, hélas pour moi ! le bonheur dans mon cœur, que tu as tué, Doroteia, celui-là, je ne l'aurai jamais !!! Elle se sentait poussée par le remords à s'en aller pleurer sur le cœur mort de cet homme, futur héritier de la tante Tomásia, et toutefois condamné à un éternel veuvage ! Elle l'avait tué ; et lui, si bon, il lui pardonnait ! Un ange, son Rato !



E DOMESTIQUE n'était pas resté longtemps absent. Il entra avec une nourrice arrivée depuis peu d'Amarante – pépinière de nourrices, grande exportatrice de catins pour les bordels. C'était un beau brin de femme, robuste et barbu.

— Faites venir la nourrice, dit Don Anatilde à la femme de chambre, et qu'elle amène Alvaro, même s'il dort.

Doroteia descendit avec le petit, elle avait peur, craignait une volée de coups, et grillait d'envie de s'esbigner.

- Remettez l'enfant à cette nourrice, dit sa patronne sans la regarder. Je vais partir avec elle chez nos parents ; et vous, vous resterez ici, à ma place.
- Il n'en est pas question ! répondit Doroteia en agitant les bras, la tête, les hanches, tout. Il n'en est pas question ! C'est moi qui vais sortir la première, et tout de suite ! sans perdre une seconde !
- Combien vous doit-on ? demanda Anatilde qui avait déjà changé de visage.
- Je n'en sais rien et je m'en moque. Si vous ne voulez rien me donner, ça me va aussi. Et elle reculait en se tortillant beaucoup.
 - Attendez ici, femme !

La dame fit mentalement ses comptes, tira la poignée d'un petit tiroir de sa *toilette* et lui remit en souverains son salaire d'une année.

- Ça fait trop... objecta Doroteia. Je ne suis restée ici que six mois, et j'ai déjà reçu une avance de trois pièces.
- Gardez le reste : vous êtes plus honnête que je le supposais et qu'on ne pouvait s'y attendre. Ce n'est pas votre faute à vous. Vous pouvez partir, et adieu. Soyez heureuse.
- Je vous souhaite la même chose. Portez-vous bien, madame.
 Tandis qu'un Galicien descendait avec une caisse en bois de pin sur le dos, Ladislau Melitão entrait, qui devinait le cataclysme :
 - Qu'est-ce que cette caisse ? demanda-t-il.

Le Galicien expliqua que la propriétaire venait derrière.

Doroteia apparut sur le perron, fort déhanchée, plus spectaculaire que jamais.

- Où allez-vous ! Où allez-vous ? demanda le fabricant stupéfait, et les yeux lui sortaient de la tête.
 - Je rentre chez moi. Portez-vous bien, Monsieur.

Mais le plus haut beau de l'affaire, comme disait M. António Serpa, c'est que Doroteia ne rendit pas l'anneau à Melitão. L'oubli peut s'excuser par la confusion du départ.

 Quelle tuile! disait-il, l'âme écrasée sous le poids de la catastrophe, avec en plus la perspective de bourrasques domestiques et de rudes combats avec son épouse – l'os de sa chair... Quelle tuile! ES LETTRES VENUES DE L'INDE arrivèrent à ce moment-là à la poste de Fermedo, l'une pour Balbina Cândida Rodrigues, l'autre pour Alexandre de Pinto. Cet Alexandre était le juge ordinaire du

district, un ancien ami et un parent des Rodrigues de Val-Redondo. Comme l'écriture sur les deux enveloppes était la même, Rato et son frère subtilisèrent les deux lettres. Dans celle adressée à Balbina, Artur disait à sa mère qu'il était fort étonné de son silence – il n'avait pas reçu de sa famille une seule lettre alors qu'il en avait écrit trois. Il lui annonçait qu'il avait été nommé sous-lieutenant, et qu'il avait l'intention de venir la visiter aussitôt qu'il aurait célébré son mariage avec une riche veuve qu'il aimait, qui était pleine d'attentions pour lui, et lui avait donné de grandes preuves d'amour en le veillant quand il était malade, et en cicatrisant les plaies ouvertes par la nostalgie de sa patrie et de sa famille. Il lui demandait pour cela de lui fournir un certificat de naissance et un autre du curé pour confirmer qu'il n'existait aucun empêchement canonique à ce mariage. Il insistait beaucoup sur ces deux documents et s'enquérait de la santé de son père à qui il lui demandait de dire bien des choses.

Dans la lettre adressée à son parent Alexandre Pinho, il priait celui-ci de se rendre à Val-Redondo, de lire la lettre qu'il envoyait, à la même date, à sa mère, et de faire diligence pour l'obtention des deux documents qu'il demandait ; dans l'hypothèse où sa mère n'aurait pas reçu la lettre, ou ne voudrait pas lui répondre, comme elle l'avait fait pour les autres, de lui expliquer quels étaient les documents qu'il demandait. À propos de la femme qu'il avait épousée, il précisait que c'était une veuve avec environ 8.000 roupies de rente, soit deux contos de réis en monnaie portugaise ; une dame fort charmante dont il avait déjà eu un fils qui était un amour.

Aucune de ces lettres n'arriva à ses destinataires. José Rato mijotait, au cours de ses veilles, une énorme friponnerie, qui n'était pas exceptionnelle, ni rare dans ces contrées.

On savait qu'il fréquentait beaucoup la maison de Joana Toqueriné. L'ancien moine qui avait déjà eu vent de tels conciliabules dans le repaire du *corps-ouvert*, s'attendait à une canaillerie d'un bon calibre.

On lui avait appris, par la même occasion que Rato Junior allait voir de nouveau et fort souvent João Gaio depuis que sa fille était revenue de Porto. Les une disaient qu'il était l'ami de Doroteia; d'autres affirmaient que Rato faisait la cour à la jeune femme comme avant qu'elle eût fauté, et qu'il finirait par se marier avec elle comme deux et deux font quatre. L'ancien moine jugeait plausible n'importe laquelle de ces hypothèses, et il en était

consterné. Il avait conçu l'idée de rapprocher Doroteia de sa tante Balbina, du moment que Dieu avait enlevé l'enfant, l'ange de paix, celui qui pouvait réconcilier cette pauvre vieille avec les hallucinations de sa conscience. Il avait prudemment posé ses jalons, en sondant le cœur de la veuve. Il la trouva intraitable. Elle ne pardonnait pas à Doroteia d'être la fille de sa sœur Quitéria et, quand il l'interrogeait sur la raison d'une telle haine, elle bafouillait, s'étranglait et finissait par hurler qu'on voulait la tuer. Nonobstant, son confesseur espérait encore l'apaiser dans ses intermittences de lucidité ; mais elles étaient alors si rares et si fugitives qu'elles n'offraient aucune clairière, s'agissant même de se confesser. De son côté, Frère Joaquim se sentait d'autant plus découragé dans son entreprise que les rumeurs sur une seconde chute de Doroteia avaient de plus en plus de chances d'être confirmées. La vérité, c'est que Rato avait autant ses entrées chez João Gaio que lorsqu'il était son fiancé; mais Quitéria, prudente, ne quittait pas sa fille d'un pas, aussi bien le jour que la nuit, parce qu'elles dormaient ensemble. Elle avait été échaudée.

Là-dessus, sans qu'on pût en connaître l'origine, le bruit courut de la mort d'Artur à Rio de Janeiro où il était aide-comptable. Cette sornette ne provenait pas de José Rato. Tout le monde la répétait, en citant des dizaines de personnes bien informées qui l'avaient répandue dans les foires et sur les parvis à la messe de ce jour-là. Balbina apprit la nouvelle de la bouche du vicaire qui avait déjà prié pour l'âme d'Artur, quelque trois cents messes à un cruzado en deux ans. Cette fois, le berger venait rappeler à cette brebis légèrement tondue et couverte d'une laine épaisse pour de nombreuses tontes, la nécessité d'offices et de services religieux, une fois la triste nouvelle vérifiée.

Balbina ne pleurait plus. Les larmes soulagent les douleurs qui affectent un cerveau normal. Cet épanchement séreux ne constitue pas une nécessité pour les aliénés, et les peines irrationnelles n'ouvrent aucun chemin aux larmes. La lave du cerveau a lavé tout cela.

Elle écoutait le vicaire sans que ses yeux trahissent la moindre surprise ni la moindre angoisse. Au bout de quelques minutes, elle demandait qu'on lui apportât le corps de son fils pour l'envelopper de ses propres mains dans son linceul. Le prêtre lui donnait des explications : comme il était mort au Brésil, Artur avait dû être enterré depuis longtemps ; la seule chose qui pourrait parvenir de là, c'étaient ses os. Et ils campaient tous les deux sur leurs positions : elle s'entêtait, comme une folle, à réclamer le cadavre de son fils chéri ; il lui expliquait, lui, avec la plus stupide bonne foi, qu'il était impossible d'exhumer un cadavre en état de décomposition. Pour ce qui est des services religieux, rien ne fut décidé. Pour finir, le prêtre alla dire à l'entour que si Balbina n'était pas complètement fêlée, elle avait une bonne case en moins.

RERE JOAQUIM avait entendu la nouvelle répétée par des centaines de personnes, et il n'y croyait pas.

Il décida de remonter de proche en proche jusqu'à la source d'où avait émané ce bobard. Il put découvrir que le premier qui avait annoncé la nouvelle du décès d'Artur, à une foire mensuelle d'Arouca, c'était le Brésilien de la maison jaune de Qintãs. Il monta sur la jument de son beau-frère et s'en fut à Quintãs. Le Brésilien lui dit que la nouvelle lui avait été transmise par Pinto Rocha, un autre Brésilien qui habitait à une lieue et demie, mais qui était parti pour Rio trois jours avant ; mais, comme il y avait dans sa maison un prêtre qui était le frère du Brésilien absent, celui-ci pourrait lui fournir assez de renseignements. Frère Joaquim alla passer la nuit chez le prêtre qu'il connaissait. Il apprit alors que son frère avait effectivement ramené cette fameuse nouvelle d'Oliveira de Azeméis et qu'il l'avait trouvée dans le *Diário do Governo*, chez le député de la circonscription. L'ancien moine commença à croire qu'Artur était mort, vu que la nouvelle avait paru dans le Diário do Governo; mais, comme il voulait en être vraiment sûr avant de repartir, afin de conseiller la veuve dans ses actes de chrétienne et de mère, il se rendit de là à Oliveira, avec une lettre de recommandation pour le député qui par bonheur était chez lui. Le législateur s'en souvenait très bien. Il avait lu cette nouvelle quinze jours avant dans le Diário do Governo. Il alla chercher les numéros correspondant au jour où il avait dû la lire ; et en consultant dans l'un de ces numéros la liste des décès envoyée par le consulat, il s'exclama :

- C'est là l
- Il est donc certain... dit l'ancien moine.

Le député lut : Décès du 17 courant - Artur Gonçalves, aidecomptable, 29 ans, fièvre jaune...

— Ce n'est pas possible, protesta Frère Joaquim. Mon voisin s'appelle *Artur Rodrigues Tavares*; celui qui est mort avait 29 ans ; et mon voisin doit en avoir, au plus, 22. Voilà, Monsieur, comment se forme et se propage une fausse nouvelle, sans aucune mauvaise intention. Il se peut qu'Artur Rodrigues soit mort ; mais il n'était sûrement pas Artur Gonçalves, que Dieu le tienne en sa sainte garde.



RERE JOAQUIM démentit la nouvelle, raconta les démarches laborieuses qu'il avait dû accomplir ; mais l'opinion publique ne renonçait pas à la mort d'Artur Tavares. Balbina resta indifférente au démenti comme à la véracité de ce canard ; mais de temps à autre, elle demandait à son directeur spirituel de faire venir le cadavre de son fils pour l'ensevelir dans un caveau qu'elle avait fait construire dans sa chapelle. Balbina Cândida n'avait pas de chapelle, et n'avait fait construire aucun caveau.

— Elle est perdue, disait le prêtre, voyant échouer tous les efforts qu'il avait consentis pour soutenir cette faible lumière mourante, en faisant appel à l'amour de quelqu'un qui essaierait de restaurer le cœur de cette malheureuse pécheresse. Sa petite-fille était morte, elle avait fui comme un ange qui ne veut pas souiller ses ailes dans la turpitude de cette famille. Doroteia se précipiterait probablement à nouveau entre les griffes du vice. Si Artur était vivant, c'était un monstre qui ne fait aucun cas de sa mère ; s'il était mort, il ne pourrait jamais plus venir tenter d'obtenir un miracle pour lequel le pouvoir divin refusait d'intervenir, malgré ses prières réitérées devant son autel.

Il se tourna vers la médecine. Le chirurgien qui avait fait calfeutrer les portes et les fentes pour que l'air ne pénétrât pas dans le réduit des enfants de la Lemenha, enveloppés d'épaisses couvertures, vint examiner Balbina. Il l'interrogea sur ses maux de tête, sur des odeurs, si elle sentait des odeurs ou des saveurs extraordinaires, si elle entendait des voix, si elle avait l'impression que certaines personnes en étaient d'autres ; si elle avait de l'appétit et si elle dormait :

— Elle mangeait très bien, et dormait jusqu'au matin, et, quand elle se réveillait la nuit, elle faisait une prière à son Ange Gardien et se rendormait. Elle ne mangeait que des soupes au lait et du bouillon parce qu'elle était très pauvre, et ne pouvait rien acheter de plus ; si on lui enlevait ses vaches à lait et son potager, elle mourrait de faim. Tout ce qu'il y avait dans la maison appartenait aux parents de son défunt Roberto ; elle avait apporté 400.000 réis mais cet argent, elle l'avait déjà dépensé à des messes pour l'âme de son fils, qui l'attendait à la porte du Ciel.

Le chirurgien avait compris : il n'avait pas besoin d'établir un diagnostic en se fondant sur les odeurs. Il se retira en haussant les épaules ; il n'y avait rien à faire.

Un médecin arriva de Porto, Fortunato Martins da Cruz. Il ne l'interrogea pas, celui-là, mais après avoir écouté le compte-rendu de son collègue, il dit à l'ancien moine de l'envoyer à Rilhafoles, où elle aurait droit à des saignées, à quelques caustiques sur la nuque, à des seaux d'eau sur la tête, à la camisole de force et à quelques coups de fouet si elle ne se tenait pas tranquille. Elle pourrait peut-être guérir, car il n'y avait aucune lésion visible, ni aucune déformation crânienne, et peut-être pas d'antécédents d'aliénation dans la famille de Balbina. Comme ce cerveau fragile avait subi un choc violent, une réaction salutaire pourrait être envisagée avec des soins appropriées, des distractions, et à condition de l'éloigner du lieu où s'était manifestée sa démence.

— Mais surtout, père Joaquim, ajouta le docteur, attention à la religion, évitez toute trace de fanatisme, et de lui faire croire que son fils l'attend à la porte du Ciel. Excusez-moi...

— Vous êtes tout excusé, docteur, acquiesça l'ancien moine. La religion à laquelle j'ai eu recours pour soigner cette pauvre âme reste très sainte et pure de tout fanatisme. J'ai voulu voir si, par les sentiers lumineux de la charité, je parviendrais à apaiser cette âme ébranlée par des chagrins que mes obligations de prêtre m'interdisent de vous confier. Je ne suis parvenu à rien. La très sainte religion de Jésus pourrait produire de meilleurs fruits spirituels, administrée par un autre prêtre ; mais je ne suis pas arrivé, moi, à faire venir auprès de cette pauvre malade une parente, une amie qui lui soutienne la tête dans les affres de son agonie. Enfin, il n'y a rien à espérer. Il n'y a plus qu'à la laisser souffrir et mourir.

— Mourir, oui ; pour ce qui est de souffrir, à présent, elle ne souffre absolument de rien. Soyez convaincu que cette masse cérébrale désorganisée n'a pas la sensibilité des organes sains. Elle a des rêves. Savez-vous ce qu'est un fou ? C'est un rêveur permanent. Laissez-la rêver, dans son sépulcre, vivante, jusqu'à ce qu'elle s'éveille dans le tourbillon éternel de la matière désagrégée.

— Voici un matérialiste sincère! se dit l'ancien moine. Plaise à Dieu que ce soit vrai, ce qu'il dit, que cette pauvre femme rêve sans souffrir, et qu'elle ne se réveille jamais si la raison doit être pour elle une discipline comme elle l'a été jusqu'à ce qu'elle perdît l'esprit. Plaise à Dieu!...



VIII

logiques de José da Silva Rato. De jour en jour, son inexorable passion fit crouler les piliers qui l'avaient élevé à la dignité de juge élu, en estompant les honorables qualités de cette magistrature aux yeux de ses concitoyens. Il avait perdu toute pudeur et accumulé dans sa conscience, comme dans des latrines, toutes les immondices nécessaires pour qu'y germent les fleurs de la guirlande nuptiale de Doroteia. Ses frères, des personnes cravatées et bien introduites, l'injurièrent quand ils surent qu'il projetait de se marier avec la fille de Gaio, dont le déshonneur était notoire. Il ne protesta pas contre cet affront et encaissa le choc de la calomnie. Il confessa hautainement sa passion, et qu'elle fût glorieuse ou infâme, c'était à lui seul qu'il revenait d'en déterminer la suite, il n'admettait pas que l'on plaisantât là-dessus, et ne donnait pas de satisfactions à la canaille. Il alléguait pour sa défense qu'un héros de Rome beaucoup plus savant que lui - Brutus, s'il ne se trompait pas – avait dit que l'honneur n'était rien de plus qu'un mot. Il ajouta, faisant appel à son érudition, que, dans certaines nations mentionnées par les géographes, l'honneur correspondait à ce qui était le déshonneur dans d'autres pays ; et que, parmi les hommes, le même désaccord persistait sur la définition vague et arbitraire de ce fameux honneur. Ses frères n'étaient pas convaincus et le traitaient de bête, de cynique, voyant en lui un stigmate indélébile pour une famille qui comptait, depuis les Ratos du XIVe siècle, douze générations d'hommes de bien.

AMOUR TYRAN avait dévasté les domaines psycho-

Ni les injures, ni les menaces des siens n'ébranlèrent le juge élu. Une flèche empoisonnée était cependant pointée au centre de sa

L'administrateur de la poste de Fermedo, qui avait ouvert les lettres d'Artur, était un des représentants de la douzième génération, et sa tante, Dona Tomásia Rato, l'Égérie du défunt juge du Tribunal d'Appel, appartenait aussi à cette douzième génération; et tous deux seraient également marqués au fer rouge de l'infamie, si ce rameau dégénéré se greffait sur le misérable tronc des Canastreiro. Beaucoup d'illustres familles s'étaient

La tante Tomásia qui, selon ses calculs, devait à coup sûr lui laisser ses 15.000 cruzados, et à qui il demandait régulièrement des nouvelles de sa santé pour se tenir à jour des maladies qui dévastaient ses soixante-dix ans, l'infâme Tomásia s'était mariée avec le barbier du magistrat défunt, à qui elle avait abandonné tous ses biens. Elle avait promis à son neveu de les lui laisser

perdues ainsi.

quand elle se croyait invulnérable aux traits de Cupidon, après un demi-siècle d'amour bien rempli, dont les annales comptaient des abbés, des sous-lieutenants et même des officiers d'ordonnance, assez de jurisconsultes et, pour finir, son regretté juge qui avait payé pour tous. Son dessein était ferme de disposer de tout en faveur de son neveu José qui ne l'avait jamais vitupérée pour son comportement obscène; mais, une fois que l'ancien juge eut passé les jambages de la porte qui donnait sur la rue, un figaro des Portas de Santo Antão, un coquin de merlan, pénétra dans la maison du défunt, viola Tomásia, et ralluma l'ancienne flamme qui prit sur la vieille comme sur un reste de paille sèche; puis, dans le même mouvement, se maria avec elle, une fois effectuée la donation préalable. Une aubaine qui l'indemnisa de nombreuses déceptions dont il avait souffert dans sa carrière politique, en restant fidèle aux septembristes, et en butte aux coups de gourdin des cabralistes, durant les élections.

Ce désastre porta au comble de la ferveur l'amour de José Rato. Doroteia était dès lors son unique planche de salut ; il se réfugiait dans l'amour de la jeune femme avec une timidité de malheureux pupille chassé par sa famille. C'était son tout dernier refuge et le seul, que ce visage où il voyait poindre un sourire réconfortant. Il est toutefois certain que Doroteia ignorait le mariage de la tante Tomásia ; et l'on ne put voir, du coup, s'accentuer d'une façon irréfutable le dévouement désintéressé de la jeune femme pour son amoureux déshérité.

*



UE POUVAIT ALLER FAIRE SI SOUVENT RATO chez Joana Toqueriné? se demandait-on. Les langues perverses insinuaient que la bicoque de la Toqueriné était le nid où sa nièce lâchait des enfants et couvait les œufs des autres. C'était la maison de sa tante, pour

reprendre le calembour des gens du peuple qui jouaient malicieusement avec ce vocable.

Depuis la catastrophe du mariage de la violée Tomásia, Canastreiro accompagnait le juge élu à la baraque de sa sœur, au cœur de la nuit, et ils y passaient des heures, toutes portes fermées. Le mystère allait s'éclaircir.

Un jour, la nouvelle éclata que l'âme du défunt Artur s'exprimait par le *corps-ouvert* de Toqueriné, et demandait à grands cris, dans sa détresse, que sa mère lui parlât, car elle ne pouvait entrer au Purgatoire tant qu'elle ne lui aurait pas parlé. Le premier intrus qui apporta à Val-Redondo cette nouvelle à Balbina, ce fut le vicaire, celui des trois cents messes à un cruzado réglées

d'avance, le promoteur des funérailles manquées. Le Père Leonardo n'arrivait pas à se consoler des efforts inutiles qu'il avait consentis pour exploiter les ressources de la vieille, continuellement surveillée par l'ancien moine pour qui le prieur concevait une haine viscérale. Et cette haine si forte était exaspérée par le crédit invulnérable dont jouissait Frère Joaquim, un saint qui n'avait rien à lui, quémandait auprès des riches pour donner aux pauvres, employait à des aumônes les douze vinténs qu'il recevait pour les enterrements et les messes, et portait atteinte aux rentes de sa sœur – qui l'avait recueilli quand on l'avait chassé de son couvent – en la poussant à des débordements de charité qui excédaient ses moyens.

Dès que les médecins convoqués par son confesseur étaient venus l'examiner, Balbina avait commencé à se méfier de lui, à soupçonner que l'ancien moine et les praticiens voulaient la tuer, pour certaines raisons, en empoisonnant son lait. Elle s'imaginait que lui, les médecins et la sœur de son mari s'étaient ligués pour la liquider avec du poison. C'était elle qui allait traire ses vaches dans la cour, et apportait le broc au vicaire pour qu'il le bénît. L'exorciste du lait réussit en peu de temps à prendre le pas sur le moine dans l'esprit de Balbina; et, comme l'autre ne voulait plus la confesser, vue son irresponsabilité d'aliénée, la veuve se sentit fort rassérénée aux pieds de son nouveau confesseur, et lui envoya cinquante boisseaux de maïs ainsi qu'un cochon, comme cadeaux. Le vicaire se trouvait donc au cœur du filon

Quand il alla lui raconter ce qu'on disait à propos de l'esprit de son fils provisoirement domicilié dans le corps de la sœur de Canastreiro, et rapporta les lamentations que poussait l'âme en peine, Balbina, prise de frénésie et d'une inapaisable inquiétude, se mit à crier qu'elle voulait entendre l'âme de son Artur – qu'on allât chercher la Toqueriné. Sur le chapitre de la stupidité, le vicaire était bien en deçà de ceux qui croyaient aux corpsouverts; il riait de la canaillerie de Toqueriné, et avait souvent dit qu'elle méritait qu'on lui ouvrît pour de vrai le corps à coups de pied, en les lui donnant au ventre jusqu'à ce que l'âme du défunt sortît du côté opposé. Le Père Leonardo s'exprimait d'une façon bien plus sale. C'était un Zola illettré, incapable de propager des termes sulfureux à l'usage des familles averties; mais il avait lu l'Homme aux trois culottes de Paul de Kock, et le trouvait plus délicat que le prophète Ézéchiel dans l'Ancien Testament.

Le prêtre répondit à Balbina en lui représentant qu'on ne pouvait croire que les âmes des morts parlassent dans les corps des vivants ; mais, comme il n'arrivait pas à la dissuader, et ne voyait aucun intérêt à la contredire, il fit savoir à Gaio que sa belle-sœur voulait parler à sa sœur – qu'il l'amenât aussi tôt que possible.

Frère Joaquim suivait de près cette crapulerie à la trace ; mais il

n'en mesurait pas l'étendue. Bien que mal reçu et presque expulsé de Val-Redondo, il envisageait de s'exposer aux paroles les plus outrageantes et même aux coups dont le menaçait José Rato depuis qu'il avait su son projet d'installer la fille d'Artur chez sa grand-mère. La domesticité de Balbina s'était mise du côté du vicaire, contre l'ancien moine ; de sorte que, sans prévenir leur patronne de la venue de son ancien confesseur, elles lui répondaient que leur patronne ne parlait à personne.

Un soir, après la tombée de la nuit, Joana Toqueriné entra chez la veuve avec son frère et le curé. On était arrivé au moment critique. Balbina allait entendre les requêtes de l'âme en peine de son fils. Le vicaire la rassurait – elle ne devait pas avoir peur ; il n'y avait pas là de quoi s'effrayer ; ce n'était pas plus terrible de parler avec un mort qu'avec la tante Joana. Et il clignait de l'œil à João Canastreiro, pour lui faire bien voir qu'il n'était pas un âne, et qu'il s'attendait à quelque machine, quelle qu'elle fût.

La Toqueriné avait bien appris son rôle. Dès qu'elle se trouva en présence de Balbina, elle tomba à genoux et, scandant les syllabes de chaque mot, d'une voix terrifiante et plaintive, elle cria :

- Est-ce que je peux parler, ma mère ?
- Ah Jésus! Ah Jésus! Qui viendra à mon secours! s'exclama
 Balbina en pressant ses os pariétaux de ses mains crispées par l'épouvante.
- Dites-lui qu'il peut parler, Madame Balbina, lui souffla Gaio comme un vieux maître de cérémonie de ces rites.
- Puis-je parler, ma mère ? reprit la voix, avec une intonation plus lugubre. Je suis votre fils Artur. Puis-je parler, ma mère ?
- Oui, mon fils, parle! dit sa mère, cherchant un soutien dans les bras du curé qui se mouchait très souvent pour rire derrière son mouchoir à priser.

Et l'âme parla.

- Je suis votre fils Artur qui s'est enfui au Brésil pour échapper à ses devoirs sacrés envers sa malheureuse cousine Doroteia que j'ai déshonorée, comme vous savez. Dieu a puni mon crime, puisqu'après être passé par bien des épreuves, je me suis retrouvé garçon de boutique, puis aide-comptable, avec le salaire de 500.000 réis par an ; mais, au bout de trois ans, je suis mort de la fièvre jaune à Rio-de-Janeiro, après m'être très mal confessé, alors que j'étais arrivé aux affres de l'agonie. Je viens maintenant, ma mère, vous demander que vous fassiez sans tarder une donation de mes biens, au moins de ceux qui me reviennent après la mort de votre mari, qui se trouve à présent au Purgatoire, à ma cousine Doroteia pour la dédommager du vol que j'ai commis de son honneur. Et tant que vous ne ferez pas, ma mère, ce que je viens de vous demander avec le consentement de Dieu, je ne pourrai entrer au Purgatoire où je dois purger ma peine, et j'errerai dans l'espace infini en souffrant de tourments aussi affreux que ceux de l'Enfer. C'est pourquoi, ma mère...

L'âme allait continuer, quand Balbina tomba en pâmoison dans les bras du vicaire, qui lui souffla fort sur la figure à plusieurs reprises en la secouant vigoureusement :

— Cette satanée coquine de Toqueriné avait le message sur le bout de la langue, mot pour mot ! se disait le prêtre, en continuant à souffler sur la pâmée.

L'âme s'était fort bien exprimée par les organes vocaux de Joana; mais le texte du discours d'outre-tombe était de la main de José Rato, avec de discrets topiques de João Gaio. On avait eu bien du mal à faire entrer ce style puissant dans l'encéphale de la Toqueriné.

Tandis que Balbina restait insensible sur son lit, la bouche grande ouverte et la gorge hystériquement nouée, le vicaire prit à part Canastreiro, et lui dit :

- Mettez maintenant un terme à cette comédie, Monsieur João. Cette plaisanterie a assez duré, ça peut devenir très grave, si cette bonne femme nous crève de peur ici, et nous serons tous compromis dans cette pantalonnade. Ces petits jeux avec des âmes de l'autre monde, moi, je n'en veux pas, et ce n'est pas mon genre. Parlons sérieusement. Ce que vous voulez, je l'ai bien compris. Vous voulez que Balbina fasse une donation de ses biens à Doroteia, n'est-ce pas ? Cela se tient. La fille a perdu son honneur et doit disposer d'une légitime pour arriver à s'en sortir dans la vie. N'est-ce point là ce que vous voulez ? Parlez franchement, vous parlez à un homme d'honneur, Monsieur João!
- Je le sais, Monsieur le Curé, vous êtes un homme à qui l'on aime avoir affaire, je le sais depuis toujours.
- Bien! Mais ne me revenez pas ici avec cette âme d'un autre monde. Partez, et laissez-moi régler cette affaire, je m'en charge. On va arriver à ce que vous voulez, sans ces manigances qui auraient pu faire claquer la vieille. Si vous m'aviez consulté, je vous aurais donné d'autres idées plus subtiles et nous aurions évité d'avoir le Frère Joaquim dans les jambes, qui, s'il apprend cette filouterie d'âme en peine, est bien capable de me mettre en cause devant l'évêque, je me fais lors éjecter de l'Église et vous, vous finissez tous sous les verrous. Allez, filez, allez-vous-en, et laissez-moi ici avec Balbina.
- Vous n'aurez pas affaire à des ingrats, Monsieur le Vicaire, soyez sûr que vous n'aurez plus besoin d'être curé, dit João Gaio, en lui tapant sur l'épaule.
 - Eh bien, soit. Oui. Nous parlerons de cela plus tard.



N REPRENANT CONNAISSANCE, Balbina vit le vicaire appuyé aux pieds de son lit, et la vieille bonne debout, les mains jointes, en train de prier. Elle s'assit, se frotta les yeux nébuleux et murmura des paroles indistinctes, sans aucune anxiété ni aucune confusion.

Elle réclama son dîner comme si elle se réveillait de fort bonne humeur d'un sommeil réparateur. Tandis que la bonne allait chercher son bol de lait avec de la mie de pain de maïs, le vicaire lui demanda si elle se souvenait de ce qui s'était passé avant qu'elle s'endormît.

- Je m'en souviens, je m'en souviens très bien. Il n'y a rien d'autre à faire. Mon Artur veut que je donne la maison à Doroteia. C'est pour ça que Dieu nous a envoyé l'âme de son fils, c'est donc que j'en peux disposer, n'est-ce pas ? Je pensais que je ne pouvais pas, mais Dieu doit savoir ce qu'il fait.
- Je sens une escroquerie là-dessous, dit la bonne qui entrait avec le bol de lait. Toqueriné est une arnaqueuse qui a déjà fauché six pièces d'or à une tante à moi pour causer avec l'âme de son homme qui est mort au temps des Français.

Le vicaire lui fit signe de se taire, lui enleva le bol des mains et la renvoya, d'un geste.

Puis, il se lança dans de grands discours. Balbina paraissait très intelligente, répondait sans divaguer, interrompait de temps en temps son confesseur pour lui raconter de désopilantes gamineries de son Artur, qui avait un visage de poupée quand il était tout petit, et le crève-cœur que ç'avait été pour elle quand il était parti chez le Père Hilário.

Après avoir prononcé le mot Hilário, elle s'interrompit, subitement absorbée, fixa son regard extatique sur le fond mal éclairé de sa chambre, lâchant des monosyllabes comme autant de sanglots, et montrant cet endroit-là de son index, au bout de son bras tendu, prise d'un affreux tremblement.

Le vicaire n'était pas à l'aise. Il avait dit sincèrement à João Gaio que "ces petits jeux avec les âmes de l'autre monde, il n'en voulait pas et que ce n'était pas son genre". Leonardo avait parfaitement compris la vision de Balbina : c'était sans aucun doute le père Hilário qu'elle voyait et montrait du doigt. Il y avait de l'eau bénite dans une cruche en terre vernissée, un objet qui arrivait tous les matins de la sacristie pour la toilette de Balbina. Le vicaire y trempa sa main à plusieurs reprises, aspergea la profonde pénombre où devait se trouver le spectre du père Hilário et prononça quelques phrases rituelles afin d'exorciser des esprits, qu'ils soient lucifériens, ou humains, revenus d'un long voyage.

Personne ne reste insensible à cette atmosphère s'il n'y est pas

vraiment préparé physiquement et psychologiquement. Des ombres palpitaient sur un Christ surplombant la tête du lit en ébène ; au-dessus du toit, les chouettes voletaient en hululant ; on entendait dans les champs des coassements plaintifs de crapauds ; et le long des charpentes, le vent sifflait en gémissant comme la clameur lancée à l'unisson des suppliciés de l'Enfer vers le Ciel impassible. Et puis l'obscurité de la chambre à peine éclairée par une bougie en suif, la lividité cadavéreuse de Balbina, possédée par le spectre de son complice, ces cris déments et étranglés qui faisaient penser à des gémissements poussés dans les profondeurs d'un caveau par un enterré vif agonisant. Enfin, quand le bonhomme aspergea d'eau bénite le recoin obscur de la grande pièce, il eut l'impression, lui aussi, qu'il voyait s'estomper le fantôme du Père Hilário, absorbé dans un golfe de ténèbres.

*



A BONNE QUI AVAIT SOUPÇONNE une escroquerie, et ne pouvait supporter que sa patronne laissât ses biens à cette salope de Doroteia, sans rien lui laisser à elle, qui l'avait supportée vingt-quatre ans et avait

couvert ses amours avec Hilário, se retira du complot contre l'ancien moine et envoya quelqu'un lui raconter ce qui s'était passé quand la Toqueriné était passée, avec son frère et le vicaire. Elle ajouta que sa patronne lui avait dit, le lendemain, qu'elle était décidée à faire de sa nièce son héritière, pour que l'âme de son fils commençât à purger sa peine.

L'ancien moine comprit alors tout et se demanda quelles autorités civiles et religieuses il devait alerter. Il était assez éclectique dans le choix de ses auxiliaires quand il s'agissait de corriger les vices et les friponneries. Il lui arrivait de ne pas invoquer la justice divine et de suivre les règles de la justice humaine, plus expéditives et moins sujettes aux tergiversations des dogmes. Comme dans ce cas précis. Au lieu de demander aux Justes Cieux de foudroyer João Gaio, Toqueriné et compagnie, il alla voir Alexandre de Pinho, juge ordinaire, pour lui demander d'intervenir officiellement pour empêcher un vol qui se tramait, et pour lequel on allait rédiger une transaction où figurait comme donatrice une aliénée.

Le juge connaissait les lois et sourit de l'ignorance comme de l'effroi de l'honorable moine sur le chapitre des donations. Il établit que personne ne pouvait faire une donation de ce qui ne lui appartenait pas. Que Balbina, veuve de son époux Roberto, ne pouvait faire une donation des biens de son mari sans prouver, documents à l'appui, qu'elle était elle-même héritière de son fils,

lui même héritier direct de son père. Cette preuve ne pouvait être acceptée par un tabellion que si on lui présentait une certificat de décès d'Artur et un acte d'habilitation, suite à la mort de son fils ; que dans ce cas précis peu importait que Balbina fût saine d'esprit ou démente. Alexandre de Pinho était donc d'avis que l'on n'accordât pas une réelle importance aux papotages de l'âme avec sa mère, et qu'on abandonnât les abrutis qui l'entouraient aux railleries du public, et peut-être à une sévère leçon en correctionnelle.

L'ancien moine fut rassuré ; mais le vicaire, qui trempait dans cette escroquerie et n'était point trop tatillon sur les chicanes de la législation, ne renonçait pas à réaliser en un temps raisonnable le programme fixé par l'âme sous les traits de la Toqueriné. Après avoir écouté l'opinion d'un ancien étudiant diplômé qui gagnait sa vie en taillant des vignes, en étayant des haricots et en élevant des poulains, il se convainquit que l'acte serait légal avec ces clauses : Balbina faisait une donation de tous ses biens à Doroteia, au cas où son fils serait décédé de son vivant et antérieurement à l'acte, comme il était de notoriété publique ; mais, au cas où son fils lui survivrait, elle ferait simplement, en tant que donatrice, donation de son tiers, et de tout ce dont elle pourrait disposer sans contrevenir aux droits de son fils. En respectant ces formes, l'acte pouvait être dressé tout de suite ; on demanderait un certificat de décès à Rio de Janeiro et, dès qu'il arriverait, on validerait à nouveau la donation de la totalité de ses biens. José Rato approuva sans réserve cette suggestion. Quant à la folie de la donatrice, fit remarquer le jurisconsulte, c'était l'affaire du tabellion et des témoins.

Le tiers de Balbina s'élevait à plus de trente mille cruzados, peut-être à trente-cinq mille ; c'était une des plus belles dots des trois districts circonvoisins.

Une fois divulgué le projet de donation, les représentants de la douzième génération des Ratos du XIX^e siècle se réconcilièrent avec leur frère José. En fin de compte, trente mille cruzados, peut-être trente-cinq mille... il avait des excuses. L'amour est aveugle ; mais l'argent est un excellent chirurgien pour ces cataractes. Avec trente mille cruzados, à Fermedo, José Rato n'était pas aveuglé par la passion en se mariant avec Doroteia ; il avait plus d'yeux qu'un poulpe et pouvait se moquer de la myopie d'Argus aux cent yeux.



ETAT DE BALBINA s'était amélioré ; elle était tombée dans une somnolence due à l'épuisement, faute d'aliments. Elle avait réduit de moitié sa ration de lait, et ne la buvait pas avant que le vicaire n'eût administré, au-dessus du broc, le contrepoison de trois signes de croix avec son pouce. Si la potion lui restait dans l'estomac, elle se plaignait d'avoir absorbé de l'arsenic, du vert-de-gris, demandait de l'huile pour vomir, et se convulsait comme si elle était prise de nausées. C'était la sœur de Roberto, disait-elle, qui l'empoisonnait, pour venger son frère. Et le père Leonardo riait :

— Cessez de dire des âneries, ma fille! Vous n'avez rien. Personne ne veut vous tuer. Laissez-moi ce lait, et buvez du vin; mangez de la viande, de la viande de bœuf; ce dont vous avez besoin, c'est de quelque chose de substantiel à vous mettre sous la dent, et de quelques gouttes de lait de poule.

Mises à part sa crainte des poisons et les spectrales apparitions du père Hilário, son esprit entrait dans une phase relativement bonne et encourageante. Parfois, elle manifestait de la lucidité et une grande sérénité silencieuse. Elle pleurnichait doucement, essuyait ses larmes, et disait que Dieu la maintenait en vie pour son châtiment et pour servir de leçon aux pécheresses. Au cours de ces intermittences ascétiques, mais lumineuses, elle oubliait l'épisode de la Toqueriné, ou y songeait vaguement comme si elle voulait retrouver le fil d'un rêve.

Le vicaire lui expliqua les formes de la donation à sa nièce. Elle dit que oui, qu'elle donnerait son tiers, si son confesseur estimait qu'elle pouvait le faire sans que Dieu lui demandât des comptes. Et, dans un grand éclair de lumière, d'un ton judicieusement décidé, elle ajouta :

— Plutôt le lui laisser à elle qu'à ma salope de belle-sœur qui veut m'empoisonner.

Le tabellion, frère de José Rato, était le notaire le plus idoine pour dresser l'acte de donation.

Les témoins étaient presque tous des Rato – le postier, l'entrepreneur qui remplaçait le juge d'instance, et le père Leonardo pour signer à la demande de la testatrice.

Le moment fut par hasard bien choisi. À cette occasion, Balbina était très distraite, absorbée dans une contemplation où ses yeux ne voyaient rien, et ses oreilles semblaient entendre les questions comme répercutées par un écho. Elle avait beaucoup de peine à répondre, se faisait manifestement violence, s'astreignait à un effort oppressant pour comprendre une question; mais, en fin de compte, elle la comprenait sans qu'on la lui répétât, et répondait.

Le tabellion lut l'acte tandis qu'elle regardait, autour d'elle, avec ses yeux hagards, les assistants, en les fixant l'un après l'autre, l'air apeuré. Elle voyait peut-être en eux des dispensateurs de vert-de-gris, des criminels qu'il ne fallait pas irriter. Elle demanda au vicaire de s'approcher, le fit asseoir sur la même chaise, en gardant l'une de ses hanches au bord de son siège, très intimidée, et demanda au prêtre de ne pas la laisser seule avec ces inconnus.

Ils sortirent tous, excepté le vicaire qui lui demanda l'autorisation d'amener sa nièce Doroteia qui voulait la remercier de l'aumône qu'elle lui avait faite, et lui baiser la main.

- Eh bien, qu'elle vienne, et qu'elle amène la petite, la fille de mon Artur, et très souriante : elle ressemble à son père ? Elle doit être très jolie.
 - Qui ça ? Doroteia ?
 - Mon Dieu, non! Ma petite-fille.
 - La fille de Doroteia ?
 - Mon Dieu! oui, disait-elle, impatiente, nerveuse.
- Cette enfant est morte de la variole, il y a longtemps. On me l'a appris ; ça s'est produit du temps où votre confesseur était Frère de la Granja.
- Mon confesseur ! Le pauvre homme ! Un saint homme, Frère Joaquim de la Cruz Sagrada !... Comme le temps passe !... Vous m'avez demandé le berceau de mon Artur pour ma petite fille. C'est un très joli berceau en copaïer ; il est comme neuf, je l'ai souvent lavé de mes larmes... C'est le Père Hilário qui me l'a donné...
- Bigre, bigre! se dit le vicaire. On va avoir droit à une autre séance.

Il se rappela cette nuit où le fantôme d'Hilário avait été repoussé par des douches d'eau bénite qu'il avait fabriqué, lui, un curé. Il en avait encore des frissons le long de la colonne vertébrale, il revoyait la folle pétrifiée, le bras raidi, le doigt tremblant pointé sur ce recoin obscur de sa maison, la bouche grande ouverte, et les yeux figés, immobiles, vitreux. Il faisait heureusement jour, le soleil donnait en plein sur la pièce et la poussière formait des colonnes étincelantes d'atomes mouvants. Le prêtre, en plein jour, ne craignait pas les spectres qui, selon ses conceptions, étaient des filous comme ceux qui ne se déplacent que la nuit. Entre-temps, Balbina s'était accrochée au triple rabat de son confesseur, et se tordait le cou pour ne pas voir le spectre.

Le prêtre n'en revenait pas, et les remarques qu'il se faisait n'étaient pas trop ineptes, on n'aurait su les attribuer à un crétin *pur sang*. Comment se faisait-il qu'une veuve fût aussi entêtée de son amant, et que, selon son expression pittoresque, le spectre de son mari ne la fît pas devenir chèvre! Il doit y avoir une réponse. La raison ne peut faire de conjectures sur les égarements de la démence. L'on peut cependant supposer que le spectre d'Hilário

évoqué dans ses incessantes méditations sur sa chute dans l'abîme perpétuel, représentât plus, pour elle, une réminiscence de sa passion maudite que l'esprit d'un persécuteur condamné qui voudrait l'entraîner dans l'Enfer en tant que sa complice, c'est plausible. Si Balbina avait été dans son assiette, il était naturel que le spectre de Roberto l'étranglât dans ses rêves, et qu'il étincelât, durant ses veilles, au cœur de ces nuits, quand les ténèbres sont peuplées de voix, de gémissements, et d'apparitions épouvantables. Ç'a un nom ; c'est le dragon dépeceur que l'on appelle le Remords. Mais les fous ne possèdent pas un organe pour ces tourments tissés par la main de la Justice Divine. Quand la Providence submerge une âme dans une obscurité sans aurore, il atrophie dans l'organisme de l'aliéné cette fonction, qui est une sorte d'échafaud intime. Les rares larmes des aliénés n'expriment jamais la douleur des êtres normaux. Le fou tue sa mère qui l'embrasse, et se trouve inculpé devant la loi et devant les ténèbres intimes où s'est éteinte la lumière de sa conscience – l'estrade de ce formidable bourreau qu'on appelle le *Remords*.



UAND LE VICAIRE lui présenta Doroteia, sa tante la dévisagea d'un air peu engageant, et lui demanda si elle n'avait pas pris le deuil après la mort de son fils; il fallait n'avoir aucune pudeur pour se présenter avec une jupe de percale à rayures bleues; qu'elle

changeât de tenue, et apportât la petite. Puis, devenant subitement plus traitable :

— Viens, je vais te montrer le berceau ; c'est là, dans cette chambre, que mon Artur est né. Viens voir comme il est joli ! Viens voir... Elle l'entraîna derrière elle, s'assit à côté du berceau, le contempla quelques secondes sans bouger ; et elle souriait, se penchait sur le petit oreiller dans sa taie, comme si elle cherchait, avec ses lèvres, un visage d'enfant ; et elle se mettait à remuer le berceau et à chanter d'une voix plaintive :

Mais que me veut l'adversité Qui me poursuit et qui me hante? Je vais souffrir et lui montrer Qu'elle n'a rien qui m'épouvante.

Sa nièce n'y tint plus et se mit à pleurer ; et le vicaire, plein de compassion : — La pauvre créature ! La pauvre créature !... Elle ne sait plus où elle en est.

Va-t-en d'ici, croquemitaine, Et ne reste pas sur mon toit. Laisse qu'un doux sommeil entraîne Mon tout petit sans trop d'émoi. Et, elle s'efforçait de le calmer : Hoooooooo... un gémissement prolongé, triste comme une monodie, avec une douceur poignante dans les demi-tons.

Doroteia ne pouvait retenir ses soupirs ; elle ne manifestait pas un tel désespoir excédant les limites de la sensibilité par compassion pour sa tante. C'était sa propre fille qui faisait sourdre un tel flot de larmes, et qui lui inspirait les regrets les plus déchirants. Le remords la tenaillait d'avoir abandonné son enfant dans les bras de la Lemenha, une épouvantable mère, une femme dégoûtante ; la honte l'affligeait de ne pas avoir ignoré les menaces de son père, et d'avoir fui la pauvreté, le travail et la faim. C'est pour ça qu'elle se tordait, en laissant éclater une douleur sans mesure, quand sa tante, en la regardant, effarée, demanda au vicaire :

- Que diable a-t-elle, Dieu me pardonne?!
- La pauvre ! expliqua le vicaire, plein de componction, elle pleure parce qu'elle voit souffrir sa tante. Quoi d'étonnant ? Elle se conduit comme elle le doit avec une tante qui a été si bonne pour elle, et elle serait une ingrate, si elle pouvait assister, les yeux secs, à un spectacle aussi triste et aussi déplorable !

Et il donnait à son mouchoir à priser la forme d'une éponge capable d'absorber des larmes qui, dans ses yeux, demeuraient toujours une aride hypothèse.

Pendant ce temps, Balbina haussait les épaules en regardant tour à tour le vicaire et sa nièce, d'un air indifférent et dédaigneux, tout en continuant à remuer le berceau.

Le vicaire fit alors un signe à Doroteia qui le suivit à l'autre bout de la maison.

- Dites-vous bien, précisa le prêtre, que vous n'allez pas retourner chez vos parents. Vous restez ici, dès à présent, à côté de votre tante, et vous ne me mettez pas un pied dehors. Vous voyez bien qu'elle est folle à lier. Elle a besoin qu'on ne la quitte pas de l'œil un seul instant. Soyez aux petits soins pour elle, vous comprenez ? Ne la lâchez pas d'une semelle et ne vous mettez pas à pleurnicher, à chialer comme tout à l'heure, vous avez entendu ? Un visage souriant, et beaucoup de tendresse. Rapprochez-vous d'elle pour récupérer de bons morceaux, et attendez que ça passe quand elle perd la boule et bat la campagne. Vous verrez qu'alors elle se fera à vous, et vous confiera les soins du ménage ; enfin, vous êtes sur place, c'est là le principal.
- Elle me fait vraiment peur, protesta Doroteia. Elle nous a toujours eues dans le nez, ma mère et moi. Elle est capable de me jeter dehors, et de faire un esclandre, en disant qu'on veut la voler. Si j'avais su qu'elle était si folle, je ne serais pas venue.
- S'il y a un problème, faites-moi appeler, le presbytère est à deux pas. Appelez-moi quand elle délirera vraiment. Et armez-

vous de patience, mon amie. "Pour manger l'amande, il faut casser la coque ; et l'on n'attrape pas des truites sans se mouiller les braies" comme dit le dicton. On s'est bien débrouillé avec l'acte de donation ; mais il faut maintenant garder la main sous la couverture, vous comprenez ? Si le fils est mort, tout va bien ; mais s'il est vivant, et qu'il rapplique ici un jour, il ne faut pas que votre tante annule la donation de sa tierce. Vous voyez bien qu'elle ne se contrôle pas. Elle a une frousse de tous les diables quand elle se met à voir le fantôme de ce fameux Hilário...

- Ah, Jésus! s'écria Doroteia. Ne me dites pas ça, Monsieur le Curé, j'ai peur, et je préférerais vraiment me trouver dehors... Pour commencer, je ne reste pas ici aujourd'hui...
- Nous voilà donc bien avancés. Voulez-vous que je vous dise ? Faites ce que vous voulez. Je suis un âne de me mettre en peine pour vos beaux yeux. Si c'est ce que vous voulez, à la grâce de Dieu, et ne comptez plus sur moi pour quoi que ce soit.

On entendait les pas de Balbina qui arrivait en appelant le vicaire. Il alla à sa rencontre, très affable :

— J'expliquais à votre nièce les habitudes de la maison. Il faut lui laisser le soin du ménage, parce que — dit-il, en se penchant, à son oreille — vos domestiques vous volent, Madame Balbina. Il vous faut quelqu'un qui veille sur les clés du grenier, de la cave et de tout le reste. Remettez-vous-en à votre nièce, qui va bien s'occuper de la maison. Vous avez besoin de repos, le travail ne vous manque pas, vous disposez de beaucoup de biens, Dieu merci, et vous pouvez prendre soin de vous comme une princesse. Approchez, Doroteia, votre tante vous charge de tenir cette maison, et va vous remettre les clés. Madame Balbina va vous indiquer vos responsabilités, vous montrer le grenier, les paniers, la cave, le saloir, les jarres d'huile, etc. etc.

La démente suivait le prêtre mécaniquement et Doroteia, crevant de peur, marchait derrière sa tante en réfléchissant à la manière dont elle pourrait s'esquiver dès que la vieille s'en prendrait à elle dans un accès de folie furieuse, ou se lancerait dans quelque diablerie à cause du fantôme du père Hilário.



OROTEIA RESTA. Elle ne dormit pas de toute la nuit. Elle s'était assise au chevet du lit de sa chambre, et lui avait doucement passé la main sur la tête jusqu'à ce qu'elle s'endormît. Elle avait là, par terre, sa

couche, qu'une domestique revêche lui avait installée, sans aucun égard, en bougonnant, et en lui jetant des regards en coin.

Au moment où elle allait se coucher, toute habillée, sur ses gardes, et prête à prendre la fuite, sa tante, réveillée en sursaut, s'assit dans son lit comme si elle était soulevée par un ressort sous le sommier; et, avisant la nièce, déjà debout, verte de peur, elle lui demanda qui elle était et ce qu'elle faisait chez elle.

— Je suis votre nièce Doroteia, qui est venue avec Monsieur le Vicaire, répondit la jeune femme épouvantée, les yeux sur la porte, prête à s'enfuir.

La folle la fixa un bon moment ; puis, sans lui répondre, elle se coucha aussi violemment qu'elle s'était redressée. Sa nièce resta immobile sur sa paillasse, sans détacher le regard du bout de bougie de suif qui allait sur sa fin. Elle la veilla tout le reste de la nuit, terrifiée ; et quand la mèche lumineuse commença à faiblir, il lui semblait qu'elle voyait, elle aussi, le spectre en habit blanc. Elle songea à fuir ; mais ne savait pas où. En dehors de la chambre, l'obscurité était complète, et l'on entendait le raffut de rats qui poussaient des cris aigus en se livrant à leurs luttes fratricides et heurtaient bruyamment les cloisons. Quand la lumière s'éteignit complètement, elle se couvrit la tête avec ses couvertures et se mit à prier jusqu'à ce que le crépuscule du matin insinuât sa lueur par les fentes des volets.

Elle avait décidé de décamper dès qu'on distinguerait les chemins, et qu'elle pourrait trouver la sortie. Elle sortit de l'alcôve à pas de loup et s'approcha des vitres qui donnaient sur un petit potager par où l'on devait passer. Elle vit, appuyé au mur d'en face, une silhouette au visage dissimulé sous un chapeau à larges bords, les yeux rivés sur cette fenêtre, la seule dont les volets étaient ouverts. Au rebord de la capote espagnole, romantiquement remonté sur le nez, une tenue caractéristique des amoureux noctambules de ce temps-là, ce ne pouvait être dans le district de Fermedo quelqu'un d'autre : c'était José Silva Rato. Elle le reconnut aussitôt dans la brume du matin. Elle courut doucement vers les vitres, et lui chuchota :

— Je me barre, tu m'entends ? Je n'ai pas fermé l'œil. Je crève de peur, mon Dieu! Dès que le portail s'ouvre, je m'en vais.

Elle raconta, sans pouvoir s'empêcher de s'interrompre, vue sa peur, les événements qui s'étaient produits, que le juge ne jugea pas assez épouvantables pour justifier sa fuite. Il la réconforta : c'étaient juste quelque huit méchants jours à passer, le temps qu'il fallait pour obtenir la licence pour se marier sans publication des bans. Mais, dès qu'ils l'auraient reçue, elle aurait à côté d'elle quelqu'un qui la protégerait contre ses craintes. Ils n'avaient pas besoin d'être riches pour être heureux, tous les deux, disait-il, en se découvrant pour souligner la noblesse de l'idée, mise en valeur par sa mimique, mais ce serait de la folie de renoncer à une fortune qui tombait si providentiellement à point. Il la convainquit donc de rester.

Le soleil scintillait à l'horizon sous un baldaquin écarlate. La petite cloche sonnait la messe. Le bétail s'ébranlait, sortant des cours, pour gagner les pâturages. Les bergers se signalaient leur présence en soufflant dans leurs cornes. Il leur fallait se séparer avant d'être aperçus par les vieilles au loin qui se rendaient à l'église, bien enveloppées dans leurs capuchons. Il ne voulait pas exposer sa fiancée aux éclaboussures de soupçons malicieux. Ils tombèrent enfin d'accord : à moins d'une catastrophe imprévue, elle resterait seule dans cet enfer jusqu'à ce que le mariage fût célébré ; et il lui promettait de passer la voir tous les matins. Rato insistait pour qu'elle lui écrivît la nuit ; mais il n'y avait pas trace d'encrier, dit Doroteia, ni de papier. Son fiancé lui promit de lui apporter du papier et un encrier de corne qui se dévissait, et avait une plume de canard elle-même glissée dans un étui de corne ressemblant à un goulot de bouteille.

IX



E LIEUTENANT ARTUR TAVARES et sa très amoureuse concubine naviguaient sur leur embarcation le long des rives verdoyantes du Sandalcalo qui serpente entre la Praça et le Damão Pequeno.

La riche veuve du faux-saunier, toute à sa passion couvée sous les cendres de ses trente-deux ans, signait *Dona Úrsula Falcão Sinary Pelinga*. Ces deux derniers noms indiens avaient été le nom et le surnom de son aïeule au huitième degré, une Parsie ou une Perse, originaire d'Ormuz. Son aïeul au huitième degré, fidalgo portugais, capitaine et gouverneur de cette forteresse élevée par les géants manuélins dans le Golfe persique, s'appelait Luis Falcão, c'était un grand libertin, immortalisé par les *Lettres* de Simão Botelho et les *Légendes* de Gaspar Correia. Des nombreuses femmes qu'il butina à Ormuz, il y en eut une dont il reconnut les enfants. Elle s'appelait Sinary Pelinga; elle donna à l'un de ses fils le nom de *Aires*. Cet Aires, à un âge encore tendre,

vit une nuit périr, dans la forteresse de Diu, son père fauché par un boulet traître (1548). Luis Falcão, gouverneur de la forteresse, avait été assassiné sur l'ordre d'un autre fidalgo, Manuel de Sousa Sepuvelda – un moyen radical de se débarrasser d'un rival puissant qui faisait obstacle à la possession de Dona Leonor de Sá – la femme la plus belle de l'Inde, a écrit Faria e Sousa. L'obstacle écarté, il se maria ; et, peu après, ils sombrèrent piteusement dans un naufrage alors qu'ils revenaient au Portugal, riches et heureux (1552). Les stances pleines de compassion de Luis de Camões sont très connues, et la mystérieuse et providentielle origine a été moins publiée de cette catastrophe tellement déplorée par les Muses et les élans rhétoriques des plus grands prosateurs du XVIe siècle.

Son père mort, le petit Aires était resté en Inde avec sa mère et il s'y maria avec une modeste fortune. C'était lui l'aïeul au septième degré de Dona Úrsula Falcão, qui, douée d'une extrême beauté, s'était mariée avec le commerçant indien cossu qui l'avait laissée riche.

La femme de Goa avait montré à Artur les documents attestant son appartenance à l'illustre famille des Falcão; cependant, le romantique sergent, qui éprouvait beaucoup de sympathie pour la perse Sinary et fort peu pour le fidalgo Falcão, lui demanda de signer *Sinary Pelinga*, et que ses fils, s'ils en avaient, portassent le nom de leur ancêtre indienne. Ils avaient effectivement déjà un garçon de huit mois qui faisait leur bonheur et avait reçu sur les fonts baptismaux le nom de son aïeul au huitième degré, *Luis*, et devrait plus tard signer *Luis Falcão Tavares de Sinary Pelinga*. Le plébéien *Rodrigues* de l'aïeul paternel supposé avait été effacé parce qu'il semblait plat et pas du tout euphonique. *Tavares* avait une consonance plus héraldique – il dégageait le fumet et avait la saveur d'une chronique.

Les deux amants se sentaient mortifiés, en songeant à ce garçon et à leur honorabilité, par le temps que prenaient à arriver les papiers qu'ils avaient demandé pour leur mariage. Ni la mère d'Artur ni Alexandre de Pinto ne lui avaient encore répondu, et sept mois s'étaient déjà écoulés. Ils croyaient que ces retards étaient dus à des empêchements canoniques signalés par Doroteia, ou que ses parents voulaient faire ainsi obstacle à leur mariage. Artur avait résolu de revenir au royaume avec Dona Úrsula après avoir obtenu une permission du gouverneur général, et de s'y marier avec elle, contre la volonté de ses parents.

Ils attendaient la permission de Goa, et se détendaient entretemps à Damão en longeant, dans leur esquif pavoisé, les bords du Sandalcalo aux épaisses frondaisons.

Ce jour-là, au moment où ils abordaient pour débarquer, le lieutenant Roque se trouvait sur le quai, très attentif à la lecture que lui faisait le sous-lieutenant Bandera du feuilleton de la

Révolution de Septembre. Ils avaient relu le feuilleton et, entre chaque phrase, l'un ou l'autre disait :

- C'est lui! Ça ne peut être que ça, on parle de lui.
- Tu es sûr qu'Artur Tavares vient de Fermedo ? demanda le sous-lieutenant.
- Absolument. Je ne l'ai pas connu là-bas, mais nos villages sont à deux lieues l'un de l'autre. Je me souviens parfaitement qu'il m'a dit qu'il était du district de Fermedo, quand il est arrivé, il y a trois ans.
 - Que comptes-tu faire ? Tu lui montres le feuilleton ?
 - J'aimerais t'y voir! Il y a là des choses horribles.
- Mais il faut le mettre au courant. Notre gars ignore tout ce qu'on y dit, et il ne sait pas que son père est mort, et peut-être sa mère aussi, parce qu'il a demandé des certificats pour se marier, et que personne ne lui répond. Et de plus, il est question d'une fortune...
 - Une grosse fortune que celle de son père, dit-il.
- Raison de plus. C'est très sérieux. On peut faire croire qu'il est mort et le voler... Le voici.

Sur ces entrefaites, Dona Úrsula sautait comme une bergeronnette de la proue de l'esquif, en posant légèrement sa main scintillante de gemmes sur l'épaule d'Artur. Les deux officiers descendirent les marches du quai pour la saluer.

Le lieutenant Roque avait encore à la main, pliée en deux, la *Révolution de Septembre*.

- C'est le feuilleton de Lopes de Mendonça ? demanda Artur, montre voir.
- Il n'est pas de Lopes de Mendonça. Ce journal est paru il y a deux ans et demi, et il m'est juste arrivé juste hier du Portugal, il enveloppait quelques paires de chaussettes que ma mère m'a envoyées. Ce que disant, il glissait le journal dans l'échancrure du plastron de son uniforme.

Ils poursuivirent tous leur chemin jusque chez le sous-lieutenant Tavares.

Dona Úrsula monta vite embrasser l'enfant qui lui faisait signe du petit balcon et Artur resta assis au pied du bosquet qui ombrageait le péristyle de sa pittoresque villa.

- On raconte là quelque scandale, dit Artur.
- Pas du tout, répondit Bandeira. On dirait que Saint François
 Xavier se trouve de nouveau en Inde. Et toi, quoi de nouveau ?
 - Que je brûle de rentrer au Portugal.
 - Voir ta famille ? demanda le lieutenant.
- Si tu veux que je te dise, ma famille ne mérite guère que je verse une larme. Vous savez que je n'ai jamais reçu de lettre ni de mon père, ni de ma mère.
 - Comment s'appelle ton père, Artur ? dit Bandeira.
 - Roberto Rodrigues.

- De Fermedo, tu me l'as déjà dit, fit le lieutenant Roque.
- Oui, du district de Fermedo. On appelle ma maison Val-Redondo.
 - Et ta mère, comment s'appelle-t-elle ?
 - Balbina Cândida.
 - As-tu un parrain curé ?
 - Oui, il s'appelait Hilário.
 - Ça correspond, conclut Bandeira.
 - Ça correspond à quoi ? s'écria Artur.
- Nous ne pouvons nous dérober au pénible devoir de t'annoncer que Roberto Rodrigues, ton père, est mort il y a plus de deux ans à Espinho.
- Comment se fait-il que vous le sachiez, et que je ne sache rien ? demanda Artur, simplement surpris de ne pas être avant ses camarades au courant du décès de son père. Comment l'avez-vous appris ?
- Par la *Révolution de Septembre* que nous lisions pendant que tu faisais un tour sur la rivière.
- Laisse-moi voir le journal... Où cela se trouve-t-il ? Dans les faits divers ?
 - Ne nous oblige pas à te montrer le journal.
- Pourquoi ? Qu'est-ce que vous croyez ? ! Je ne vais pas m'évanouir !
- Nous savons que tu ne t'évanouiras pas ; mais il y a des phrases, dans l'article sur la mort de ton père, qui vont te sembler bien désagréables, insista Bandeira, il vaut mieux les ignorer... N'y fais pas attention...
- Vous m'intriguez ! Que diable peut dire le journal ? Que j'ai abandonné ma famille et que je suis parti en Inde ? Que je suis un mauvais fils ? Des balivernes et des radotages. Que j'ai eu là-bas des amours de village bien fades ? Des bobards. Que m'importent les commentaires de la canaille ? Un prêtre quelconque de mon district a prononcé un sermon contre moi, et m'a peut-être rendu responsable de la mort de mon père et de la virginité mise à mal de ma paroisse... Laisse-moi voir le journal.
- Puisque tu y tiens, il n'y a plus de raison de t'en empêcher, fit observer Roque. Le voici. Lis-le, déchire-le, et sois sûr que tes deux camarades ne gardent aucun souvenir de ces lamentables histoires, si ce ne sont des calomnies, qui y sont imprimées. Tu n'auras jamais à rougir devant nous pour des fautes dont tu n'es pas responsable, et tu ne peux l'être non plus des débordements de tes ascendants. Si l'on t'y accuse de quelques désordres imputables à la jeunesse, ce sont des gamineries d'un jeune homme de dix-huit ans. Lis, et ne t'en fais pas une montagne.

Ils lui serrèrent la main ; et lui, bien carré dans son *voltaire* en osier bariolé, avec un coussin de soie carmin, lut ce qui suit :

Nous reproduisons un feuilleton de la *Coalizão*, un journal de Porto, qui ne reprend ni ne réprimande des débauchés ni des débauchées ; mais il peut faire naître quelques dramatiques étincelles sur les cerveaux *engourdis* de littérateurs, d'écrivailleurs, d'écrivassiers et d'écrivaillons brevetés du théâtre Agrião. Il y a là un sujet pour un drame assez pesant répondant aux règles de l'Art Moderne ; et si Teodorico joue le rôle de l'infortuné mari, on peut s'attendre à des orages de larmes déversés sur un orchestre déjà inondé de pleurs.

Voici le feuilleton:

Cher rédacteur,

Aujourd'hui, vers sept heures du soir, est mort à la station balnéaire d'Espinho un riche cultivateur du district de Fermedo, du nom de Roberto Rodrigues. D'après les informations fournies par une personne digne de foi pressentie pour rédiger son testament et qui a assisté à sa mort imprévue, le trépas est survenu dans des circonstances affreuses et dignes d'être consignées, compte tenu des raisons morales qui l'ont provoqué.

Durant vingt-cinq années de sa vie, cet homme avait été trompé, trahi par la femme qu'il avait épousée à la fleur de l'âge. Balbina, c'est son nom, a été la plus svelte jeune fille de ces régions tristes et rocheuses où, parfois, la nature capricieuse, comme un artiste au génie transcendant et fantaisiste, se complaît à imaginer, dans un milieu ingrat, quelque chose d'extrêmement beau, quelque visage de femme enchanteresse, pour racheter la laideur du décor où est apparue la splendide Balbina. Roberto était riche, plus de 50 contos en propriétés, et elle pauvre, la fille de gens qui louaient des terres à cultiver. Il l'aima et l'on fut ravi de l'accueillir parce qu'en plus d'être riche, il se conduisait dès son jeune âge comme les vieillards les plus honnêtes. Il ne cessait de travailler pour grossir le patrimoine de son fils... Mais hélas! Ce fils n'était pas de lui, et ne présentait pas une ombre de ses traits physiques et spirituels, il était né du crime ; et à la fleur de sa jeunesse, il se recommandait déjà par la dépravation qu'il avait héritée de son père. Or ce père était un prêtre que Roberto avait hébergé comme un frère et qu'il avait choisi comme parrain de son fils.

Le filleul fut éduqué par ce fameux parrain, un remarquable orateur sacré, théologien distingué dans les cours universitaires, puis curé d'une des plus belles églises autour de Porto, où il avait fui les maris, Othellos plus ou moins convaincus, de certaines Desdémones au talon aussi crevassé que leur honneur et tout le reste. Le filleul demeura chez lui huit ans ; son nom de baptême annonçait déjà un destin romantique – celui d'un Artur de roman trivial qui possédait la trempe et les manières du Saffie dans *La Salamandre* d'Eugène Sue, et des sinistres héros de *La Comédie Humaine* de Balzac.

Cet Artur en qui brûlait ce sang ardent qu'avaient coulé dans ses veines les artères de son père et peut-être de sa mère, déflora une cousine après lui avoir promis le mariage ; et lorsqu'il allait lancer sur la scène de futures tragédies un débauché n° 3 dans l'ordre généalogique, le débauché n° 2 s'enfuit de son pays parce qu'il craignait la vengeance du père de la fille déshonorée, et plus jamais il ne reparut!

Après le dénouement de ce drame bucolique stupide et vulgaire avec une jeune fille déshonorée, l'honorable Roberto Rodrigues croyait encore qu'Artur était, quoique mauvais sujet, son fils. Le père illégitime aux yeux de la loi, le vrai père si l'on se fie à sa nature d'enjôleur, avait déjà fini de pourrir dans sa sépulture, en léguant à son filleul tout ce qu'il pouvait lui laisser, assez pour financer quelques mois les dissipations de ce dandy, et lui permettre de quitter le royaume.

Ces événements se sont produits il y a dix mois, si je me rappelle bien les explications de vive voix que j'ai recueillies de la personne sus-mentionnée qui les avait elle-même obtenues, près du cadavre de Roberto, de la sœur du mort.

Il doit y avoir cinq mois qu'au cours d'un incident qui avait pour origine la faute de son fils, Roberto a appris le déshonneur de Balbina, proclamé dans une taverne de foire, et en sa présence, par le père de la fille séduite qui était déjà mère et n'avait pas abandonné son enfant. C'est au cours de cette scène que les griffes de la mort s'étaient enfoncées dans son cœur.

C'est là qu'il sentit alors s'insinuer le poison qui devait le tuer, et provoquer une hypertrophie galopante aux effets dévastateurs. Il alla vivre chez une sœur dévouée qui l'accompagna à Espinho où je ne sais quel crétin de chirurgien de son village l'envoya prendre des bains de mer. Son état s'aggrava, comme il fallait s'y attendre, et il décida de rédiger un testament en faveur de sa sœur, où il spolierait de son héritage son fils supposé qu'il déclara adultérin, né d'une liaison entre sa femme et le fameux Père Hilário

Tavares. La personne à qui je dois ces détails véridiques lui a fait savoir qu'exclure de l'héritage paternel un fils reconnu par le mariage et inscrit dans le registre des baptêmes était un acte irrégulier et d'avance invalidé, auquel la loi sur les successions n'accordait aucune importance.

Le testateur n'était pas prêt à essuyer de telles révélations juridiques, parce que son ignorance allait jusqu'à ne pas savoir écrire son propre nom. De l'effarement, il est passé à la colère, de la colère à la frénésie et de la frénésie à la soudaine agonie, parce qu'il sauta de son lit dans un violent effort, excédant ses forces nerveuses, les seules qui lui restaient, que son cœur se brisa dans les bras de sa sœur et que le malheureux tomba mort, étranglé par le désespoir.

Horrible décès!

Quant au prêtre qui a été l'instrument de cette ignominie et des tourments de ce mort, s'il y avait un enfer il semble qu'il devrait y être ; et Lucifer, le généralissime des légions maudites, qui a de l'imagination et connaît son office, devrait saisir l'âme du prêtre avec une tenaille chauffée au rouge, pour ne pas salir ses doigts d'ancien ange, l'amener à Espinho et l'obliger à regarder bien en face le cadavre de son compère et ami. Ils devraient ensuite aller tous deux, le prêtre et le Diable, visiter la veuve, lui présenter leurs condoléances, et l'entraîner avec eux dans les abîmes de l'Orcus, afin qu'elle ne reste pas seule dans cette vallée de larmes... larmes de veuves de la même espèce que celles qui coulent à torrents comme les crues du Mississipi, et tombent de leurs yeux à grand fracas comme les cataractes du Niagara. Elle a fait ramener le corps pour s'assurer que son mari était mort. Elle voulait être tranquillisée.

Je n'ai pas voulu, mon cher rédacteur, que le cadavre de Rodrigues passât devant ma porte sans que je lui dise : "Va dormir du sommeil éternel qui nous dédommage de nos épouvantables malheurs, homme de bien! Laisse les vers te ronger ce grand muscle creux dilaté par l'anévrisme. S'il continuait à vivre et à battre, ton cœur noyé dans son propre sang, ce serait l'irrémédiable opprobre qui te le déchirerait fibre à fibre."

Octobre 1847

La Revolução de Setembro ajoutait jovialement :

Cet Artur aurait-il un destin plus mystérieux que le roi Arthur, l'Anglais, celui de la *Table Ronde*? ! Il se peut que, surgissant à présent des brumes de cette énigme, il apparaisse à Fermedo pour ramasser l'héritage du compère de son parrain, sur lequel il a des droits indiscutables, aussi

justifiés que ceux de l'épouse du défunt Roberto. Nous attendons des éclaircissements pour notre édification, un exemple pour les Roberto présents et à venir, dignes héritiers des Sganarelles de Molière.

*

ANS L'APRE SURVOL de cet agreste feuilleton, Artur ne garda pas la fermeté spirituelle et la sang-froid placide qu'on eût pu attendre de son dédain affiché pour les injures imprimées quelles qu'elles fussent.

Il changea de couleur, souffrit dans le secret de son âme en voyant le feuilleton faire claquer le fouet de son ironie sur les turpitudes de sa mère. Il aimait à dire que le ridicule est l'échafaud des âmes supérieures. Il était l'auteur de cette maxime. On ne l'aurait pas tant blessé si l'on avait traité les dévergondages de sa mère comme Tacite et Suétone ceux de Messaline, c'est-à-dire d'une façon sérieuse ; mais le ton persifleur de l'échotier en villégiature à Espinho devenait l'échafaud de cette âme supérieure. Il savait par les journaux portugais de cette époque turbulente que même la reine et la comtesse mariée à un premier ministre étaient attaquées dans leur honneur; mais il y avait dans ces injures la gravité de l'objurgation, le style soutenu, la déclamation jacobine, robespierrienne, alors que la femme qu'il était forcé de considérer comme sa mère tombait dans l'abîme fangeux de la dérision où la précipitait son infamie. Quant au fait d'être le fils de Roberto ou d'Hilário, le nœud du gibet ne se resserrerait ni plus ni moins – ou même pas du tout – autour du cou de son âme supérieure pourvu que la loi garantisse ses droits de succession; mais, si sa mère était encore vivante, lui, son généreux fils, se sentait gêné à la perspective de se trouver face à face avec elle, dont les persiflages de la presse avaient fustigé les vices dans toute leur nudité. Il aurait bien accueilli la nouvelle de sa mort. Il ne pouvait lui souhaiter, en bon fils qu'il était, un meilleur destin. Et il eût été naturel qu'elle fût morte, lui disait sa raison. Elle ne lui avait pas répondu, elle qui l'aimait tant! Elle était certainement morte de remords et de honte. Le pontifiant sous-lieutenant ne voyait pour elle aucune autre réhabilitation possible. Il y avait dans ce papier quelque chose qui rendait son supplice intérieur plus cruel, plus dominicain, et le tourmentait au point que l'angoisse lui donnait une mine patibulaire : c'était le passage où l'on se moquait de son nom romantique, et la note burlesque de la Revolução de Setembro qui le comparait au légendaire Arthur d'Angleterre, et qui l'imaginait ressuscité pour s'emparer de l'héritage de son père Roberto. Là oui, il y avait de quoi mettre en pièces sa dignité. En revanche, s'agissant de l'accusation rococo d'avoir défloré et abandonné sa cousine – cette fade conquête, comme il disait à ses camarades – ça ne méritait pas même le mépris d'un homme qui se respecte.

Quoi qu'il en fût, il cacha la *Revolução de Setembro* aux regards d'Úrsula qui lui avait demandé ce qu'il lisait avec une telle attention qu'il n'était pas plus vite venu voir son enfant. Il répondit que c'était un projet de loi sur les réformes militaires d'outre-mer.

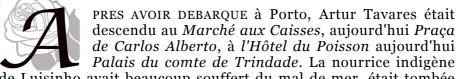
-X-

Quelques jours après, Artur feignit de recevoir de Goa, avec un retard de deux ans, la nouvelle de la mort de son père. Il recevait en même temps la permission de revenir dans le royaume. Úrsula s'occupa gaiement des préparatifs du voyage. Et Artur, sentimental :

— Tu vas devenir mon épouse à l'église où j'ai été baptisé. Il y a beaucoup de poésie là-dedans, non ?

S'il y en avait ! Quelle immense poésie il y avait là-dedans ! Se marier à l'église où il avait été baptisé!

CONCLUSION



de Luisinho avait beaucoup souffert du mal de mer, était tombée malade et commençait à se rétablir dans son lit. L'enfant avait mal supporté le lait appauvri de la nourrice et avait quelque peu dépéri. Dona Úrsula était affligée par le triste état de son fils et revenue des imaginations délicieuses dont elle s'était bercée sur le voyage et l'arrivée de son bien-aimé dans sa patrie. À travers les vitres ternes des fenêtres, elle ne voyait que des caisses empilées et des amoncellements de chaises en pin, des faisceaux de râteaux et de balais avec leur pelle à ordure.

En face, un hôpital avec des malades jaunes coiffés de bonnets blancs, des couvertures sur le dos, et, dans la rue, de loin en loin, le passage d'un tombereau traîné par des vaches anguleuses et de sa farce compacte de familles. La fille de Goa regrettait Damão et sa rivière, sa maison aux terrasses où se réfléchissaient le soleil et le clair de lune, et son vestibule fleuri où les buissons laissaient pleuvoir de leur cime leurs parfums sur les divans d'osier aux

couleurs irisées, sa gondole avec un baldaquin frangé et son palanquin reposant sur les épaules bronzées des *sûdras*. Ah! *La Place des Caisses*, flanquée de la *Foire à la Ferraille*! Tout cela comparé à son Asie... Quelle différence! Quelle différence!

Elle ne pouvait accompagner son Artur à Fermedo : elle ne pouvait quitter l'enfant, ni l'exposer, malade comme il l'était, à l'humidité du Douro. Ce fut pour eux un crève-cœur de se séparer pour quelques jours. Il allait voir ce qu'était devenue sa grande maison; si sa mère vivait; obtenir les certificats nécessaires pour célébrer leurs noces, quand Luisinho et sa nourrice seraient remis et en état de les accompagner à l'église. Puis, après avoir loué les fermes, ils iraient à la capitale avant de repartir en Asie. Artur avait la nostalgie de sa vie romantique d'oriental - la rivière, l'esquif, le saphir des cieux, les cassolettes aux arômes de sa terre, une terre amoureuse des ardeurs de son soleil. Son cœur se brisait lorsqu'il ouvrait, le matin, la fenêtre de sa chambre à l'Hôtel du Poisson, et que ses yeux tombaient, au lieu des palmeraies indiennes, sur un tas de caisses en pin empilées entre deux files de chaises pêle-mêle, et d'autres autour sur lesquelles des Galiciens assis, en bonnet, un sac et une corde en bandoulière, devisaient nonchalamment comme les savants des académies, plongés dans une nostalgique mélancolie.

*

RTUR DEBARQUA à Pé de Moura et y trouva aussitôt son parent, le juge ordinaire, qu'il avait prévenu depuis Lisbonne. Cette lettre ne fut pas interceptée. Les journaux de la capitale avaient annoncé l'arrivée

d'Artur Tavares, sous-lieutenant de l'armée d'outre-mer, parmi les passagers arrivés par un paquebot anglais venu de l'Inde. Oui, l'armée portugaise d'outre-mer, une armée qui s'y trouvait, poursuit l'œuvre intrépide des Albuquerque, des Castro, des Almeida et vient de susciter l'hilarité du Tage. Le *Periódico dos Pobres* très lu par les vicaires d'Arouca et de Fermedo, avait transcrit la nouvelle, qui se répandit rapidement dans ces districts. Le détournement de la lettre n'aurait donc pas été seulement inutile, mais dangereux.

Pinho s'était préparé à recevoir son parent, et avait invité Frère Joaquim à réfléchir à la manière la plus douce et la moins scandaleuse de faire quitter la maison de Val-Redondo aux deux conjoints qui tenaient compagnie à la folle, en se chargeant de la gestion du domaine. L'ancien moine répondit que sa mission ne pouvait être de les prier de quitter les lieux; d'autant plus que ces intimations relevaient du pouvoir judiciaire et non du domaine

ecclésiastique. Qu'il viendrait les voir, dans un tout autre esprit, si Monsieur Artur lui donnait voix au chapitre dans ses délibérations. Pressé par le juge ordinaire, il promit de venir dîner le jour de l'arrivée d'Artur. Tandis qu'ils parcouraient la lieue qui les séparait du Reguengo, Alexandre exposa à son hôte la chaîne des événements survenus les trois dernières années et conclut en évoquant le mariage de José Rato, tout de suite après l'acte de donation. Le sous-lieutenant ne fut pas surpris en entendant relater des faits que la *Revolução de Setembro* lui avait rapportés sans la délicate retenue de son parent. La démence de sa mère parut l'affliger. Le parent lui avait décrit avec émotion des scènes désolantes : la folle en train de remuer le berceau, de demander le cadavre de son fils. Le mariage du juge élu avec Doroteia fit affleurer à ses lèvres un sourire de compassion sarcastique.

— En tout cas, dit-il, je vais requérir du tribunal compétent l'expulsion de cette canaille, et intenter un procès criminel contre ceux qui ont manigancé l'acte de donation octroyée par une aliénée. Et ça ne traînera pas, parce que je commence à sentir déjà une vague de boue me remonter à la gorge Je me sens comme souillé par toute cette saloperie où l'on se vautre ici.

Le juge lui fit observer que le tribunal compétent, c'était lui, et il lui représentait qu'il serait peut-être nécessaire, avant d'expulser Doroteia et son mari de Val-Redondo, de prouver la nullité de l'acte eu égard à l'aliénation de la donatrice, et que cette preuve, sans compter les délais, dépendait de la rétractation ou de la récusation des témoins qui avaient assisté à l'établissement du document, signé par le vicaire à la demande de la contractante. Si les témoins et le tabellion persistaient à confirmer l'aptitude de Balbina avant la date de la donation, l'acte était régulier en ce qui concerne le tiers dont elle avait fait don à sa nièce ; et, dans cette hypothèse, lui, Artur, ne pouvait lui contester judiciairement la possession de la maison, tant que celle-ci ne lui aurait pas été adjugée dans le partage.

- A ce compte, le plus expédient, c'est de les jeter dehors à coups de fouet, épilogua le sous-lieutenant.
- Pour ce qui est du fouet, mon cousin, remarqua Alexandre, il serait bon d'y réfléchir plus à loisir. Je vous rappelle que les Canastreiro et les Rato sont une fort vilaine engeance, et que le désespoir fait même des bons des méchants. Si vous n'avez pas l'intention de rester longtemps par ici, il sera possible de mener à bien le violent dessein de les jeter dehors à coups de fouet, pourvu qu'ils ne se méfient pas ; mais, si vous restez quelque temps ou si vous revenez ici, je vous donne le conseil d'ami et de parent d'avoir recours à d'autres procédés.
- Que pensez-vous alors que je doive faire ? Lui abandonner la tranquille possession de ce qui est à moi, et y renoncer ?
 - Ce n'est pas mon avis. Il vous faut une tierce personne qui

nous indique un meilleur expédient. C'est cette tierce personne que j'attends. Vous vous souvenez parfaitement du Frère Joaquim de la maison du Penedo...

- Je vois très bien qui c'est... Un Jésuite.
- Non. Frère Joaquim était Franciscain.
- Oui... je veux dire... un prêtre qui traînait derrière lui une tapée de bigotes. Je parie que ma mère se confessait à lui ?... Sa démence s'explique par le fanatisme.
- Il a cessé de la confesser quand il compris qu'elle commençait à perdre l'esprit. Votre mère est passée sous la direction spirituelle de son curé...
 - Oh!... Là, nous avons affaire à un Jésuite achevé!...
- Un Jésuite, non ; il est bien pire : c'est une bête, en ce qui concerne l'entendement ; et, pour le reste, en tant qu'homme, c'est également une bête, mais dégénérée. Écoutez : les Jésuites étaient malins, cousin Artur. Quand vous aurez besoin de comparaisons avec des ânes, n'allez pas les chercher dans la Compagnie de Jésus, vous faites fausse route. Pour en revenir à l'ancien moine, j'attends avec impatience qu'il arrive et nous écoute. Vous savez, c'est moi qui me suis opposé à ce que Frère Joaquim empêchât la donation. Le bonhomme était bien en peine ; il est venu me demander conseil et j'ai ri de ses craintes : il me semblait incroyable que trois témoins et un conducteur d'âmes se prêtassent à un serment sur les capacités mentales d'une aliénée pour disposer de ses biens. Vous voyez bien que non seulement le moine est innocent de ces tripotages, mais qu'il a protesté contre eux.

Frère Joaquim était en retard. Alexandre de Pinho envoya un domestique avec une jument à la rencontre de l'ancêtre qui se déplaçait très lentement.

À cette heure-là il sortait de chez lui, où il avait été retenu par Doroteia. Il était triste, très songeur, plongé dans une douloureuse introspection.

Quand elle eut appris qu'il avait débarqué à Pé de Moura et qu'il avait poursuivi sa route avec Alexandre vers Reguengo, la cousine d'Artur s'en fut trouver, fort inquiète, l'ancien moine pour lui demander, baignée de larmes, de lui venir en aide : son mari était résolu à tuer Artur, s'il le chassait de la maison ; et, dès qu'ils avaient appris que son cousin était à Lisbonne, son père avait chargé un tromblon, et dit qu'il était prêt à faire honneur à son parent, dès son arrivée, avec une balle qui lui transpercerait la poitrine de part en part. Elle se jeta à genoux aux pieds de Frère Joaquim, embrassa la sœur de l'ancien moine, et les supplia de prier Dieu de toucher le cœur d'Artur afin qu'il ne les poursuivît pas.

 N'as-tu pas consulté votre vicaire à ce sujet ? lui demanda l'ancien moine, avec un soupçon d'ironie.

- J'y ai été, Monsieur, j'y ai été...
- Qu'a dit le vicaire ?
- Il a été stupéfait, et tout ce qu'il arrivait à dire, c'était : Il a fallu que le diable s'en mêle, il a bien fallu que le diable s'en mêle! Et c'est tout. Puis il m'a demandé de dire à mon homme de consulter un homme de loi, et de tenir bon pour l'acte; et au lieu de lui donner de bons conseils, il lui a dit de se conduire en homme et que les gourdins n'étaient pas faits que pour les chiens.. Ah, Frère Joaquim, quel malheur, s'ils se tuent les uns les autres!...

L'ancien moine la renvoya – il allait voir ce qu'il pourrait faire avec l'aide de Dieu ; et il est sorti au moment où la jument et le domestique d'Alexandre apparaissaient au tournant de la route.

*

E SOUS-LIEUTENANT reçut courtoisement le prêtre, qui le félicita de sa santé manifestement bonne — il lui trouvait bonne mine pour quelqu'un qui était mort au Brésil, et ne s'attendait pas à voir dans un

uniforme de sous-lieutenant un aide-comptable ressuscité. Il raconta en souriant à quel point il s'était éreinté, de Brésilien à Brésilien, pour découvrir que le défunt Artur était un *Gonçalves*, et pas un *Rodriques*.

Après le dîner, à la tombée du jour, Artur fit signe à son cousin d'exposer la situation. Il ressentait douloureusement l'absence d'Úrsula et de son fils. La mélancolie du crépuscule dans ces villages et les tintements de cloches accompagnant les *ave-maria* assombrissaient son âme, comme si la maison de son cousin était pour lui un cachot. Au moment où les cloches s'étaient mises à sonner l'angélus, l'ancien moine s'était levé et, les mains jointes, avait mentalement dit les trois *ave*. À peine si Artur se rappelait, à cette heure-là, qu'il avait appris les prières que sa mère lui avait enseignées. Il semble que chez son parrain Hilário ces habitudes obsolètes étaient proscrites.

À la fin de sa prière, le prêtre se signa, souhaita le *bonsoir*, et dit à Alexandre Pinho qu'il était à ses ordres.

L'intention de son cousin, expliqua le juge ordinaire, c'était d'entrer en possession des biens que son père lui avait légués, par les procédures habituelles, inventaire, etc.; mais il voulait auparavant expulser de chez lui la famille qui s'y était fraudu-leusement introduite, en se prévalant d'une donation nulle...

Le compte-rendu fut long, et renforcé par les arguments d'Artur que l'ancien moine écoutait attentivement non sans laisser transparaître le désagréable impression qu'ils lui faisaient.

L'exposé terminé, frère Joaquim, assis, les deux mains posées sur ses genoux, légèrement penché, une attitude humble qui lui venait de son couvent, et s'était accentuée dans le confessionnal et la prière, dit en faisant de longues pauses :

- Je me suis attardé chez moi plus que je n'en avais l'intention parce que j'ai dû m'occuper de la pauvre Doroteia qui est venue me confier les suppositions qu'elle ne pouvait s'empêcher de faire, Monsieur Artur, sur vos intentions, dont vous venez, Monsieur Alexandre de donner un aperçu. Quand Doroteia est devenue mère d'une fille de vous, Monsieur Artur, et s'est vue obligée d'aller allaiter l'enfant d'une autre pour pouvoir nourrir le sien, c'est moi qui me suis proposé pour veiller sur cette petite qui n'avait pas été mise entre de bonnes mains. C'est ainsi que j'ai donné du courage à la mère pour qu'elle y allât, vu que son père menaçait de tuer sa fille, si elle ne l'abandonnait pas. Il y avait en plus la misère, il y avait la faim, et sa situation enfin de femme perdue, à qui Dieu peut pardonner, mais à qui le monde ne pardonne jamais. Quand un homme fait le malheur d'une fille dans de telles circonstances, et la déshabille en public afin que le monde lui déchire la peau avec les verges de l'insulte, il eût mieux valu pour la fille déshonorée, et c'eût été moins odieux pour le séducteur, de la tuer une bonne fois pour toutes, s'il lui faut se traîner dans la boue jusqu'à tomber, impénitente, sur le grabat d'un hôpital... Vous devez m'écouter avec patience, Monsieur Artur. Je respecte les hommes ; mais je ne respecte pas les vices. Je sais que vous êtes devant moi ; mais ma conscience, qui doit vous accuser, ne vous voit pas.

Le cousin de Doroteia fit un geste condescendant de la tête et écouta la suite :

— Cette enfant, votre fille, Monsieur Artur, est morte sous mes yeux, quand j'avais déjà obtenu de Mme Balbina l'autorisation de l'amener vivre chez sa grand-mère, et de la retirer de la paillasse pourrie sur laquelle elle se trouvait, pour la poser dans le berceau où avait été élevé son père. Elle est morte et j'ai remercié le Seigneur de l'avoir emportée. Libérée de sa fille, qui était en quelque sorte le pilori permanent du déshonneur de sa mère, Doroteia est revenue chez ses parents. J'ai réfléchi et je me suis employé à la rapprocher de Mme Balbina ; je cherchais à la préserver de nouveaux désastres. Il me semblait qu'il était du devoir de votre mère, Monsieur Artur, de protéger une nièce diffamée, et sans aucune tache qui la ternît avant que sa bonne foi la portât à croire que, déjà votre maîtresse, elle deviendrait votre épouse ; mais, à ce moment, ma mission trouva devant elle les ténèbres, votre mère avait tout à fait perdu la raison. On peut dire que j'ai été chassé de la maison de Val-Redondo, non par la malheureuse démente, mais par des personnes qui l'entouraient et voyaient en moi un obstacle à leurs projets. Ils allèrent jusqu'à menacer de lever la main sur moi si je m'ingérais dans des affaires de famille. J'étais bien sûr que personne ne me rouerait de coups ; je rends cette justice aux forts de les croire incapables de frapper un vieillard inoffensif de soixante-seize ans ; mais ce n'est pas la peur qui m'a dissuadé : ç'a été l'inutilité de mes efforts. À partir du moment où votre mère est devenue folle, tous mes efforts pour elle devenaient vains, et ceux que je ferais pour Doroteia auraient d'autres effets que ceux que j'escomptais. Quelqu'un se prêta à la démarche. La donation s'est faite, qui a permis à Doroteia de se trouver un mari.

Artur qui l'avait jusque là écouté avec une inébranlable gravité, se mit à rire. Le passage sur *Doroteia trouvant un mari grâce à la donation* lui semblait assez humoristique, et détonnait avec l'émotion dont était empreint le reste du discours de l'ancien moine. Frère Joaquim, sa tabatière ouverte et deux doigts suspendus comme s'il s'apprêtait à s'accorder une prise, s'interrogea un peu sur l'hilarité d'Artur, et l'on doit lui rendre cet honneur qu'il ne le comprit pas tout-à-fait.

- On dirait que vous avez ri... de quoi ? demanda-t-il.
- Des deux, du mari et de la femme ; mais c'est la donation qui me fait vraiment rire. Ma mère ne pouvait la faire... elle était folle.
- Il est exact qu'elle était folle. N'appelons pas cela une donation; parlons plutôt d'une aumône, d'une aumône faite à une fille pauvre qui avait une dot, et l'a perdue au jeu des passions avec un partenaire qui a eu recours à la fraude pour la lui enlever. Une aumône qui n'a pas été faite par une folle, mais grâce à une mystérieuse influence, une manœuvre impénétrable de la divine Providence qui se plaît à appliquer son baume sur les plaies qui restent toujours ouvertes en mettant à contribution ceux qui les ont ouvertes. Une aumône enfin qui n'a pas été faite par la folle, mais par vous, Monsieur Artur, qui avez permis qu'on donnât à votre cousine une petite part de vos biens pour qu'elle trouvât un mari.

Là, l'incorrigible sous-lieutenant se reprit à rire. Il lui était à présent impossible d'entendre parler, sérieusement, de ce *mari trouvé*, mais l'excellent ancien moine, mal préparé pour comprendre ces rires qu'on qualifiait alors de modernes, et qu'aujourd'hui tous les prêtres connaissent aussi bien que leurs mains, poursuivit :

— Vous êtes sûrement venu, Monsieur Artur, confirmer l'aumône qu'a faite votre mère. Elle était folle ? Aucune importance. Imaginez que Dieu a accordé à la folle un instant de raison pour accorder une faveur, d'abord, à la fille de sa sœur, quand on disait que son fils était décédé ; deuxièmement, à une nièce qui avait été déshonorée par son fils, grâce à la promesse d'une régularisation ; troisièmement, à une bonne et candide créature qui, à l'heure où l'on méditait la mort de son amant, lui

demandait de s'enfuir et de la guitter, mais de ne pas abandonner son enfant, s'il venait à naître ; une aumône, finalement, que vous avez faite, Monsieur Artur, à votre cousine qui, il y a quelques heures, me disait, prostrée à mes pieds... je ne sais même pas ce qu'elle disait... ce devait probablement être de venir moi aussi vous demander de ne pas enlever cette aumône à votre cousine Doroteia, de ne pas lui disputer ce bout de pain qu'elle mange avec ce petit excédent de votre grande fortune, Monsieur Artur.

Il se leva, tremblant, des larmes dans la voix :

– Monsieur Artur, je n'ai plus rien à vous demander, sinon de me pardonner cette rudesse d'une vieille conscience qui ne peut se taire quand va s'ouvrir le Livre du Juge Suprême pour lui demander des comptes.

Le sous-lieutenant lui serra la main, transporté, et se caressa la moustache et le bouc :

Vous pouvez lui dire que la donation est valable.

L'ancien moine, ému, l'embrassa, et Alexandre s'exclama, enthousiasmé:

- Bravo! Bravo! C'est très bien!
- Une précision, Frère Joaquim, ajouta Artur. Je repars demain pour Porto. Mon cousin Alexandre recevra une procuration pour régler toutes les affaires de ma maison. Dans l'acte du partage, il sera autorisé à renoncer en mon nom à tout droit portant à contestation dans la donation du tiers. En attendant, je désire voir ma mère avant de m'en aller; mais j'ai besoin de la voir seule à la maison de Val-Redondo.



E LENDEMAIN, l'ancien moine attendait Artur à la porte de la maison de sa mère. Ils entrèrent ensemble, avec Alexandre de Pinho. Un silence de maison abandonnée. Il y avait juste, à l'entrée d'un

vaste salon où l'on avait entreposé des caisses de céréales, une vieille servante qui avait vu naître Artur. Il la reconnut :

Oh! Guilhermina, viens donc m'embrasser, ma vieille.

Elle se jeta à son cou en pleurant :

— Mon cher petit, mon enfant chéri, dans quel triste état vous allez trouver cette maison! J'ai demandé à Dieu de m'emmener; mais le Seigneur n'a pas voulu que je mourusse sans vous revoir...

On entendit alors une chanson étouffée, au loin, et le grincement tremblant et creux d'un berceau qu'on balançait. Guilhermina se dégagea des bras d'Artur et dit, sur un ton lamentable :

- Elle est là, la malheureuse... C'est votre mère qui balance le berceau où vous avez été élevé.

Et la voix de la larmoyante cantilène disait :

Que me veut donc l'adversité Qui me poursuit et qui me hante! Je vais souffrir et lui montrer Qu'elle n'a rien qui m'épouvante.

Artur écoutait. Il semblait atterré ou compatissant. Le remords peut-être. Sans doute tout cela. Sur les rides de son front sombre, l'expression de sa douleur n'accusait pas un honorable sentiment de compassion, il ne s'y mêlait pas la morsure de la conscience.

Le balancement du berceau s'était interrompu. L'ancien moine pénétra dans l'alcôve de Balbina. Elle l'accueillit en silence, cherchant à se rappeler, à reconstituer ces traits presque effacés de sa mémoire. Elle ne l'avait pas vu depuis des mois. Elle le croyait mort, et avait prié pour lui.

- − Je vous amène votre fils, dit le prêtre.
- J'ai cru que vous ne me l'amèneriez jamais, répondit Balbina, se rappelant qu'elle lui avait demandé le corps de son fils mort pour l'ensevelir dans son caveau, et elle ajouta : je veux faire dire pour lui cinquante Notre-Père et cinquante grandes messes.

Le prêtre la prit par la main, et sortit avec elle de l'alcôve. Artur attendait entre le cousin Alexandre qui lui donnait du courage et Guilhermina qui sanglotait, les mains sur le visage.

— Voici votre fils, Madame Balbina, dit le prêtre en le désignant. Vous le reconnaissez ? Le voici aussi vivant et gaillard qu'il l'était ! et joignant les mains l'ancien moine priait : Faites un miracle, Mon Dieu ! Envoyez un rayon de votre lumière à cette âme assombrie!

La folle, tout doucement, d'un pas craintif, comme si elle avait peur d'un fantôme, s'approcha de son fils. Il avança pour l'embrasser. Sa mère reculait, en tremblant, les mains ouvertes, convulsées, pour se protéger du contact de ce spectre. Puis, de nouveau, elle s'approcha, en vacillant, très timide, et lui palpa le visage de ses mains, une sur chacune de ses joues, pour les caresser, en lui souriant d'un air câlin, mais sans un seul gémissement, sans un seul cri, sans même proférer son nom.

— Vous ne me reconnaissez pas, ma mère ? demanda Artur en la serrant contre sa poitrine avec une extrême tendresse.

Elle se recroquevilla en le fixant ; elle le fixait, tantôt souriante, tantôt saisie d'épouvante.

Sur les joues de son fils deux larmes roulèrent, alors. C'était la première fois qu'il pleurait. Ces deux larmes étaient deux diamants, les seuls qui lui vinrent dans un jet de boue craché par le volcan.

NOTULES

p. 15

L'ancien franciscain

Le terme orignal est *egresso* qui signifie littéralement *défroqué*, mais qui prend à cette époque un sens très différent; l'*egresso* doit se présenter en civil depuis que Joaquim António de Aguiar, illustre figure de proue du parti libéral, que le peuple appellait *mata-frade*, a décrété en 1834 la disparition des ordres religieux. Le pauvre Joaquim da Cruz est réduit à porter son habit sous sa chemise et arborer un superbe haut-de-forme. Il doit avoir l'air de tout, sauf d'un curé. L'illustre figure des libéraux fabriquait à tour de bras des *egressos* qui n'avaient pas pour autant jeté leur froc aux orties.

p.17

trois ou quatre pintos

Le pinto, ou *cruzado novo* équivaut à 480 réis, un peu plus que le cruzado ordinaire.

p. 19

− Des boniments ! espèce de faux-jeton, des boniments !

L'original porte : *O meu amiguinho de Peniche* : Mon ami de Peniche.

En 1589 des Anglais ont réussi à débarquer à Peniche, Drake a fait son travail en bloquant l'entrée du Tage; le corps expéditionnaire de 6 500 hommes qui devaient restaurer la monarchie portugaise, et remettre Dom António sur le trône a échoué devant Lisbonne, faute d'une artillerie suffisante, mais ne s'est pas gêné pour mettre à sac quatre villes dont Torres-Vedras, tandis que les Lisboètes attendaient en vain leurs *amigos de Peniche*. L'expression a traversé trois siècles.

p. 19

A damastor

Géant célébré par Camoëns, qui gardait le passage du Cap de Bonne Espérance.

p. 22

Vous n'ignorez pas non plus de quel philtre se nourrit, derrière ses coquilles, le chou verdoyant de Saint Côme,

Il s'agit de merde qui sert de fumier à l'époque, Voltaire fait dans sa correspondance les mêmes plaisanteries sur les *confitures d'Ézéchiel*.

p. 33

Trois quartinhos par mois Le quartinho vaut 1200 reis. p. 39 pardaus

Monnaie indienne : un pardau.



Image : pardau de 1825 courtesy <u>www.forum-</u> <u>numismatica.com</u>

p. 40 chantre de Catarina Ataíde Luis de Camoëns, à qui elle a inspiré de beaux poèmes.

p. 44

imprimé des deux côtés

Il s'agit de la *literatura de cordel* (à la ficelle) feuilletons à bon marché vendus sur les foires.

p. 56

un Galicien descendait avec une caisse

Les Galiciens, nom générique pour tous les portefaix.

p. 63

C'était la maison de sa tante,

Le bordel, la *tante* en étant la maquerelle.

p.64

L'homme aux trois culottes de Paul de Kock n'est pas référencé par Wikipedia, mais on y trouve La fille aux trois jupons.

p. 71

berceau en copaïer

Le berceau d'ébène (*pau preto*) de la p. 57 est devenu berceau de copaïer (*pau de oleo*). Sortilèges ?

p. 84

Marché aux Caisses

De nombreux ateliers y fabriquaient des caisses pour les bagages des émigrants à destination du Brésil.

p. 84 les sūdras

Paysans représentant la basse caste en Inde.

p. 84 L'hilarité du Tage

Allusion à la conférence de Berlin (1884-85) portant sur le partage de l'Afrique, où le Portugal n'avait pas vraiment droit au chapitre. Il devait se contenter de ce que les Anglais lui concédaient, Les rois de jadis envoyaient des conquérants, ceux de ce temps envoient des diplomates à Berlin. L'armée, c'est un jouet qui ne sert à rien, d'où le sarcasme de Camilo.

TABLE

Options de traduction	p. 1
Justification du titre	p. 2
I	p. 2
II	p. 10
III	p. 21
IV	p. 29
V	p. 34
VI	p. 40
VII	p. 50
VIII	p. 62
IX	p. 76
Conclusion	p. 84
Notules	p. 96

CRÉDITS

Les gravures des lettrines et des culs-de-lampes sont tirés d'une publicité des Parfums L.T. PIVERT parue dans une livraison de Je sais tout de 1905.



René Biberfeld - 2010